John Carter Brown.

86:57

Rey Robert de Paradès

Sabin 58506

MÉMOIRES
SECRETS
DE ROBERT,
COMTE DE PARADÈS.

Rich N°34.

RPJCB

MÉMOIRES
SECRETS
DE ROBERT,
COMTE DE PARADÈS;

Écrits par lui au ſortir de la Baſtille.

Pour ſervir à l'Hiſtoire de la dernière Guerre.

JOHN CARTER BROWN

1789.

JCB

TABLE
DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT *de l'Auteur.* Pages 1

Lettre au Roi. 6

CHAP. I. *Mon premier voyage en Angleterre aux approches de la Guerre ; la mission que je reçus du Ministère de France à mon retour; les dispositions par moi faites relativement à cette mission, & les dépenses arrêtées par le Ministre pour cet objet.* 9

CHAP. II. *Avis reçus par mes relations secrètes, & communiqués au Ministère de France ; mouvement des armées pendant la première campagne.* 24

CHAP. III. *Projet que je formai à la fin de la campagne pour la prise de Plimouth : mes dispositions en conséquence, & la reconnoissance que je fis d'autres Ports.* 31

CHAP. IV. *Je reviens à Versailles ; mon retour*

en Angleterre ; nouvelles obſervations de ma part : événemens imprévus ; naufrage. 41

CHAP. V. *Sommes reçues du Gouvernement pendant l'année* 1778 ; *état des bénéfices faits pour mon compte pendant la même année.* 48

CHAP. VI. *Nouveau projet contre l'Eſcadre ennemie ; pertes à mon préjudice ; embarras dans lequel je me ſuis trouvé.* 63

CHAP. VII. *Précautions priſes par le Miniſtre pour vérifier mes obſervations ; départ de M. de B...... avec moi ; embarras imprévus ; notre ſéjour à* Plimouth *& au Dock ; viſite du Gouverneur de cette place ; enlévement de mon équipage ; malheur réparé par ordre du Gouverneur.* 76

CHAP. VIII. *Opération avantageuſe pour moi ; achat pour le compte du Roi ; œuvre de bienfaiſance ; mes tranſports ſucceſſifs avec M. de B....... dans différentes places ;*

les reconnoiſſances qu'il en fit ; notre retour en France. 87

CHAP. IX. *Projet du Miniſtre d'après le rapport de M. de B...... changement apporté à mon plan ; mes nouvelles inſtructions ; nouvelles avances par moi faites ; & nouvelles meſures priſes en conſéquence. Brevet du Roi qui m'aſſure un vingtième dans les bénéfices de l'entrepriſe ; ordre du Miniſtre pour me rendre à l'armée combinée.* 92

CHAP. X. *Campagne de mer de 1779 ; ma conduite à bord de la flotte combinée.* 107

CHAP. XI. *Mon départ de Breſt & mon retour à Paris ; accidens & viſites en route ; faux bruits répandus contre moi ; état des ſommes qui m'étoient dues au premier Janvier 1780 ; inutiles efforts pour faire adopter mon plan d'attaque de Plimouth.* 144

CHAP. XII. *Délation ; calomnie ; circonſtances de ma détention à la Baſtille ; déſordre de mes affaires pendant ce temps ; mes dé-*

marches après avoir recouvré ma liberté; justification de ma prétention relativement au paiement des avances pour le Roi. 167

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

En publiant ces Mémoires, dont il existe un grand nombre de copies, nous n'avons eu d'autre intention que celle de faire connoître l'homme extraordinaire qui en est le héros. Ainsi, nous avons cru devoir supprimer les noms de plusieurs personnes qui s'y trouvoient impliquées, & qui auroient pu se plaindre de voir leurs secrets révélés au grand jour.

Nous n'avons rien changé au style de ces Mémoires. Nous les donnons au Public tels qu'ils ont été présentés au Roi. C'est d'après leur lecture que M. le Maréchal de Castries, alors Ministre de la Marine, s'empressa de rendre la liberté au Comte de Paradès,

& de faire acquitter le réliquat de ses comptes.

M. le Comte de Paradès est mort à St.-Domingue à la fleur de son âge.

AVERTISSEMENT.

Je ſuis né avec une ame ardente & ſenſible : l'obſcurité qui environnoit mon berceau, ne pouvoit long-temps ſubſiſter. J'éprouvois déjà le beſoin de me faire un nom, au moment où j'appris d'un ami reſpectable que la naiſſance m'en donnoit un (1). Je voulus prouver par ma conduite que j'étois digne de le porter.

Ainſi, dès les premiers temps où je commençai à me connoître, l'honneur & la fortune furent les deux objets de mon attention ; & je crus pouvoir les réunir en me livrant à des entrepriſes

(1) Les uns prétendent que M. de Paradès deſcendoit de la Maiſon des Paradès en Eſpagne, d'autres qu'il étoit bâtard d'un Comte de Paradès, Grand d'Eſpagne, mort au ſervice de France; le plus grand nombre le fait naître d'un Pâtiſſier de Falzbourg. Le Lecteur en croire ce qu'il voudra.

périlleuſes ſans doute, mais qui me promettoient en cas de ſuccès cette double récompenſe.

La manière dont j'ai débuté a eu aſſez d'éclat pour me faire des envieux, & par conſéquent des ennemis.

J'ai été enfermé comme ſuſpect d'avoir trahi les intérêts de l'Etat, quand, dans la vérité, je n'avois fait que les diſpoſitions les plus avantageuſes pour lui; mon innocence a été reconnue, & mes liens ont été briſés; mais le genre de l'inſtruction (1) n'ayant, pour ainſi dire, point laiſſé de traces, je me propoſe ici de metre ſous les yeux du Gouvernement, la conduite que j'ai tenue en conſéquence de la miſſion que m'avoit donnée le Miniſtre en place, les occaſions de fortune qui ſe ſont préſentées pour moi dans le cours

(1) M. de Paradès veut dire ſans doute ici que l'inſtruction de ſon procès n'étoit pas de nature à être rendue publique.

de cette miſſion, & dont il m'avoit permis de profiter; enfin, les ſommes que j'ai reçues du Miniſtre, & celles que j'ai avancées pour le compte du Roi, relativement aux opérations qui m'étoient confiées; & de cet expoſé réſultera la juſtification de mes réclamations vis-à-vis de Sa Majeſté.

On verra que ces Mémoires ne ſont pas l'ouvrage d'un homme-de-lettres, ni le fruit d'une longue méditation: j'ai rendu avec ſimplicité des faits qui me ſont perſonnels; & j'ai cru que la vérité devoit faire le ſeul mérite de cet écrit.

LETTRE
AU ROI (1).

SIRE,

Vous venez de donner la paix à vos Peuples, & d'ajouter un nouveau lustre à votre Couronne ; dans cette guerre que vous avez glorieusement terminée, j'ai été employé pour le succès de vos armes, & j'ai mérité des graces de votre Majesté ; mais la calomnie me les a fait payer bien cher. Mes ennemis ont surpris vos ordres pour me priver de ma liberté, & m'ont rendu suspect de tra-

(1) Cette Lettre a été écrite en 1783.

hiſon envers vous, moi, SIRE, qui aurois répandu tout mon ſang pour votre ſervice après y avoir employé la majeure partie de ma fortune.

Ces Mémoires préſenteront à votre Majeſté le tableau de mes opérations & de ma diſgrace, & vous trouverez dans votre cœur la juſtice que doit attendre de votre Majeſté,

SIRE,

Le plus humble & le plus
reſpectueux de vos
fidèles Sujets &
ſerviteurs,

Le Comte de PARADÈS.

RELATION.

Abrégée de ma conduite, à commencer du premier Janvier 1778, jusqu'à la paix de 1782.

CHAPITRE PREMIER.

Mon premier voyage en Angleterre, aux approches de la guerre ; la Mission que je reçus du Ministre de France à mon retour ; les dispositions par moi faites relativement à cette mission, & les dépenses arrêtées par le Ministre pour cet objet.

Après quatre années de séjour en pays étrangers, j'arrivai à Paris au commencement de 1778. La France se trouvoit dans un état de fermentation, qui annonçoit une guerre prochaine avec l'Angleterre.

Depuis long-temps je desirois entrer au Service : c'étoit un peu tard en commençant par la route ordinaire : j'avois 25 ans accomplis. Je conjecturai que la circonstance pourroit être favorable

à un avancement plus rapide, & que tout dépendroit de mes premières démarches.

Après avoir bien examiné chaque chose, & consulté ce que ma fortune me permettoit d'entreprendre, je me déterminai à passer en Angleterre pour acquérir une connoissance exacte de cette Puissance, de ses forces de terre & de mer, de ses Places fortes & maritimes, & pour établir ensuite sur ces connoissances, la base de mon avancement.

J'effectuai ce projet : dans les premiers jours de Février, je me rendis en Angleterre ; je visitai toutes les villes du Royaume, examinant tout, & faisant des Mémoires sur chaque objet essentiel. Muni de mes observations, je repris la route de France, où j'arrivai vers le milieu de Mars.

Je dressai une relation abrégée de mon voyage, que je présentai à M. de Sartine, à qui j'exposai en même-temps les motifs qui m'avoient guidé dans mon entreprise.

Ce Ministre loua mon zèle, en m'assurant qu'il en rendroit compte au Roi, & me demanda quelques jours pour examiner mes Mémoires. Il me dit, lorsque j'eus l'honneur de le revoir, qu'il en étoit content, mais qu'il desiroit avoir quelque chose de plus détaillé sur

des objets qui y étoient traités; en conséquence, il me donna commission de retourner en Angleterre pour y faire une reconnoissance plus particulière de chaque Port & Place, d'en lever les plans exactement, de dresser des Mémoires sur chacun d'eux, d'y joindre des états séparés de la Marine Angloise, du nombre de vaisseaux armés, de ceux en armement, ainsi que de ceux en construction; de leurs magasins, s'il étoit possible, & généralement de tout ce qui pourroit avoir rapport au département de la marine.

Je quittai Versailles, & me rendis aussi-tôt en Angleterre.

Je parcourus les mêmes Places que j'avois déjà vues, je pris des notes exactes de tous les vaisseaux, frégates & autres bâtimens : je visitai les magasins avec la plus scrupuleuse attention, & je rapportai au Ministre un résultat satisfaisant sur toutes les instructions qu'il avoit demandées.

M. de Sartine me témoigna qu'il étoit satisfait du succès de mon voyage & de mon travail. Il me promit de le mettre sous les yeux du Roi. Trois jours après je me rendis chez lui : il me demanda s'il y auroit moyen d'établir des agens fidèles dans les différens Ports d'Angleterre, qui seroient chargés de rendre un compte journalier

de tout ce qui s'y feroit. Je lui répondis que je le croyois.

Il me demanda ensuite s'il étoit possible de se procurer, dans le besoin, un bâtiment anglois à la solde de Sa Majesté, dont la destination seroit d'observer les mouvemens des escadres angloises, & de porter des avis prompts à Brest ou en tout autre lieu. Je répondis que je croyois encore la chose possible, en y mettant l'argent nécessaire.

En conséquence, il me donna ordre de retourner en Angleterre pour y faire les établissemens qu'il desiroit, y assurer une correspondance en cas de guerre, & savoir à combien se monteroient les premières dépenses à faire, & celle qu'exigeroit l'entretien de ces établissemens. Il me fit en même-temps remettre une somme de 25000 liv. pour me rembourser des frais que j'avois faits dans les deux voyages précédens.

De retour en Angleterre, je confiai à un ami que j'y avois, une partie des motifs qui m'y ramenoient, en lui demandant son assistance : il me la refusa, vu les conséquences qui en pouvoient résulter pour lui & sa maison ; mais il me donna l'adresse d'une personne qui pourroit me servir selon mes vues : quant à lui,

il me fit promettre de ne lui jamais parler de rien, & de ne le nommer en aucune manière.

Je me rendis chez le particulier qui m'avoit été indiqué; & à la troisième visite que je lui fis, sous prétexte de différens objets de commerce, je l'amenai au point que je desirois; après quoi nous nous expliquâmes plus clairement, & nous fûmes bientôt d'accord.

Il s'engagea à me faire trouver tout ce que je demandois, au moyen d'une somme payée comptant, & d'un traitement de 100 liv. sterlins par mois (100 louis) : cela convenu, il me remit entre les mains de deux Juifs portugais, qui entrèrent dans la confidence, & avec lesquels je quittai Londres pour entreprendre une troisième tournée plus intéressante, & bien plus dangereuse que les deux premières.

Au moyen de mes conducteurs, & des lettres dont ils étoient munis, je m'abouchai dans chaque ville avec une personne en charge dans la marine, pour multiplier mes correspondans. Ils s'engagèrent tous à me faire parvenir une ou deux fois la semaine un journal exact de tous les mouvemens du Port où ils étoient employés, ainsi que des ordres qu'ils recevroient à des conditions qu'ils me proposèrent, chacun suivant son ambition.

Il eſt à propos que je rapporte ici ce qui m'arriva dans ce troiſième voyage à Plimouth. Nous entrâmes à minuit ; & quoique depuis pluſieurs jours je n'euſſe pris aucun repos, je ne voulus pas me coucher, mon deſſein étant de reconnoître aux premiers inſtants du jour la citadelle, que je n'avois vue qu'imparfaitement dans mes premiers voyages.

Je pris pour me conduire un ouvrier que je rencontrai dans le Port, & j'y arrivai un quart d'heure après l'ouverture des portes. Le deux premières ſentinelles me laiſsèrent librement paſſer ; lorſque je fus à la place, je tournai à gauche pour gagner la rampe qui conduit ſur les remparts. Je parcourus d'abord toutes les parties des fortifications qui dominent la campagne ; après quoi j'allai me placer à l'angle ſaillant du baſtion droit de la rade, où je crayonnai ce qui m'étoit néceſſaire. Au bout d'une heure je voulus changer de place, & gagner le baſtion gauche ; mais en paſſant le long de la courtine, (il eſt eſſentiel d'obſerver qu'il n'y avoit pas de ſentinelle ſur le rempart, dans tout le pourtour de la Place) je fus remarqué par une ſentinelle qui étoit en faction devant le corps-de-garde de la Place ; cette ſentinelle, étonnée de voir ſi matin ſur le rempart deux étrangers qu'elle n'avoit pas vu

paſſer, avertit le corps de Garde ; le ſergent ſortit avec deux fuſilliers, & vint droit à moi. Il fallut payer de hardieſſe : je deſcendis le rempart du côté où il venoit, comme ſi ma promenade eût été finie. Nous nous rencontrâmes au bas de la rampe ; il me demanda *ce que je venois de faire dans la Place ;* que je devois ſavoir qu'il étoit défendu d'y entrer : je répondis qu'étant étranger, j'ignorois la défenſe, mais que l'homme qui me conduiſoit auroit dû m'en inſtruire, puiſqu'étant de la Ville, il devoit connoître la conſigne. *Qu'on arrête ce coquin*, dit le ſergent, & qu'on le conduiſe au corps-de-garde. Les ſoldats ſaiſirent mon conducteur au collet, & l'emmenèrent. Je tirai ſur le champ dix guinées de ma poche, je les préſentai au ſergent, en lui diſant : *laiſſez aller ce pauvre diable ; il a ſans doute péché ſans le ſavoir.* Il prit mon argent ; & ſe tournant vers les ſoldats, il leur dit : *chaſſez-le hors de la Place, & qu'il n'y entre plus.* S'adreſſant enſuite à moi d'un ton radouci, *Milord*, me dit-il, *deſireroit peut-être voir la fortereſſe : je me fais un devoir de le conduire ; je vais dépoſer mon fuſil au corps-de-garde, & je reviens dans le moment.* N'ayant pas grande confiance dans ſa parole, je me débarraſſai de mes papiers, & les plaçai dans un canon que j'avois

l'air d'examiner. (Il y avoit 12 pièces de canon montées sur affût au milieu de la Place d'armes.) J'eus tort d'avoir de la défiance : cet homme revint me joindre, & me fit faire plusieurs fois le tour de la citadelle ; il me fit descendre aux batteries de la rade, qui sont les plus belles que j'aye jamais vues.

Je remarquai que les murs, formant le rempart des batteries du côté de la rade, dans la longueur d'environ 7 toises, n'avoient que 3, 4 & 5 pieds d'élévation au-dessus des rochers sur lesquels ils sont établis; que ces rochers alloient en glacis vers la mer, sur un talus d'environ deux pieds par toise, & qu'ils étoient très-raboteux; qu'en arrivant avec des chaloupes, on pourroit débarquer comme sur la meilleure plage, escalader la muraille, & se rendre maître des batteries.

Je remarquai encore, que la grande porte de la citadelle, qui conduit aux batteries, & par laquelle cinq hommes de front pouvoient passer, n'étoit que de madriers de deux pouces d'épaisseur & qu'elle se fermoit rarement.

J'observai qu'à l'angle saillant du bastion gauche, il y avoit une porte ouverte par laquelle on pouvoit entrer dans la Place, au moyen d'une communication sous le bastion en forme de poterne

poterne (1); que la tenaille entre les deux bastions, le long de la courtine, étoit attenante au revêtement du corps de place; qu'elle n'avoit que 12 pieds d'élévation, & que son terre-plein servoit de jardin, auquel on arrivoit par une communication sous la courtine, fermée par une simple porte; que de dessus la tenaille il ne restoit plus que 12 pieds jusqu'au sommet du revêtement, ce qui rendoit l'escalier bien plus facile, si on préféroit ce moyen à celui d'entrer par les portes, ou si on vouloit les employer tous les deux en même-temps.

La mer ayant baissé pendant que j'achevois la reconnoissance, j'eus la satisfaction de voir que les chaloupes pourroient, en basse marée, aborder sur un fond de sable, & qu'on arrivoit avec autant de facilité que si l'on montoit une rampe ou un escalier, le rocher étant à-peu-près taillé en gradins par le frottement des vagues.

Lorsque je fus assez instruit, je me fis conduire hors de la place : j'y étois entré à 7 heures; il en étoit quatre lorsque j'en sortis. Le sergent

(1) Je rentrai dans la place par cette communication souterraine; elle est sans escalier, & descend en pente douce.

m'ayant accompagné jusqu'à mon auberge, je lui donnai encore deux guinées pour sa peine. Il prit congé de moi en m'assurant qu'il me seroit dévoué toute sa vie. J'avois eu soin de retirer mes papiers du canon, lorsque je reconnus qu'il n'y avoit aucun risque pour moi. (On verra, par la suite, de quelle utilité me fut cet homme, & avec quelle fidelité il me servit.)

Je trouvai mes deux Juifs fort en peine de moi, & très-alarmés d'une aussi longue absence; lorsque nous eûmes terminé pour l'objet essentiel qui nous avoit amenés à Plimouth, nous reprîmes la route de Londres.

Mon principal agent n'étoit pas moins avancé que moi; il avoit découvert un capitaine de vaisseau sans emploi, mécontent du Gouvernement, & écrasé de dettes, qui s'étoit laissé séduire, & qui avoit consenti de se prêter à mes vues, au moyen des avantages qu'on lui faisoit pour commander le bâtiment que le Ministère de France vouloit avoir.

Comme je n'étois pas autorisé à traiter définitivement, je lui dis que je ne pouvois que recevoir ses propositions; les voici :

« On achetera un bâtiment propre pour la course; j'en compléterai l'équipage à 75 hommes, & plus s'il le faut; les prises que je ferai

ſur les Américains m'appartiendront ; le Miniſtère de France me paiera huit cents liv. ſterlings par mois pour les frais d'équipage & les riſques que j'aurai à courir; on fera les conventions pour une année, & on donnera caution ; on mettra à mon bord un homme de confiance, & je ſerai ſoumis à marcher où il voudra ; je me conformerai en tout aux ordres que le Miniſtère de France me fera parvenir ; ſoit que je reſte dans les ports de l'Angleterre, ſoit que je tienne la mer, le traitement ſera le même ; ſi la guerre vient à ſe déclarer entre la France & l'Angleterre, le même traité ſubſiſtera ; & ſi je fais des priſes ſur les François, elles ſeront au profit de l'équipage ; ſi, contre la foi donnée, je viens à être pris ou arrêté par un bâtiment françois, & que je ſois retenu priſonnier en France, on me garantira ſix mille livres ſterlings de dédommagement à Londres ; ſi je ſuis relâché avec tout mon équipage, on me paiera tout le dommage que j'aurai pu eſſuyer indépendamment du traitement qui courra toujours ».

Ces conditions n'étoient onéreuſes que relativement aux priſes qu'il pourroit faire. Je lui repréſentai que le Miniſtère de France ne ſouſcriroit jamais à cette condition. Il me dit qu'étant toujours cenſé marcher par ſes ordres, ce ne

feroit qu'accidentellement qu'il pourroit faire la rencontre d'un bâtiment; que, dans ce cas, il lui paroiſſoit impoſſible qu'il ſe diſpensât de le prendre, à défaut de quoi il feroit obligé de dévoiler ſa conduite à ſon équipage, ce qui entraîneroit dans de trop grands dangers; que néanmoins on feroit tout pour le mieux.

Je ne crus pas devoir inſiſter davantage, & je me diſpoſai à revenir à Paris après avoir pris note à-peu-près des dépenſes à faire pour chaque mois, qui ſe montèrent, tant pour le bâtiment que pour les agents dans différens ports d'Angleterre, les frais de courier de chaque port à Londres, (n'oſant confier les dépenſes à la poſte) & de Londres à Calais, à environ trente mille livres.

Lorſque je fus de retour à Verſailles, je remis à M. de Sartine les notes détaillées de tous ces objets; il approuva la dépenſe à faire, mais il excepta les priſes des bâtimens, qui furent expreſſément défendues. Il me donna ordre de retourner ſur le champ à Londres pour conclure ces différens traités; il me fit en même temps remettre ſoixante mille livres, en attendant les autres fonds néceſſaires.

Je pris auſſi ſes ordres pour l'achat d'un bâtiment, & je retournai en Angleterre; mon

Capitaine avoit trouvé un navire de 14 canons, qui ſortoit du chantier. Je l'achetai trois mille cinq cents livres ſterlings : on le nomma la Bretagne ; après quoi je conclus tous mes autres traités aux conditions ſuivantes.

Au Capitaine, pour lui, les Officiers & l'équipage de ſoixante-quinze hommes, ou de ſoixante-dix au moins, appointemens, nourriture, frais de détail, &c. au-lieu de huit cents livres ſterlings par mois, arrêté à	750 liv. ſterlings.
Au principal agent de Londres, qui feroit chargé de recevoir les couriers. . . .	100
A l'Agent de Portſmouth.	60
Idem à Plimouth. . .	60
Idem de Chatam. . .	40
Les gages de quatre couriers, à quinze guinées par mois chacun.	60
Les frais de courſe de Phlimouth, de Portſmouth à Londres, par mois. . .	50
Quatre voyages par mois, de Londres à Calais. . .	25
Le fret de deux Paquebots par mois.	12

d'autre part, . . .	1157 liv. ſterlings.
Le loyer d'une maiſon à Londres, mon entretien, frais de voyage, &c. . .	100
Livres ſterlings. . . .	1257 liv. ſterlings.

Il y avoit deux couriers pour la courſe de Calais à Paris, auxquels j'avois aſſigné ſix cents livres par an, les frais de poſtes à part.

Les choſes étant ainſi arrêtées, je paſſai une *charte partie* par devant Notaires à la bourſe à Londres, dans laquelle furent mentionnées toutes nos conditions; on ſubſtitua ſeulement, *au-lieu des ordres du Miniſtre de France*, que mon Capitaine marcheroit par mon ordre & celui de mes commettans, pour tel port de l'Europe ou de l'Amérique où je voudrois l'envoyer, chargé ou non chargé, &c....... Je jugeai cette précaution néceſſaire pour nous mettre à couvert, dans le cas où l'on viendroit à ſoupçonner quelque choſe, ſur-tout cette *charte partie* étant faite avant les hoſtilités entre la France & l'Angleterre.

Tout étant ainſi réglé, je revins à Paris, ſans perdre de temps, pour y toucher les fonds dont j'avois beſoin, & pour rendre compte au

Miniſtre de tout ce que j'avois fait. Il me fit remettre ſept mille livres ſterlings ; après quoi je retournai à Londres preſſer l'armement du bâtiment, conformément à ſes ordres.

Mon Capitaine me dit, à mon retour, être intimement lié avec quelqu'un qui tenoit au Miniſtère, & que ſi je voulois l'autoriſer à faire des démarches, il répondoit d'en tirer bon parti. Je lui conſeillai d'en faire la tentative ; il le fit, & réuſſit, & au moyen de cent cinquante livres ſterlings, que cet homme demanda par mois, & que je conſentis à lui donner, il s'engagea à me remettre copie de tous les ordres qu'on recevroit à l'amirauté, & de tous ceux qu'on y donneroit.

Je ne parus pas dans cet arrangement, & je vis aſſez rarement ce ſecrétaire. Pour ne pas ſe compromettre, il n'écrivoit rien ; il étoit convenu que mon Capitaine le verroit tous les jours, & qu'il pourroit lire, & même copier tous les papiers qu'il poſeroit ſur ſon bureau, dans un emplacement indiqué : ce qui a été fidèlement exécuté pendant tout le temps que j'ai été chargé des affaires. Lorſque mon Capitaine étoit en mer, M........., ancien Gouverneur de .... s'acquittoit de ce devoir ; il étoit de moitié avec le Capitaine, &

nous remplaçoit à Londres lorsque nous étions absens.

CHAPITRE II.

Avis reçus par mes relations secrètes, & communiqués au Ministère de France; mouvement des armées pendant la première campagne.

Le premier avis que je reçus du secrétaire que j'avois mis dans mes intérêts, fut l'ordre donné pour l'armement de douze vaisseaux de ligne à Plimouth, destinés à se rendre en Amérique, sous le commandement de l'Amiral Biron. Cet ordre avoit été donné depuis long-temps; mais la destination avoit été tenue si secrète, qu'on l'ignoroit. Il me fut remis 40 jours avant le départ de l'escadre; je le fis sur le champ passer par un courier à M. de Sartine; il fut également informé des progrès de l'armement, & du jour fixé pour son départ.

Le Ministère Anglois ayant reçu avis que vingt-cinq vaisseaux françois étoient sortis de Brest, craignit que ce ne fût à dessein d'attaquer l'escadre de Biron; en conséquence, on

expédia des ordres à l'Amiral Keppel de ſortir de Portſmouth avec tous les vaiſſeaux, qui s'y trouvoient au nombre de vingt, d'aller à la rencontre de l'armée françoiſe, de l'obſerver, ou de s'en faire obſerver, ſans engager de combat, & de favoriſer, par ſes manœuvres, la ſortie de Biron, de ne perdre de vue l'armée françoiſe qu'après avoir été averti qu'il auroit gagné la haute mer, & de rentrer enſuite à Portſmouth pour y continuer ſon armement.

Je joignis à ces avis tous ceux propres à en confirmer la vérité, c'eſt-à-dire, que l'Amiral Biron avoit pour ſept mois de vivres, des mâtures, & des agrêts de recharge en quantité, & ſes équipages complets; que l'Amiral Keppel, au contraire, ſortiroit avec vingt vaiſſeaux, dont le plus complet n'auroit pas ſix cents hommes, & pour vingt jours de vivres, la plupart devant même ſortir ſans cette quantité.

Je pouvois parler avec aſſurance de ces deux eſcadres; j'avois l'état de tout ce qui avoit été embarqué à bord de chaque bâtiment.

Tous ces avis furent encore répétés au Miniſtre de France vingt jours avant la ſortie des deux diviſions angloiſes; je profitai du moment qu'elles mirent à la voile, pour faire un voyage à Verſailles.

Je rendis compte à M. de Sartine des nouveaux engagemens que j'avois contractés : il les approuva, & m'autorisa même à promettre au secrétaire 6000 liv. de pension du Roi s'il servoit fidèlement (1).

L'Amiral Keppel étant sorti de Portsmouth, conformément aux ordres qu'il en avoit reçus, chercha l'armée françoise, & la rencontra à l'entrée de la Manche : il lui étoit expressément défendu d'engager le combat ; en conséquence il évitoit de s'approcher de trop près de l'armée françoise.

Les deux escadres restèrent plusieurs jours en vue. M. le Comte d'Orvilliers ne fit aucune disposition pour attaquer, dans la crainte d'avoir affaire à trente-deux vaisseaux, au-lieu de vingt, & parce qu'il manquoit de confiance dans les avis que j'avois fait passer. Pendant que les armées s'observoient, l'Amiral Biron passa sur les derrières de l'escadre de France, & gagna la haute mer ; lorsqu'il fut hors de danger, il en donna avis, par une frégate, à l'Amiral Keppel, qui retourna à Portsmouth pour y achever son arme-

(1) Cette pension a été payée pendant une année ; elle a cessé de l'être du moment que j'ai été mis à la Bastille.

ment, emmenant avec lui deux frégates françoiſes, (la Licorne & la Pallas) qui furent priſes pour s'être trop engagées en voulant le reconnoître.

Par cette défiance, on négligea de battre une des deux eſcadres, & d'empêcher l'Amiral Biron de remplir ſa miſſion. On s'apperçut trop tard de la faute qu'on avoit faite; mais elle étoit irréparable. Ce fut une des premières de cette guerre, & auſſi une des plus funeſtes, par les ſuites.

On en avoit fait une autre qui n'étoit guères moins grande, en faiſant partir de Toulon M. le Comte d'Eſtaing avec ſes douze vaiſſeaux : ſi on l'eût fait partir de Breſt, il ſeroit arrivé en Amérique un mois avant les Anglois; ce qui eût été d'un grand avantage.

Je ne m'arrêtai que deux jours à Verſailles, après quoi je retournai à Londres. Mon bâtiment étant fini d'armer, j'en pris le commandement, ne voulant m'en rapporter qu'à moi-même de ſa conduite; je ſortis de la Tamiſe pour aller à *Spithead*, où je mouillai à côté de l'eſcadre angloiſe.

La Compagnie des Indes ayant reçu dans ces entrefaites la nouvelle de l'arrivée de ſa grande flotte par une frégate qui l'avoit devancée, on dépêcha des ordres à l'Amiral Keppel d'ap-

pareiller en toute diligence de Portſmouth, & d'aller au devant de cette flotte, de favoriſer de tout ſon pouvoir ſa rentrée, & de n'engager le combat que pour ſa défenſe.

On fit en même temps paſſer des avis à la flotte pour la prévenir du danger qui la menaçoit, avec ordre de tenir le large, juſqu'à ce que Keppel l'eût jointe, ou eût aſſuré ſon paſſage.

Je fis paſſer ces avis au Miniſtre & à Breſt par des couriers diligens. Ils furent rendus en même temps à M. le Comte d'Orvilliers, au moyen des bâtimens qu'on tenoit préparés à cet effet.

Keppel appareilla de Portſmouth, le 10 Juillet, avec vingt-cinq vaiſſeaux de ligne ; trois le joignirent à ſon paſſage devant Plimouth, ce qui rendit ſon eſcadre forte de vingt-huit vaiſſeaux.

Je le ſuivis ; & le 19 ſeulement, je le quittai de vue, pour m'élever dans l'Oueſt, à la rencontre de l'armée françoiſe. Le 21, me trouvant dans la latitude 49 degrés 50 minutes à environ 30 lieues dans l'Oueſt des Sorlingues, je reconnus l'armée du Roi. Ne pouvant approcher de l'Amiral, à cauſe du gros temps qui m'avoit endommagé, je remis mes paquets à une frégate. Le vent ſouffla avec tant de violence

de la partie du Nord-Oueſt, que je fus forcé de me laiſſer dériver ſur l'armée angloiſe.

Celle du Roi fut également obligée de quitter ſa croiſière; elle dériva à l'entrée de la Manche, où elle rencontra Keppel, qui pendant quatre jours ne fit d'autres manœuvres que de chercher à prendre le vent, afin de favoriſer le paſſage ſur ſes dérivées à la flotte de la Compagnie des Indes, que le mauvais temps avoit auſſi rapprochée; mais le 27, les deux armées ſe trouvant très-près l'une de l'autre, M. le Comte d'Orvilliers ordonna l'attaque; ce qui occaſionna un engagement général qui dura une partie de la journée; après quoi les deux armées ſe retirèrent (1).

Le 28 au matin la flotte de la Compagnie des Indes paſſa ſur le champ de bataille, & entra dans la Manche, en vue de quelques vaiſſeaux françois qui s'étoient égarés la veille du combat. Cette flotte eût vraiſemblablement été priſe, ſi l'armée du Roi, ou ſeulement une

---

(1) Il y eut un dérangement dans la ligne, occaſionné par une mépriſe dans les ſignaux : ſans cet accident, la journée eût été vraiſemblablement glorieuſe, les manœuvres de M. le Comte d'Orvilliers ayant été très-ſavantes.

division, eût tenu la mer 24 heures de plus (2).

J'entrai à Brest après l'armée, pour y réparer les dommages que j'avois essuyés dans le gros temps. Le 2 Aout j'en sortis pour aller mouiller à Plimouth, où je trouvai une partie de l'escadre angloise qui s'y étoit retirée.

---

(1) Ce fut le sentiment de M. le Comte d'Orvilliers; mais tous les vaisseaux, les uns après les autres, ayant demandé à rentrer pour réparer leurs dommages, il accorda successivement tant de permissions qu'à la fin il se vit presque seul. Il prit le parti de suivre le torrent, & d'abandonner la flotte de l'Inde. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les deux tiers des vaisseaux auroient pu se réparer à la mer en 4 heures de temps; ce qui se vérifia dans le port.

CHAPITRE III.

Projet que je formai à la fin de la campagne pour la prise de Plimouth ; mes dispositions en conséquence, & les reconnoissances que je fis d'autres Ports.

La campagne étant à-peu-près finie, je cherchai à employer mon temps utilement, en m'occupant des moyens de faciliter l'attaque des différentes Places d'Angleterre. Je commençai par Plimouth ; j'en levai le plan dans le plus grand détail, ainsi que celui de ses différens ports & bayes, que je parcourus avec grande attention la sonde à la main ; j'en dressai des mémoires ; après quoi je songeai à un objet plus important.

J'avois un homme fidèle qui me rendoit compte exactement de tout ce qui se passoit dans le Port ; mais c'est à quoi se bornoient toutes ses fonctions. Je ne le crus pas propre à favoriser une grande entreprise, & je n'osai pas m'ouvrir à lui de toute l'étendue de mes projets, dans la crainte de l'effrayer. Je jetai les

yeux ſur le ſergent de la citadelle, qui m'avoit ſi bien ſervi dans ma troiſième tournée en Angleterre, comme le jugeant plus capable de ſeconder mes deſſeins.

Ne ſachant pas ſon nom, ni à qui m'addreſſer pour le découvrir, & n'étant connu d'aucun de mes gens, je pris le parti d'aller me promener dans la citadelle juſqu'à ce que je puſſe le trouver. Le troiſième jour j'y réuſſis, & je l'abordai. Il parut charmé de me revoir. Je lui dis que j'avois un bâtiment dans la rade, & l'invitai à venir me voir. (Il s'étoit trop bien trouvé de ma première rencontre pour négliger la ſeconde.) Je lui donnai le nom du bâtiment, après quoi nous nous ſéparâmes.

Le lendemain matin, il vint à bord : après l'avoir bien traité, je lui fis préſent de ſix bouteilles d'eau-de-vie qu'il emporta avec promeſſe de revenir le jour ſuivant.

Je n'avois pas non plus oſé confier à mon Capitaine les nouveaux projets que je méditois, ne lui croyant pas aſſez d'audace pour les ſeconder ſelon mes vues ; ainſi, ne voulant pas m'entretenir de cette affaire en ſa préſence, lorſque le ſergent revint le lendemain, je me fis débarquer avec lui ſur la côte voiſine, ſous le prétexte de nous y promener. Je laiſſai les

matelots

matelots à la garde du canot, & nous nous éloignâmes dans les terres.

Après un court préambule, je lui parlai de sa misère, & lui offris de lui faire sa fortune s'il vouloit s'attacher à moi & me servir. Il me dit que je l'avois traité si généreusement la première fois, que depuis ce moment il m'étoit entièrement dévoué. Je lui représentai que le service que j'exigeois de lui étoit un peu délicat, que peut-être il en seroit effrayé, mais qu'avec de la prudence & de l'adresse on éviteroit tous les dangers. Il me répliqua qu'il se sentoit capable de tout entreprendre pour m'obliger, & qu'il ne tiendroit pas à lui de sortir de l'état misérable où il étoit réduit. Croyant l'avoir amené au point où je le desirois, je m'ouvris à lui, & lui confiai que mon projet étoit de découvrir les moyens de mettre Plimouth dans les mains du Roi de France. Il me dit qu'il avoit soupçonné quelque chose la première fois qu'il m'avoit vu, à la manière dont je l'avois payé, mais que la grandeur du péril le faisoit trembler. Je ne lui donnai pas le temps de refléchir. Voici, lui dis-je, cinquante guinées que je vous donne à compte de ce qui vous reviendra; je vous en donnerai autant tous les mois, & vous aurez dix mille guinées si l'entreprise réussit.

Il n'eut pas un mot à répliquer à un pareil argument. *Je me livre à vous & me ſoumets à tout ce que vous exigerez de moi ; dictez, Monſieur : que faut-il que je faſſe?* Telle fut ſa réponſe. Rien pour le moment, lui dis-je : ceci eſt un projet dont l'exécution demande des réflexions ; il me ſuffit de vous avoir dans la place pour me ſervir dans le beſoin. Je lui demandai enſuite s'il connoiſſoit le garde-pavillon, & le portier de la place ; il me répondit, qu'il connoiſſoit peu le garde, mais que le portier étoit ſon ami. Eh bien ! lui dis-je, tâchez de le gagner : nous aurons peut-être beſoin de lui ; faites auſſi connoiſſance avec le garde des ſignaux, & vous m'en rendrez compte à mon premier voyage. Je lui dis enſuite que je partois dans trois jours, & lui recommandai le ſecret ; après nous retournâmes à bord, d'où je le fis conduire à Plimouth.

Mes vues ſe portèrent plus loin. Il étoit incertain ſi le ſergent parviendroit à gagner le garde-pavillon de la citadelle, qui pouvoit donner l'alarme. Je remédiai à cet inconvénient en me rendant maître du premier ſignal de la côte, qui étant à moi, répéteroit mal & à ma volonté.

J'avois à bord un matelot italien, nommé Thomas, que je m'étois attaché par de bons

traitemens. Depuis quelque temps j'avois mis sa fidélité à l'épreuve. Plusieurs fois j'avois voulu l'initier dans mes secrets ; la circonstance me décida. Thomas, lui dis-je, j'ai besoin d'avoir à moi le garde des premiers signaux de la côte; il faut que tu quittes le bâtiment, & que tu ailles le trouver ; je te donnerai une bonne somme d'argent : tu lui proposeras de vivre avec lui; s'il y consent, tu te mettras bien au fait des signaux, afin que dans le besoin tu puisses le remplacer. Si c'est un homme foible & pauvre, tu le gagneras; si c'est le contraire, nous trouverons bien moyen de nous en débarrasser, au moment où il pourra nous nuire. Avec ces instructions, & 30 guinées, il partit.

Deux jours après, il revint à bord me dire que s'étant présenté au garde, comme déserteur d'un bâtiment, & lui ayant demandé de le cacher chez lui, avec promesse de le bien payer, sa proposition avoit été acceptée; en conséquence, il l'avoit quitté sous le prétexte de venir acheter des habits à Plimouth, pour changer ceux de matelot. Il ajouta que ce garde étoit pauvre, qu'il ne croyoit pas avoir de peine à le corrompre, mais que dans tous les cas, je pouvois compter sur lui, & qu'il m'en débarrasseroit au premier mot. Ce port étant éloigné, on pouvoit y demeurer 12 à

15 jours ſans qu'on s'apperçût de rien. Lorſque je lui dis qu'on trouveroit bien moyen de ſe débarraſſer du garde, ſi on ne pouvoit le gagner, il comprit que je diſois que je le ferois tuer; & en conſéquence il ajouta qu'il ſe chargeoit de la commiſſion. Ce n'étoit point du tout mon projet, mais bien celui de le faire enlever par mes gens, & de le faire conduire en France, ou de le garder à bord de mon bâtiment auſſi long-temps que la choſe auroit été utile, ainſi que je l'ai pratiqué dans pluſieurs circonſtances.

Toutes mes diſpoſitions étant faites, & mes arrangemens pris à Plimouth, je fis lever l'ancre, & prendre la route de Portſmouth.

Je ne m'y rendis pas en ligne droite; je m'occupai de la reconnoiſſance des bayes de *Stuart*, de *Torbay*; & de tous les mouillages de la côte, juſqu'au paſſage des *Aiguilles*. Je m'arrêtai dans tous ces endroits, & je les parcourus la ſonde à la main. Par ce moyen, j'acquis une connoiſſance entière & parfaite de ces côtes. Enſuite j'allai jeter l'ancre en face de *Yarmouth*, petite ville dans l'iſle de *Wigth*, quelques lieues en dedans des *Aiguilles*.

Je reconnus cette place, qui n'a d'autre défenſe qu'une batterie de huit pièces de gros canons ſur le rivage. On ne peut y aborder en

haute marée qu'avec de petits bâtimens. En basse marée, tout le rivage est à sec à une distance assez considérable de la ville. Il n'y avoit pas de garnison ; j'y mouillai pendant deux jours.

J'avois souvent passé devant la forteresse appelée *Harre Castel*, bâtie sur un rocher dans la mer, & garnie d'une artillerie redoutable, qui défend l'entrée des *Aiguilles* ; il ne m'avoit pas encore été possible de m'y procurer des intelligences. Comme il y avoit alors des troupes angloises, quoiqu'en petit nombre, je jugeai qu'il seroit dangereux de faire des tentatives semblables à celles que j'avois faites à Plimouth. Je changeai de méthode, je pris le parti de tromper & mon équipage & la garnison, en les faisant servir les uns & les autres à la réussite d'un projet que je formai. Voici comment.

Je dis à mon Capitaine, qu'étant satisfait de ses services, je voulois le mettre à portée de gagner beaucoup d'argent, ainsi que l'équipage ; que pour cela il falloit avoir un lieu sur la côte, & des gens assurés pour nous prêter la main. J'ajoutai que le château de *Harre-Castel* paroissoit propre à seconder mes desseins, qu'il falloit y aller ensemble avec la chaloupe, afin de connoître s'il y avoit moyen de faire quelques

arrangemens : il me demanda en quoi ils consistoient. J'ai, lui dis-je, plus de 50 tonneaux d'eau-de-vie en France, du vin & d'autres denrées que nous pourrons charger à bord de la Bretagne, & les venir déposer ici. Je vous abandonnerai tout le bénéfice ; voyez à vous arranger avec la garnison du château, pour qu'elle reçoive de nuit tout ce que nous apporterons. Tout ce qui avoit apparence de gain intéressoit vivement le Capitaine ; il donna dans mon plan. Nous nous rendîmes au fort, &, sans de longs détours, nous fîmes nos propositions au chef de la troupe ; il assembla quelques-uns de ses gens, & fit rapport qu'un bâtiment Smúggler (1), (je m'étois annoncé pour tel) offroit de déposer sa cargaison dans le château, en partageant les profits avec la garnison, que les marchandises ne resteroient jamais plus de quatre jours en dépôt, temps nécessaire pour en donner avis aux Négocians qui devoient les faire enlever. Cela fut trouvé facile. On convint qu'il seroit payé comptant, à la garnison, 4 guinées par chaque barrique de vin & d'eau-de-vie qu'on déposeroit, & à proportion pour les autres objets.

---

(1) Contrebandier.

Cet article convenu, nous réglâmes les ſignaux de reconnoiſſance que je ferois. On convint de plus que je n'arriverois jamais que de nuit, à la fin du flot, & qu'on ſe tiendroit préparé pour me recevoir; je les quittai, en les aſſurant qu'ils ne tarderoient pas à me revoir.

De retour à *Yarmouth*, je fis lever l'ancre pour aller mouiller dans la baye du *Cauw*, où l'on m'avoit dit qu'il y avoit une petite forteresse; je trouvai une batterie de 8 pièces de canon, enfermée dans un fer à cheval, gardée par une femme qui ſervoit de concierge à cette prétendue forterefſe. Il y avoit 60 hommes de milice dans le village.

La petite baye du *Cauw* eſt aſſez bonne; de très-gros bâtimens y mouillent, on y conſtruiſoit alors un vaiſſeau de 64. Je me rendis de là à *Newport*, capitale de l'Iſle, petite ville ouverte, à deux lieues dans les terres; il y avoit 250 hommes de troupes : c'eſt en quoi conſiſtoient toutes les forces de l'Iſle, avec les deux bâtimens & les 60 hommes du village de *Cauw* dont j'ai parlé.

Je reſtai deux jours à cette rade, après quoi j'allai mouiller à *Spithéad*, au milieu de l'eſcadre angloiſe, pour m'occuper de la reconnoiſſance de *Portſmouth*. Ayant achevé & conduit

à perfection tous les projets que j'avois formés; je me déterminai à revenir en France pour rendre compte au Ministre de ma conduite (1).

Il me restoit à bord sept grosses bariques d'eau-de-vie, & environ 12 de vin, que j'avois chargées à Brest; je voulus m'en servir pour éprouver la garnison de *Harre-Castel*; je fis le tour de l'Isle, & je me présentai en vue le sixième jour après l'avoir quittée.

Je fis mes signaux de reconnoissance, auxquels on répondit. Je croisai ensuite au large en attendant la nuit. Sur les 10 heures, vers la fin du flot, j'arrivai & mouillai près du château, je débarquai avec le canot pendant qu'on chargeoit la chaloupe; en moins de deux heures douze bariques, que j'avois fait sortir du bâtiment, furent roulées dans le fort, où j'entrai avec tous mes gens. On but un coup, après quoi on se sépara. Trois fois j'ai fait cette manœuvre avec le même succès, & je suis chaque fois entré dans la place avec un nombre de matelots supérieurs à la garnison.

---

(1) Je n'ai rien dit de la reconnoissance de Portsmouth; cela m'eût jeté dans des détails aussi longs qu'ennuyeux; il suffit de savoir que cette place, ainsi que toutes celles d'Angleterre, furent reconnues avec le même soin que Plimouth.

CHAPITRE IV.

Je reviens à Verſailles ; mon retour en Angleterre ; nouvelles obſervations de ma part ; événemens imprévus ; naufrage.

Après avoir fait les diſpoſitions propres à aſſurer le ſuccès des entrepriſes que nous pourrions former contre l'ennemi, je fis diriger ma route vers la France. Je débarquai près du Havre, d'où je me rendis à Verſailles, ordonnant à mon bâtiment d'aller m'attendre dans la Tamiſe.

Je remis à M. de Sartine les mémoires détaillés de toute ma conduite; il en rendit compte au Roi : Sa Majeſté eut la bonté de me gratifier d'un brevet de Capitaine de cavalerie, en date du 31 Août, & d'une penſion de dix mille livres, dont j'ai la lettre d'avis (1).

Le Miniſtre ayant approuvé tout ce que j'avois fait, & les dépenſes ſe trouvant augmentées de

---

(1) J'ai touché les quatre premiers mois de cette penſion; toutes les années écoulées depuis lors me ſont dues.

de trois cents livres ſterlings par mois, il ourvut.

Ayant traité pour une année entière avec tous mes agens, je ſuppliai M. de Sartine de me faire remettre le montant total des dépenſes en un ſeul payement, en lui obſervant que cela me mettroit à portée de gagner beaucoup d'argent, par différentes ſpéculations de commerce, qui ne dérangeroient rien à mon ſervice, & couvriroient certaines démarches que j'étois forcé de faire ouvertement. Il m'accorda ma demande, & en conſéquence me fit remettre la ſomme de 14000 livres ſterlings, qui faiſoient à-peu-près le ſolde des dépenſes qu'il avoit arrêtées pour l'année. Il me donna enſuite mes inſtructions pour la conduite à tenir avec mes agens, & pour ce qu'il deſiroit ſavoir des ſecrets du cabinet; après quoi je retournai à Londres, où j'arrivai le 12 Septembre. Mon premier ſoin fut de faire une tournée générale, afin de connoître comment chacun faiſoit ſon devoir. Je trouvai à Plimouth la garde-pavillon & le portier dans mes intérêts; je leur aſſignai 25 livres ſterlings par mois. Mon matelot Thomas étoit inſtallé au premier ſignal de la côte. Il y faiſoit ſeul les fonctions du garde; il me remit copie de tous les ſignaux de reconnoiſſance. Le ſergent de la citadelle me dit

qu'en cas d'entreprises, il répondoit que la grande porte de la citadelle, qui conduit aux batteries, feroit ouverte, ainsi que celle de la poterne à l'angle du bastion, par où les troupes pourroient défiler; qu'au surplus, il encloueroit toutes les batteries, ainsi que j'avois paru le desirer. Ayant payé à chacun d'eux ce qui leur revenoit, je songeai à me rendre à Bristol, d'où je voulois passer en Irlande.

Avant mon départ je fus averti qu'on alloit vendre à l'enchère, dans le port, huit bâtimens marchands pris sur les François, & qu'il y auroit beaucoup à gagner sur cette acquisition. Je donnai ordre à mon agent principal de se porter acquéreur pour mon compte (1); après quoi je partis pour Bristol, d'où je me rendis en Irlande.

Je parcourus les différents ports de ce Royaume

---

(1) Les huit bâtimens furent achetés pour la somme de 2200 liv. sterlings. Je les fis conduire à Londres par les matelots de la Bretagne. Le Gouvernement qui éprouvoit une disette de bâtimens, les acheta pour la somme de 6400 liv. sterlings.

Un particulier anglois n'auroit pas pu faire la même opération avec le même succès : il eût été obligé de faire assurer les navires, & n'eût pas trouvé les matelots nécessaires. Je gagnai sur cette opération cent-cinq mille livres.

où les convois s'aſſembloient ; & je reconnus que par-tout les mêmes facilités ſubſiſtoient pour agir offenſivement. J'en fis des mémoires détaillés, que je fis paſſer à M. de Sartine.

Je revins enſuite à Londres veiller à la correſpondance. J'y fus malade pendant environ un mois, vraiſemblablement des fatigues que j'avois eſſuyées depuis une année. C'eſt dans cette tournée que j'eus occaſion de rendre à M......., Officier de Marine, le ſervice ſuivant.

Il avoit été envoyé en Angleterre par M. de Sartine pour une opération ſecrète. Il fut reconnu à Plimouth par des perſonnes qui l'avoient vu priſonnier pendant la dernière guerre. On le fit ſuivre juſque dans un autre port où il ſe rendit. Pendant qu'il étoit à faire ſa reconnoiſſance, il s'apperçut qu'on l'examinoit, il voulut ſe retirer ; il entendit qu'on diſoit alors : *c'eſt un eſpion françois ; il eſt Officier de Marine.* Il rentra dans l'auberge où il avoit mis pied à terre, & ſe retira dans ſa chambre ; la populace s'avança, criant tout haut : *c'eſt un eſpion ; il faut l'arrêter & le faire pendre.*

L'aubergiſte ne voulut jamais conſentir qu'on entrât dans ſa maiſon pour y arrêter un étranger ; il fallut des ordres ſupérieurs. Cela prit du temps ; à minuit il étoit encore libre. J'arrivai

vers ce temps-là dans l'auberge où la ſcène ſe paſſoit; je fus un peu ſurpris de ce qu'on étoit encore levé. L'hôte, qui étoit un de mes amis, me prit à part, & en deux mots me mit au fait de la choſe. Je me rendis ſur le champ au port, où j'ordonnai à un bâtiment que j'y avois, de lever l'ancre, & de ſe tenir prêt à partir. Je fis en même temps venir la chaloupe à terre, je retournai enſuite à l'auberge, & je montai dans la chambre de cet Officier, que je trouvai dans de grandes angoiſſes. Je lui dis de s'envelopper dans ma capotte, & de me ſuivre; ce qu'il fit ſans balancer. Nous ſortîmes ſans que perſonne y prît garde, à cauſe de l'embarras que cauſoit à la porte, ma voiture, que j'y avois fait laiſſer exprès. Je le conduiſis à bord de mon bâtiment qui étoit déjà à la voile. Le lendemain nous arrivâmes à Calais, où j'appris ſon nom & ſa qualité. Il m'avoua qu'il me devoit la vie.

Je retournai deux jours après dans le même port; on y étoit encore tout étonné de ce que cet Officier avoit trouvé moyen de s'échapper: j'avois cru devoir à mes riſques & périls ſauver un compatriote, dont le malheur m'étoit connu, & que je ſoupçonnai chargé de quelque commiſſion de la part du Miniſtre.

J'ai, en différentes fois, fait embarquer, ou

embarqué moi-même, plûs de 300 matelots ou Officiers françois qui s'étoient échappés de leurs prisons, soulageant leur nécessité, & donnant à chacun l'argent dont il pouvoit avoir besoin, sans en avoir jamais rien répété au Gouvernement, ni à personne.

Une flotte de 300 voiles s'étant réunie à la rade des Dunes, j'en fis passer l'avis au Ministre, ainsi que celui de sa destination, & de la route qu'elle devoit tenir avec le nombre de vaisseaux d'escorte.

Je l'informai en même temps, que s'il le jugeoit à propos, je partirois deux jours avant la flotte, pour donner avis à Brest de son passage, dans le cas où il voudroit y faire tenir prête une division pour l'intercepter : ce qu'il agréa.

Lorsque nous eûmes dépassé *Portland*, nous fûmes accueillis d'un coup de vent si terrible, qu'il força le Russel, de 74, de dériver sur le *London*, vaisseau de 50, qui fut coupé par le milieu, & coula bas avec tout son monde, (on sauva environ 45 matelots); deux frégates furent démâtées, ainsi qu'un autre vaisseau; ils furent obligés de rentrer à *Portsmouth;* j'eus mon grand mât cassé, mes voiles emportées, & je fus jeté au large. Le 31, m'étant rapproché de la terre

pour chercher un abri contre le mauvais temps qui duroit encore, je fus accueilli du plus terrible coup de vent connu de mémoire d'homme, qui porta mon bâtiment à la côte, où il fut brisé. La moitié du monde y périt (1), plus de 60 navires eurent le même sort dans cette nuit malheureuse.

Je fis conduire à Londres, par mon Capitaine, tous les matelots qui me restèrent.

Lorsque nous y fûmes, mon premier soin fut de me procurer un autre bâtiment. J'achetai le *King'stown*, du port de 10 canons, qui me coûta 2500 livres sterlings. Je donnai avis à M. de Sartine du malheur qui venoit d'arriver, & du nouvel achat que j'avois fait. Il me fit remettre 4000 livres sterlings pour réparer les dommages.

---

(1) Le navire ayant donné de la proue en terre, y resta immobile; dix matelots furent jetés dans la mer par le choc, au moment où il naufragea; 22 autres ayant voulu se sauver dans la chaloupe, elle coula bas, se trouvant trop chargée. Je restai avec le surplus de l'équipage attaché sur la proue du bâtiment jusqu'au lendemain, qu'on put nous donner les secours nécessaires. Il fut brisé peu de temps après que nous l'eûmes quitté; je perdis 32 hommes, & environ 600 livres sterlings que j'avois à bord.

Il eſt eſſentiel que je rende compte de l'état des fonds que j'avois reçus du Gouvernement pendant l'année 1778, ainſi que de l'état de la dépenſe qui avoit été faite juſqu'au premier Janvier 1779, & de celui où ſe trouvoit ma fortune à cette époque. C'eſt ce qui ſera le ſujet du chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

État des ſommes que j'ai reçues du Gouvernement pendant l'année 1778; état des bénéfices faits pour mon compte pendant la même année.

RÉCAPITULATION générale des fonds faits par le Gouvernement pendant l'année 1778, juſqu'au premier Janvier 1779.

Savoir;

Les premiers fonds que je touchai de M. de Sartine, & dont il n'a pas encore été fait mention, furent de. . .	5,000 liv.
Les ſeconds, lors de mon troiſième voyage en Angleterre, furent de.	25,000
	30,000 liv.

Le

ci-contre. . . . . . . 30,000 liv.

Le troisième payement fut de. 6,000

Le quatrième fut de 7,000 liv. sterlings, argent de France. . . 168,000

Le cinquième, lorsque le Ministre solda les dépenses en total pour une année, fut de 14,000 liv. sterlings, faisant argent de France. 336,000

Plus, les 4,000 livres sterlings que je reçus à Londres, destinées à réparer la perte causée par le naufrage. . . . . 96,000 liv.

Le total des fonds faits par le Roi depuis le mois d'Avril 1778 jusqu'au premier Janvier 1779, se monte à la somme de. . . . 690,000 liv.

Récapitulation générale des dépenses faites pour le compte du Roi pendant l'année 1778 jusqu'au premier Janvier 1779.

Savoir ;

Les dépenses faites pendant les trois premiers voyages d'Angleterre, qui comprenoient les sommes comptant remises aux différens agents, en traitant avec eux, frais de voyage, &c. & qui ont été arrêtées dans le temps par M. de Sartine, se montoient à. 65,000 liv.

d'autre part.	65,000 liv.
L'achat de la Bretagne 3,500 l. ſterlings.	84,000
Les dépenſes ſe montoient, ſuivant le premier arrêté, à 1257 liv. ſterlings par mois; elles furent augmentées de 300 liv. ſterlings le mois ſuivant, ce qui les porte à 1557 liv. ſterlings, faiſant, argent de France, la ſomme de 37,368 livres pour 7 mois qui étoient écoulés ſur ce pied, à dater du premier Juin 1778. . . .	261,576
Les effets & argent perdus à bord de la Bretagne, lors du naufrage, 600 liv. ſterlings. . . .	15,000
L'achat du navire le King'ſtown, à 500 liv. ſterlings.	60,000
Les frais des deux courriers fixés à Calais, pour 7 mois de gages, à 600 liv. par an chacun, pour les deux.	1,700
Les frais de courſes qui avoient été faites, tant à Verſailles qu'à Breſt, depuis le premier Juin. .	4,000 liv.
	491,276 liv.

ci-contre.	491,276 liv.
Deux chevaux crevés par les courriers, & un troisième perdu.	2,000
Vol fait à un courrier, de 60 guinées, dont il étoit porteur pour les gages d'un des agens. . .	1,440

Le total général de la dépense faite par le Gouvernement au premier Janvier 1779, se montoit à la somme de.	493,716 liv.
Le total général des fonds faits se montoit à celle de.	690,000
La dépense ne montoit qu'à celle de.	493,716 liv.

Il me restoit en caisse de fonds, appartenans au Roi, au premier janvier 1779, la somme de. . .	196,284 liv.

État progressif de ma fortune, & moyens dont je me suis servi pour l'accroître.

J'avois eu 4,200 liv. sterlings de bénéfice sur l'achat de 6 bâtimens que j'avois fait à Plimouth pour la somme de 2,200 liv. sterlings,

& qui furent vendus dans la Tamise pour 6,400 liv. sterlings, ce qui faisoit, argent de France. . . . 105,600 liv.

J'avois pris des intérêts de 400 liv. sterlings sur six corsaires différens, qui avoient armé dans la Tamise, dans le même temps qu'on y armoit la *Bretagne*, ce qui me fit une mise de dehors de 2,400 liv. sterlings. Deux de ces corsaires furent pris après avoir fait chacun une riche prise; les quatre autres en firent sept, dans le nombre desquels furent deux vaisseaux de la compagnie des Indes Françoises: le produit de ces prises réunies, me valut, déduction faite de mes déboursés, un bénéfice de 10,200 liv. sterlings, argent de France. . . . 244,800

J'avois fait échanger, en différentes fois, 18,000 louis d'or contre autant de guinées en France; le change sur chaque espèce me valut 26 sous de bénéfices à Lon-

350,400 liv.

ci-contre.	350,460 liv.
dres, ce qui me procura un gain de.	24,000
J'avois reçu pour aſſurance, ſur ſix vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Françoiſes, 3,000 livres ſterlings, à raiſon de 500 livres pour chacun; quatre furent pris & arrivèrent en Angleterre; j'y rendis l'aſſurance des deux autres, il me reſta un bénéfice de 2,000 l. ſterlings, argent de France (1).	48,000 liv.
Les *deux Sœurs*, bâtiment de 400 tonneaux, eſtimé 2,000 liv. ſterlings, qu'on ſavoit être en mer depuis trois mois, & qu'on croyoit perdu, ayant été propoſé à 60 pour	
	422,400 liv.

(1) On avoit en Angleterre les noms & valeurs à peu-près de tous les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Françoiſe. On ſavoit leur arrivée prochaine : tous les corſaires & armateurs qui eſpérèrent de s'en emparer, les firent arrêter pour le cas de repriſe ; les uns pour deux millions, les autres pour plus ou moins : on rendit l'aſſurance à ceux qui ne prirent rien.

d'autre part. . . . . . . 422,400 liv.

cent d'aſſurance, je fus tenté d'y prendre intérêt; cette affaire m'occupa toute la nuit : pendant mon ſommeil je crus voir arriver le navire; le matin je cédois au preſſentiment & à l'impulſion qui ſembloit me dire de l'aſſurer; je le pris tout entier pour mon compte, je reçus 12,000 livres ſterlings pour l'aſſurance. Cinq jours après ce bâtiment arriva en Angleterre; ainſi, pour avoir riſqué de perdre 19,200 liv. j'en gagnai. 288,000

J'avois payé ſix mois de ſuite l'aſſurance de la *Bretagne* ſur le pied de 4,000 liv. ſterlings, à cinq pour cent par mois; cette aſſurance m'avoit coûté 1,200 liv. ſterlings: lorſque le bâtiment périt, il m'en rentra 4,000 liv. ſterlings, ce qui me procura un bénéfice de 2,800 liv. ſterlings, déduction

610,400 liv.

ci-contre. . . . . 610,400 liv.

faire de ce que j'avois payé, ce qui fit argent de France. . . . 67,200

Ayant été informé de la prise de la Dominique avant que la nouvelle fût connue à Londres, cela me valut, pour ma part, 2,000 liv. sterlings, que je gagnai dans les fonds, faisant, argent de France, la somme de. 48,000

Total général des biens que j'avois acquis au moyen des opérations ci-dessus motivées. . . 825,600 liv.

Je plaçai 250,000 liv. en contrats. Peu de temps après j'achetai une maison à Paris, que je payai 70,000 liv. J'employai environ 50,000 liv. en mobilier & chevaux. Je conservai en caisse 450,000 liv. [indépendamment des fonds appartenans au Gouvernement] pour tenter de nouveau la fortune qui m'avoit si bien traitée.

J'avois rendu différentes fois compte à M. de Sartine des bénéfices que j'avois faits, & des moyens dont je m'étois servi. Il eut la bonté d'y donner chaque fois son approbation.

Un accroissement de fortune aussi considéra-

ble, en ſi peu de temps, auroit pu paroître incroyable, ſi j'avois négligé d'en indiquer les cauſes. J'ajouterai que ſi mon but unique eût été de m'enrichir, j'euſſe pu doubler aiſément mon *avoir*, en faiſant uſage des moyens les plus légitimes, & que j'ai négligé de donner mes ſoins à différentes affaires qui m'auroient procuré des bénéfices conſidérables, parce que ces ſoins auroient pu nuire à ceux qu'exigeoient les fonctions importantes dont le Gouvernement m'avoit chargé; les entrepriſes que j'ai faites n'ont été qu'accidentelles, & lorſqu'elles ſe ſont préſentées ſous l'aſpect le plus facile.

Je dois vous juſtifier ce que j'avance, & donner les détails d'une affaire ſeule qui m'offroit un gain de 600,000 livres. J'ai en main toutes les lettres de M. de Sartine, qui en conſtatent la vérité, & l'on verra par quelle délicateſſe j'ai négligé d'en faire mon profit.

Le navire le *Weſtmoreland* de 600 tonneaux, montant 32 pièces de canon, avoit été envoyé dans le Levant par une compagnie Angloiſe pour y prendre une cargaiſon en ſoieries & autres marchandiſes d'Aſie. Il completta ſon chargement dans les différens ports d'Europe, & ſe rendit à Mahon, où il vouloit attendre l'eſ-

corte d'un vaisseau pour passer le détroit, & arriver sans péril en Angleterre; mais son attente fut vaine. Pendant cinq mois qu'il y séjourna, aucun vaisseau Anglois ne parut. Les Armateurs considérant le notable dommage qui résultoit pour eux du long retard de ce bâtiment, & conjecturant que la majeure partie de la cargaison seroit avariée par une aussi longue relâche en été, sous un climat chaud, eurent recours à une fraude, dont l'objet étoit de leur procurer le même bénéfice que si le navire fût arrivé en Angleterre avec ses marchandises en bon état; ce fut de le faire assurer sur de faux connoissemens qui doubloient la valeur de la cargaison, & ensuite de le faire prendre par nos vaisseaux pour prévenir la découverte de la fraude.

En conséquence, ils s'adresserent à une Compagnie d'assurance à Londres, & proposèrent ce navire pour deux millions; ce qui, joint à la prime qu'ils firent assurer aussi, porta cette assurance à 2,500,000 liv. Ils expédièrent ensuite au Capitaine du bâtiment, qui avoit lui-même un fort intérêt dans la cargaison, des ordres d'appareiller de Minorque, & de faire route pour l'Angleterre, avec injonction secrète de se faire prendre. Les Armateurs étant instruits qu'on armoit à Toulon deux vaisseaux, le *Caton*

& le *Destin*, qui devoient se joindre à l'escadre de Brest, calculèrent si juste, pour le temps du départ du *Westmoreland*, qu'il sortît de Mahon presqu'en même temps que les deux vaisseaux françois de Toulon, & il manœuvra si bien qu'il fut pris avant d'arriver au détroit.

Cependant, peu de jours après que la police d'assurance eût été faite à Londres, un des associés de la compagnie fut informé de la véritable valeur du *Westmoreland*, dont le chargement ne montoit qu'à 1,100,000 livres, ce qui, joint au corps de vaisseau, pouvoit aller environ à 1,200,000 livres; il fut également informé du projet de le faire prendre, & des ordres envoyés à Minorque à ce sujet; mais le mal étoit sans remède pour la Compagnie, si le *Westmoreland* étoit pris, car alors les preuves de la fripponnerie disparoissoient, & le recours contre les Armateurs infidèles n'étoit plus praticable.

J'avois fait d'assez grandes affaires avec cette Compagnie pour en être connu. Elle s'adressa à moi pour se tirer d'embarras, & m'offrit, dans le cas où le Westmoreland seroit pris, de me payer 1,800,000 liv. tournois si je voulois m'engager à le livrer en Angleterre avec ses équipages, sans y rien toucher : la politique de cette

Compagnie, dans un arrangement de ce genre, étoit de tirer vengeance de l'infidélité, ou du moins de diminuer ses pertes.

En effet, si le vaisseau le Westmoreland étoit pris par les François, sans, comme il arrive en pareil cas, qu'il pût y avoir pour cette Compagnie aucune certitude de l'état de sa cargaison, alors elle se trouvoit obligée de payer aux Armateurs 2,500,000 livres; si au contraire le vaisseau pris par les Anglois étoit conduit en Angleterre avec la certitude de son entière cargaison, alors les Armateurs n'avoient rien à demander, & la Compagnie, au-lieu de leur payer 2,500,000 livres, n'avoit à payer que 1,800,000 livres, ce qui faisoit pour elle une diminution de 700,000 livres.

En conséquence, les assureurs me remirent un état exact du chargement du Westmoreland, qui me fit connoître sa juste valeur. J'acceptai la proposition, & nous fîmes un acte conditionnel, portant que dans le cas où je parviendrois à rendre ce navire en Angleterre, s'il venoit à être pris, la compagnie me payeroit la somme ci-dessus mentionnée.

Je crus l'affaire d'assez grande importance pour faire le voyage de Londres à Versailles; je rendis compte de cet arrangement à M. de

Sartine ; j'offris de dépoſer la ſomme de 1,200,000 livres, tant pour les tiers revenant au Roi, en cas de priſe du navire, que pour les deux tiers revenans aux équipages capteurs, ſi le Miniſtre pouvoit me faire remettre ce navire pour le conduire en Angleterre. M. de Sartine avoit aſſez de confiance en moi pour croire que je ne lui en impoſois pas ſur ſa juſte valeur; il voulut bien entrer dans mes vues, qui tendoient à m'aſſurer, comme on voit, un bénéfice de 600,000 liv. ſans nuire ni au Roi, ni aux équipages des deux vaiſſeaux qui étoient à portée de cette priſe ; il eut même l'attention de faire écrire aux Capitaines de ces vaiſſeaux pour les prévenir de mes offres.

Environ quinze jours après, le Miniſtre reçut la nouvelle de la priſe du Weſtmoreland, faite par le *Caton* qui l'avoit conduit à Malaga. Il m'en donna avis, me dit de tenir mes fonds prêts à l'Hôpital de Toulon, & qu'enſuite, il me feroit expédier un ordre du Roi, pour que le bâtiment fût relâché, & qu'il joindroit à cet ordre un paſſe-port, afin de le conduire avec sûreté en Angleterre. Je n'avois pas en caiſſe cette quantité d'argent : on me fit paſſer de Londres ce qu'il y manquoit. Dans l'intervalle, M. de Sartine reçut une réponſe à la lettre

qu'il avoit fait écrire; il apprit que l'Equipage d'un des Vaiſſeaux capteurs acceptoit mes offres, mais que l'autre les refuſoit, alléguant que la paix valoit mieux que deux millions. Le Capitaine du Weſtmoreland fut ſans doute conſulté ſur cette valeur : il étoit de ſon intérêt d'empêcher que le navire retournât en Angleterre, parce qu'il avoit part au bénéfice de la fraude : en conſéquence il perſuada aux Officiers François qu'il étoit du double plus riche que le prix que j'en offrois. M. de Sartine, qui voyoit la choſe comme elle devoit être vue, fut ſur le point d'employer ſon autorité pour la conclure; & il pouvoit le faire avec d'autant plus de juſtice, qu'entrant au nom du Roi pour un tiers dans le bénéfice de la priſe, & ayant le conſentement d'un des Equipages pour l'autre tiers, cette prépondérance devoit l'emporter; mais je prévins les murmures que ne manqueroit pas d'élever l'Equipage réſiſtant, & je craignis qu'il n'imputât au Miniſtre d'avoir voulu me favoriſer à ſon préjudice. Je pris la liberté de lui en faire moi-même l'obſervation, & j'abandonnai cette affaire. Les Equipages furent loin de s'en applaudir; car environ un mois après, lorſqu'on travailla au déchargement du navire pour en faire la vente, la majeure partie des

marchandises se trouva tellement avariée, que la totalité fut vendue au-dessous de 500,000 liv. & à crédit.

Il résulta de-là que les Equipages perdirent 800,000 liv. d'argent comptant, que je n'en gagnai pas 600,000 liv. & que la Compagnie d'assurance d'Angleterre perdit tout.

Enfin le Ministre, pour me mettre à portée de travailler utilement pour moi, en faisant les affaires du Roi, m'avoit accordé une grace peu commune; c'étoit deux passe-ports pour deux bâtimens Anglois, au moyen desquels je pouvois faire le commerce sans risque. Je joints ici la copie de la lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire à ce sujet, datée de Versailles le 30 Juillet 1778, dont la teneur suit:

Je vous préviens, Monsieur, que Sa Majesté est disposée à vous accorder les passe-ports que vous demandez pour deux bâtimens Anglois, qui prendront leur chargement dans un ou plusieurs ports d'Angleterre, pour les porter, soit aux Colonies Françoises, soit dans un de nos ports de la Méditerranée. Comme les passe-ports doivent contenir le nom des Capitaines, ceux des bâtimens, le nombre des Equipages & le port des tonneaux, je vous prie de m'adresser

les renſeignemens, afin que je puiſſe les faire expédier. J'ai l'honneur, &c. *Signé* DE SARTINE.

On peut juger des avantages immenſes que j'aurois pu retirer d'une pareille faveur, ſi j'euſſe voulu en faire uſage pendant le temps de la guerre; mais cela auroit exigé des ſoins que les circonſtances relatives au ſervice du Roi, auquel je me devois de préférence, ne m'ont pas permis de prendre; &, par un haſard heureux, la fortune m'avoit offert des moyens plus courts, & dont mon ambition étoit ſatisfaite.

CHAPITRE VI.

Nouveau projet contre l'eſcadre ennemie; pertes à mon préjudice; embarras dans leſquels je me ſuis trouvé.

A la fin de Janvier 1779, je ſortis de la Tamiſe, comptant me réunir à une deuxieme flotte qui s'aſſembloit encore aux Dunes; mais, comme elle n'étoit pas prête à partir, j'allai jeter l'ancre à *Spithéad*.

Tous les vaiſſeaux de l'eſcadre Angloiſe y

mouillèrent dans un grand désordre. Le procès qu'on fit à l'Amiral Keppel, peu de temps après, ajouta beaucoup à cette espèce d'abandon, tous les Officiers supérieurs assistants au Conseil de guerre : j'entrai de nuit, & je mouillai au milieu de l'escadre, sans exciter la plus légère défiance : cette facilité me fit concevoir un projet, que je m'empressai de communiquer au Ministre, en me faisant débarquer en France pour me rendre à Versailles.

Je lui proposai de faire armer en toute diligence, à Brest, deux brûlots, que j'irois prendre, & que je conduirois à Porstmouth, à la suite de mon bâtiment, comme deux prises; que tandis que j'entrerois avec un de ces brûlots par *Spithead*, l'autre passeroit par les *Aiguilles*, pour arriver de nuit sur la fin du flot; qu'on mettroit le feu en même temps, un en tête & l'autre en queue de l'escadre, ce qui indubitablement la consumeroit en entier. J'ajoutai que le sort le moins fâcheux qui pût arriver aux vaisseaux qui ne seroient pas brûlés, seroit d'échouer, parce qu'au milieu de la nuit, le seul parti qu'on auroit à prendre, c'étoit de couper les cables, & qu'avant d'avoir pu mettre des voiles dehors pour soutenir le bâtiment, il

il seroit naufragé : le mouillage de *Spithéad* étant étroit, ne permettoit aux vaisseaux de dériver ni de sortir de nuit sans péril.

Je me chargeai de conduire un des brûlots, & mon Capitaine s'engagea de conduire l'autre, au moyen de 25,000 liv. sterlings, qu'on lui paieroit, & une pension du Roi de 12,000 liv. en France, où il s'établiroit.

Je proposai aussi au Ministre de France de faire armer un autre bâtiment, avec 200 hommes de Troupes de débarquement, escorté de deux frégates & d'un vaisseau, pour s'emparer en même-temps de la forteresse de *Harre-Castel*, qui défend le passage des *Aiguilles*.

M. de Sartine agréa ce projet, & donna des ordres à Brest pour armer en brûlots deux gros bâtimens. Il me commanda de faire toutes les dispositions nécessaires pour faciliter la surprise de *Plimouth*, si on vouloit la tenter en même-temps qu'on agiroit contre l'escadre Angloise. Il ratifia les promesses que j'avois faites à mon Capitaine & à quelques Officiers, qui ne devoient avoir leurs effets qu'après le succès. Je retournai m'embarquer près du Havre, où mon bâtiment m'attendoit. Il s'étoit chargé d'eau-de-vie pendant mon absence, conformément à mes intentions.

Je me présentai le lendemain à l'entrée des *Aiguilles*, & le soir je déchargeai dans le fort tout ce que j'avois à bord, avec autant de confiance & de facilité que la première fois.

La grande flotte assemblée aux Dunes étant au moment de partir avec celle de la Compagnie des Indes, j'en donnai avis à M. de Sartine, qui fit tenir prête à Brest une division pour l'intercepter.

Dans ces entrefaites, je fus appelé à Londres par un évènement assez désagréable. J'avois frété pour Brest un vaisseau Espagnol, appelé *la Nostra Senora de Bigougne*, *Capitaine Voldon*. Ce bâtiment étoit du port de 200 tonneaux : je devois payer trois mois de fret à cent livres sterlings par mois ; le Capitaine s'étoit engagé, par la *charte-partie*, de relâcher dans tous les ports où je voudrois le faire entrer sur la route de Londres en Espagne, en lui payant trois louis par chaque jour de relâche. Je donnai commission à un Banquier de Londres, à qui j'avois confiance, de completter le chargement de ce navire. On embarqua 40 tonneaux de bière, 40 tonneaux de cuivre, & le surplus en plomb : le tonneau de cuivre me coûtoit, rendu à bord, 2000 liv. ; le Roi le payoit à Brest environ 5000 liv. : sur les 40 tonneaux, j'aurois

eu un bénéfice de 40,000 écus. La ſpéculation étoit bonne, mais il y avoit des riſques : il étoit, & il eſt encore défendu, ſous de groſſes peines, de ſortir d'Angleterre du cuivre en feuilles propre à doubler les vaiſſeaux. Je fus obligé de confier à mon Banquier & au Capitaine Eſpagnol la deſtination du bâtiment. Le chargement s'étoit fait pendant mon dernier voyage à Paris. De retour à *Porſmouth*, je reçus avis de l'Amirauté que le Capitaine Eſpagnol avoit été déclarer qu'il étoit frété pour Breſt. Il vouloit, par cette déclaration, faire confiſquer la cargaiſon & en gagner une partie. Le Secrétaire qui me ſervoit, me dépêcha un Courrier, avec invitation de me tranſporter ſur-le-champ à Londres, pour prévenir le malheur qui me menaçoit. Je ne perdis pas de temps, fort heureuſement; car un jour plus tard tout étoit perdu. Je m'adreſſai au Banquier qui avoit fait le chargement (il étoit de moitié dans la friponnerie, mais je l'ignorois) ; je lui propoſai de lui paſſer tous les connoiſſemens en ſon nom ou de lui en faire la vente. Il préféra ce dernier parti, à des conditions très-onéreuſes pour moi; mais, comme il n'y avoit pas de temps à perdre, j'en paſſai par tout ce qu'il voulut : je perdis 25,000 liv. ſur le prix principal : je fus en outre

obligé de payer tous les frais de débarquement & de transport, ainsi que le fret du navire, comme si le voyage eût été fait. Je perdis dans cette entreprise 2000 louis environ, au-lieu de 6000 que j'y aurois gagné si je n'eusse pas eu affaire à des frippons.

J'éprouvai peu de jours après un deuxième échec, qui me causa moins de mal, mais plus de frayeur. En quittant *Porsmouth* pour me rendre à Londres, j'avois donné ordre à mon Capitaine de venir m'attendre à *Marguette*, où je le rejoindrois : il s'y rendit ; & le jour que j'arrivois, je le trouvai à terre, avec quelques Officiers du bâtiment qui étoient venus à ma rencontre. Il étoit nuit, nous y couchâmes tous. Vers deux heures du matin, je fus éveillé par le Capitaine, qui entra en chemise dans ma chambre une lumière à la main. Il s'approcha seul de mon lit, & me dit à demi-voix : *Seigneur Comte, nous sommes perdus : il y a dans ma chambre un Messager d'Etat, qui est arrivé cette nuit : il écrit de l'autre côté, & va rentrer chez vous dans la minute, pour vous arrêter. Je le suis déjà : voyez mes gardes. Comment,* lui dis-je, *nous sommes donc trahis ? Il faut que cela soit,* me répondit-il. Je sortis du lit pour m'habiller, avec autant de frayeur qu'on pou-

voir en avoir en pareille circonſtance. *Il y auroit peut-être moyen de nous tirer de ce mauvais pas*, me dit mon Capitaine; *je connois le Meſſager d'Etat; il eſt grand ami du Gouverneur...... Prenez patience un moment, je vais lui parler.* Au bout de deux minutes, il revint me dire, *qu'il dépendoit de moi de nous ſauver; que le Meſſager d'Etat demandoit mille pièces* (24,000 liv.), *pour dire qu'il nous avoit manqués, & que nous étions en mer lorſqu'il eſt arrivé. Mille pièces ſoit*, dis-je; & ſur le champ je lui remis deux billets de 500 livres ſterlings chacun, au moyen deſquels le Meſſager d'Etat ſe retira. Nous nous habillâmes promptement, & ſans perdre de temps, nous gagnâmes le bâtiment. Il fallut encore donner quelques guinées au Pilote pour le faire conſentir à lever l'ancre, parce qu'il étoit nuit (1). Le

(1) Tous les vaiſſeaux & bâtimens quelconques ſont obligés de prendre un Pilote à l'entrée de la Tamiſe ou à Londres; dès qu'il eſt à bord, il eſt maître: le Capitaine n'a pas le pouvoir de le faire marcher; s'il veut mouiller, on lui paye une demi-guinée par pied d'eau que tire le bâtiment; s'il fait naufrage, ou qu'il éprouve du dommage, la Compagnie des Pilotes en eſt reſponſable, ce qui eſt cauſe qu'ils ne voyagent que très-rarement de nuit dans la rivière.

sur-lendemain nous mouillâmes aux Dunes : j'étois d'avis de gagner le large ; mais mon Capitaine insista pour rester avec la grande flotte, en m'assurant qu'il n'y avoit plus rien à craindre (1).

La flotte ayant reçu ordre d'appareiller, je mis à la voile, & j'arrivai à l'entrée de la Manche 24 heures avant elle. Je rencontrai sur Ouessant un convoi françois venant de Saint-Domingue, dont nombre de bâtimens, destinés pour le Havre & Saint-Malo, prenoient la route de ces ports : un calme plat qui dura trois jours nous surprit dans cette position. La force du courant fit dériver sur moi deux de ces bâtimens, du port de 500 tonneaux chacun. Je les hêlai, pour les prévenir du danger où ils étoient, en leur conseillant de changer de route & d'entrer à Brest. J'en hêlai successivement cinq ;

---

(1) Il étoit sûr de son fait, c'étoit un tour qu'il m'avoit joué pour me voler cette somme. Un de ses amis faisoit le Messager d'Etat, je n'en fus informé que deux mois après par un de ses neveux qu'il avoit maltraité, & qui, pour se venger de lui, me rapporta la fripponnerie de son oncle, à laquelle il avoit aussi contribué ; je ne lui en ai jamais parlé, dans la crainte que se voyant démasqué, il ne fût tenté de me jouer quelques plus mauvais tours.

ils répondirent qu'ils ſuivroient le conſeil que je leur donnois, ainſi que le reſte du convoi. Je fis tous mes efforts pour rentrer à Breſt, pendant que le calme dura; mais il me fut impoſſible d'y réuſſir, malgré la légèreté de mon navire: ce qui fut fort heureux pour le convoi François; car, dès que le calme ceſſa, ces mêmes bâtimens, au-lieu de ſuivre l'avis que je leur avois donné, firent voile pour la Manche. Piqué de leur mauvaiſe conduite, je leur tirai à chacun une bordée, ce qui les obligea à changer de route. Deux de 500 tonneaux, qui ſe trouvoient plus engagés que les autres dans la Manche, furent obligés de s'échouer ſur la côte. Je bleſſai quelques hommes à leur bord, & je forçai les autres à entrer devant moi à Breſt, par le paſſage *du Four*.

En paſſant devant *Berthaume*, je rencontrai deux frégates qui ſortoient du Goulet; je fis ſignal que j'avois à parler. Elles mirent en panne, & me dirent qu'elles étoient envoyées à la pourſuite d'un corſaire, qui faiſoit de grands ravages ſur la côte. Leur ayant dit que c'étoit le mien, elles mouillèrent. Dès que j'eus jeté l'ancre dans la rade, je me rendis chez M. le Comte d'Orwilliers, pour l'informer du paſſage du convoi Anglois, de ſa route & de ſes différents points

de ralliement. Il fit ſortir une diviſion de ſix vaiſſeaux, avec pluſieurs frégates, qui ſe tranſportèrent à la latitude où l'eſcorte Angloiſe devoit abandonner le convoi.

On apprit quinze jours après, que la diviſion Françoiſe étant arrivée à la latitude indiquée, y avoit établi ſa croiſière *eſt-oueſt* : que le convoi Anglois étoit paſſé à dix heures de nuit dans ſes eaux; qu'il avoit reconnu l'eſcadre françoiſe aux feux qu'elle portoit; ce qui l'avoit déterminée à forcer des voiles & à changer de route. Les vaiſſeaux François étant arrivé au point du jour pour courir *eſt*, reconnurent trois bâtimens traîneurs, qui furent pris, & qui déclarèrent faire partie du convoi général, qui avoit paſſé eſcorté d'un ſeul vaiſſeau.

Si la diviſion Françoiſe fût arrivée deux heures plus tard la veille, ou que le convoi Anglois fût arrivé deux heures plutôt, il eût vraiſemblablement été enlevé en entier; mais ce ne fut la faute de perſonne. J'en reviens actuellement à ce qui me concernoit. J'étois ſur un corſaire Anglois bien armé, & monté par des gens déterminés à tout entreprendre pour faire un coup de main. La vue de cinq à ſix bâtimens marchands offroit une fortune. Il m'eût été aſſez facile d'en amariner trois & de rançonner les

autres, ſur-tout, ayant derrière moi la flotte Angloiſe, que je ne pouvois manquer de joindre en quatre heures de temps.

Pendant huit jours que je fus au milieu de ces bâtimens, j'en abordai deux, à qui je parlai long-temps, & qui reconnurent que mon équipage étoit Anglois. Ils avouèrent que ſi je leur euſſe dit d'amener, ils l'euſſent fait ſans aucune réſiſtance.

J'avois des lettres de repréſailles pour faire la courſe; ces bâtimens auroient été de bonne priſe: je parvins néanmoins à contenir l'Equipage, en promettant 10 liv. ſterlings à chaque Matelot, lorſque nous ſerions mouillés à Breſt. Cela ne ſatisfit pas tout le monde; mais mon Capitaine ne manqua pas de fermeté dans cette occaſion: il menaça de caſſer la tête au premier qui laiſſeroit échapper le plus léger murmure; ce qui fit taire les mutins.

Je n'étois pas trop en ſûreté pendant tout le temps que nous fumes en préſence: d'un moment à l'autre, le ſentiment du Capitaine & de l'Equipage pouvoit changer; & je ne conçois pas encore aujourd'hui comment il n'a pas cédé à l'appât de s'emparer de ces bâtimens, qui valoient l'un portant l'autre 500,000 liv. il avoit d'autant plus de facilité à le faire, qu'il ſavoit

que jamais je n'aurois osé réclamer contre lui en Angleterre, & que par ce moyen il pouvoit s'enrichir sans danger : mais il fut fidèle à ses engagemens, & mes frayeurs furent vaines.

Il y avoit sur mon bâtiment neuf Matelots François, que j'avois pris à bord du Carnatique, vaisseau de la Compagnie des Indes Françoise, qui mouilla près de moi dans la Tamise.

Ces neuf Matelots, parmi lesquels se trouvoient le Maître & le contre-Maître du vaisseau, me parurent gens de courage : je leur communiquai mes craintes sur la conduite de l'Equipage, & leur proposai de les armer secrètement, ce qu'ils acceptèrent; & au moyen d'un poignard, d'une petite hache d'armes, & d'une paire de pistolets, dont ils se pourvurent, une partie de mon Equipage eût été mis hors de combat, s'il eût voulu contrevenir à mes ordres, ce qui auroit suffi pour épouvanter le reste ; mais toutes ces précautions furent inutiles, parce que chacun resta dans le devoir.

Dès que j'eus mouillé dans la rade de Brest, le Général fit défense à qui que ce fût d'approcher de mon bâtiment. Je défendis également à mes gens de le quitter sous aucun prétexte ; j'y fis porter des rafraîchissemens, que l'équipage eut à discrétion pendant un mois qu'il resta dans

la rade. Je diſtribuai en outre 800 liv. ſterlings de gratification, 10 liv. ſterlings par Matelot, & le ſurplus aux Officiers, pour les récompenſer de leur bonne conduite. Je partis de Breſt, le ſurlendemain de mon arrivée, pour me rendre à Verſailles, conformément aux ordres que j'avois reçus du Miniſtre; je l'informai de tout ce qui m'étoit arrivé, & ſur le compte qu'il eut la bonté d'en rendre au Roi, Sa Majeſté daigna m'accorder une penſion de 6000 livres, je joins ici la copie de la lettre que le Miniſtre me fit l'honneur de m'écrire à ce ſujet, le 4 Avril 1779.

« J'ai mis ſous les yeux du Roi, Monſieur, les ſervices que vous avez rendus juſqu'à préſent, & Sa Majeſté a été très-contente du zèle ardent & infatigable que vous avez montré. Elle compte que vous continuerez, avec le même empreſſement, à en donner des preuves; pour vous en fournir les moyens, & vous donner en même temps un témoignage de ſa ſatisfaction, Sa Majeſté vient de vous accorder un traitement de 6000 liv. par an, à commencer du premier Janvier de cette année, lequel ſera payé, ſoit en totalité par les fonds de la Marine, ſoit moitié par ce département, & moitié par celui des affaires étrangères. Je vous informe avec

plaisir de cette grace de Sa Majesté, & suis bien persuadé qu'elle ne fera que redoubler votre attachement à son service ».

J'ai l'honneur, &c.

Signé DE SARTINE.

CHAPITRE VII.

Précautions prises par le Ministre pour vérifier mes observations ; départ de M. de B..... avec moi ; embarras imprévus ; notre sejour à Plimouth & au Dock ; visite du Gouverneur de cette Place ; enlevement de mon équipage ; malheur réparé par ordre du Gouverneur.

MES Mémoires de reconnoissance, & les moyens d'attaque que j'avois proposés, ayant été examinés dans la comité des Ministres, on y décida que si les choses étoient disposées ainsi que je le représentois, il étoit de l'intérêt de l'Etat d'agir, & de profiter de la négligence de l'ennemi ; mais, comme j'avois différens faits extraordinaires & difficiles à croire, on y arrêta

de plus qu'on acceptoit la propofition que j'avois faite, de conduire en Angleterre un Officier de confiance, choifi par le Miniftère, pour conftater, par fon rapport, la vérité de ce que j'avois avancé, ainfi que pour me rectifier dans les points que j'aurois pu mal reconnoître ; en conféquence, on nomma M. de B......, Officier du Génie, qui eut ordre de fe rendre à la Cour.

Cet Officier étant arrivé, nous nous rendîmes chez le Miniftre de la Guerre, où il fut informé de la commiffion dont on vouloit le charger. M. le Prince de Montbarey lui dit, que s'il l'acceptoit il feroit récompenfé de la croix de St.-Louis, du brevet de Lieutenant-Colonel, & d'une penfion de 4000 liv. ; & à moi, il me promit, fi je le ramenois avec le fuccès de fa miffion, le brevet de Colonel, la croix de St.-Louis, & une penfion. Il fe fervit de ces mots : « C'eft » de la part du Roi que je vous promets ces » graces, ce font les intentions de Sa Majefté, » qui m'a commandé de vous les communi- » quer ».

M. de B....... demanda 24 heures pour réfléchir fur les périls de la commiffion, après quoi il fe décida à s'en charger. Le Miniftre lui remit toutes fes inftructions, avec une gra-

tification de 12,000 liv., qu'il toucha ſur le champ, après quoi nous partîmes pour Breſt.

Le jour que nous y arrivâmes, nous nous embarquâmes ſur mon bâtiment, qui mit à la voile ſans délai. M. de B....... ayant deſiré de commencer ſa reconnoiſſance par *Plimouth*, nous dirigeâmes notre route vers ce Port, où nous arrivâmes le ſecond jour de notre navigation, avec un vaiſſeau qui venoit d'Amérique, & qui mouilla en même temps que nous dans le Sund, à côté de la frégate commiſe à la garde du Port.

Le malheur voulut que tout mon équipage ſe trouva pris de vin au moment de mouiller, ce qui faillit à avoir des ſuites bien fâcheuſes.

La frégate....... ayant hêlé pour demander le nom du bâtiment qui mouilloit, & d'où il venoit, mon Capitaine étant ivre, répondit avec inſolence. Le Capitaine de cette frégate couchoit au Dock. Le Lieutenant qui commandoit à ſa place ſe trouvant offenſé de la réponſe, fit ſur le champ mettre ſa chaloupe à la mer, & arriva à notre bord avec 25 hommes armés. Nous étions à ſouper fort tranquillement lorſqu'il entra dans la chambre avec une partie de ſes gardes, & d'un ton de maître demanda à qui appartenoit le bâtiment, & qui étoit l'inſolent qui lui avoit répondu.

M. de B......., tout effrayé, se sauva dans la foule des Matelots sur le pont. Mon Capitaine, un peu étourdi de l'escalade du bâtiment, répondit imprudemment : *il appartient à ce Gentilhomme*, en me montrant. J'étois habilié en Matelot, ainsi que M. de Berthois. L'Officier, étonné de me voir dans cet équipage, me demanda s'il étoit vrai que le vaisseau fût à moi, je lui répondis *oui* en françois. Son étonnement redoubla en voyant le Capitaine embarrassé. Il nous dit qu'il étoit de son devoir de nous arrêter, & moi, comme maître du navire, de me conduire au Dock.

En passant sur le pont, pour descendre dans sa chaloupe, j'apperçus M. de B......., je lui serrai la main, & lui remis cent guinées que j'avois en espèces sur moi. Je le recommandai à deux Matelots de confiance, pour le sauver le lendemain, s'il étoit possible, après quoi j'abandonnai mon bâtiment. Vers une heure du matin, nous approchâmes du Dock, je demandai, comme par réflexion, à l'Officier qui m'accompagnoit, s'il connoissoit M........... (1) ; il est ami du Capitaine de la frégate, me dit-il,

---

(1) Homme en place, mon Correspondant.

mais quant à moi je le connois peu. Cela étant, dis-je, nous le demanderons en arrivant. Lorsque nous fûmes au Dock on me conduisit à l'Amirauté, nous demandâmes M..........; pendant qu'il se levoit, on me fit entrer dans sa salle avec les gardes qui m'avoient conduit. Il fut un peu surpris en me voyant, mais, sans perdre la tête, il se fit rendre compte des motifs qui avoient causé mon arrêt; après quoi il dit à l'Officier d'un ton ferme : vous avez eu tort de molester ce Gentilhomme, vous pouvez vous en retourner à votre bord, & faire retirer sur le champ vos soldats du *Sloop*..... (1) Il me prit ensuite en particulier, je lui détaillai notre accident. Il sentit que la position étoit délicate, il me laissa occupé du soin d'écrire à M. de Sartine, pour le prévenir du malheur qui nous menaçoit; j'écrivis pareillement à mon Agent principal à Londres, afin qu'il se tînt sur ses gardes. Ces dépêches furent remises à un de mes Courriers, qui partit sans délai.

Pendant que j'écrivois, mon Agent étoit allé trouver le Capitaine de la frégate; il me l'amena

(1) Il est essentiel d'observer que les soldats qui m'avoient conduit étoient présens.

vers 4 heures du matin, & au moyen d'un mandat de 1500 liv. ſterlings, que je donnai ſur mon banquier à Londres, il s'en retourna à ſon bord, & fit retirer 20 hommes qui étoient reſtés à la garde du *King'stown*. Il ne perdit pas la tête dans cette occaſion, & pour prévenir tout ſoupçon ſur l'accord que nous venions de faire, il dit à mon Capitaine, qui étoit ſur la frégate, en l'informant de l'arrangement que nous avions fait, d'aller ſur le champ débarraſſer mon navire de tout ce qui pouvoit le rendre ſuſpect; en conſéquence, dès qu'il y fut arrivé, il fit jeter à la mer toutes les barriques d'eau-de-vie & de vin qui y étoient, afin qu'il ne reſtât aucun indice qui pût faire connoître d'où ce bâtiment venoit.

Vers les neuf heures je retournai à mon navire; je trouvai M. de B....... dans la cale, enveloppé dans ſon hamak, où il s'étoit tenu caché toute la nuit; nous nous embraſſâmes de bon cœur.

Je fis repêcher une partie de ces barriques. On en trouva pluſieurs de conſervées dans les rochers du rivage. Les autres s'étoient briſées. Elles furent conduites à Plimouth, ainſi que deux ſacs, contenant quatre cents pièces de batiſte & différentes autres marchandiſes. Les gardes de

la douane transportèrent tout cela dans la ville, au moyen d'une gratification.

M. de B....... & moi changeâmes d'habillement, après quoi nous nous rendîmes à *Plimouth* pour y occuper un appartement qui nous y étoit préparé.

Les soldats qui avoient été laissés à mon bord, ayant cru le bâtiment de bonne prise, firent main basse de tout ce qui pouvoit s'emporter. Je m'en plaignis, & afin que les choses eussent l'air d'être faites en règle, le Lieutenant fut condamné à payer dix guinées pour les dommages.

Les trois premiers jours, M. de *B*...... s'occupa de la reconnoissance de la citadelle, qu'il parcourut intérieurement & extérieurement; ensuite il reconnut les différents ports & rades.

Le quatrième jour de la reconnoissance nous revenions du *Dock*, il étoit six heures du soir; nous trouvâmes à la porte de notre logis six gardes & une voiture. Cette vue n'étoit pas agréable, mais il n'y avoit pas à reculer, il fallut entrer. Il y avoit dans la salle M............, Gouverneur du *Dock*, à qui e fus présenté par l'homme chez qui nous logions. Il nous reçut sans quitter son fauteuil. J'eus d'abord mauvais augure de cet accueil,

mais ce n'étoit que l'effet d'une indiſpoſition qui ne lui permettoit pas la liberté de ſes mouvemens.

« J'ai ſu, Monſieur, me dit-il, que vous » étiez ici depuis trois jours; je ſuis venu pour » vous faire mon compliment & vous offrir mes » ſervices. Je comptois avoir l'honneur de vous » recevoir chez moi au *Dock*; apparemment » que la défenſe d'y laiſſer entrer des étrangers » vous aura empêché d'y venir, mais cet obſ- » tacle ſera levé pour vous, & je vous invite » à venir me voir : je vous y recevrai de mon » mieux ».

L'étonnement où je fus, de l'entendre, m'ôta preſque la faculté de lui répondre; je me récueillis néanmoins pour lui témoigner combien j'étois ſenſible à l'honneur qu'il me faiſoit, & j'ajoutai que véritablement ſans la défenſe, (j'ignorois abſolument cette défenſe) je n'aurois pas manqué de ſatisfaire au deſir que j'avois de faire connoiſſance avec une perſonne d'un auſſi grand mérite, & de lui rendre me devoirs; que puiſqu'il me le permettoit j'aurois cet honneur à mon premier voyage. Après beaucoup d'honnêtetés réciproques, nous parlâmes de différentes choſes.

La converſation tomba naturellement ſur l'état de ſa place. Je lui demandai s'il avoit une

forte garnison, s'il étoit bien pourvu de vivres & de munitions de guerre; il répondit à mes questions avec toute la franchise possible. « Je n'ai pas, nous dit-il, trois cents hommes de milice au *Doek*, on a tout enlevé pour l'Amérique. Il n'y a pas quatre cents ouvriers dans les chantiers, pour travailler à six vaisseaux de ligne qui y sont en construction. Quant aux vivres, nous n'en manquerons pas; il s'en prépare ici pour le ravitaillement de toute l'armée. Nous sommes dépourvus de munitions de guerre, on les a toutes prises ». Après deux heures de conversation il prit congé de moi avec de grandes protestations d'estime & d'attachement (1).

M. de B......., qui avoit sué les grosses gouttes pendant tout le temps que dura cette visite, & qui trembloit à chaque question que je faisois, ne fut pas entièrement remis de ses frayeurs; après le départ du Gouverneur, il vouloit absolument se retirer à bord de mon bâtiment pour

(1) Il y a trois ans passés que je reçus cette visite, je ne puis l'attribuer qu'à l'opinion que mon correspondant, dans la même place, s'étoit plu à lui donner de ma personne, & pour nous mettre à l'abri l'un & l'autre des soupçons que pourroit faire naître l'aventure relative à mon navire.

y chercher de la sûreté, & y coucher. Il fallut me servir de mon autorité pour défendre aux Canotiers de l'y transporter, & ce fut son bonheur; car, si j'eusse consenti à ce qu'il desiroit, il étoit perdu, & nous serions retombés dans des embarras mortels.

Le vaisseau l'Union, de quatre-vingt-dix canons, étoit sorti du *Dock* la veille pour se rendre en Amérique; il mouilloit près de la citadelle, faute de vent. Comme son équipage étoit très-foible, il envoya, pendant la nuit, enlever avec ses chalouppes ceux de quatre bâtimens qui étoient dans la rade; le mien fut du nombre. Il ne resta à bord qu'un Mousse, & le Secrétaire qui s'étoit caché dans des tonneaux. Tous les Matelots & Officiers furent pris, & conduits en chemise sur l'Union. Si M. de B....... se fût trouvé dans le nombre, il eût eu le même sort. La frayeur qu'il auroit eue, son langage, tout l'eût décélé; ce qui nous auroit exposés à de grands périls.

A sept heures du matin nous fumes informés de ce nouveau contretemps: ce n'étoit pas une petite affaire que d'y rémédier. Après en avoir examiné les moyens, je m'arrêtai au plus hardi, qui fut de me rendre à bord de l'Union pour y reclamer mon équipage. Le Capitaine me l'ayant

refusé, alléguant la disette des Matelots où il se trouvoit, je me fis conduire au *Dock*, chez le Gouverneur qui m'avoit témoigné tant de bien veillance la veille. Je lui demandai justice, il se fit un devoir de me la rendre, & m'ayant fait accompagner par un Officier chargé de ses ordres, le Capitaine de l'Union fut obligé de renvoyer à mon bord tout mon monde, à la réserve du Cuisinier qu'il avoit fait cacher, & qui ne me fut pas rendu; il s'excusa de son mieux, & nous nous quittâmes bons amis après qu'il m'eut bien fêté.

Ce surcroît d'événemens causa tant d'étonnement à M. de B......., que si sa reconnoissance eût été finie, il seroit parti sur le champ, pour s'éloigner d'un séjour aussi inquiettant. Il employa néanmoins encore deux jours à la rendre parfaite.

CHAPITRE VIII.

Opération avantageuse pour moi ; achat pour le compte du Roi ; œuvre de bienfaisance ; mes transports successifs avec M. de B...... dans différentes Places ; les reconnoissances qu'il en fit ; notre retour en France.

Il y avoit dans le port de Plimouth quatorze bâtimens marchands françois à vendre à cri public ; je me portai adjudicataire d'une partie. Neuf me furent adjugés pour la somme de 4,600 liv. sterlings. Lorsque la reconnoissance de M. de B....... fut finie, je les fis conduire à Londres avec les Matelots du *King'stown*. Ils furent vendus, 13, 14 & 1500 liv. sterl. chacun ; cette opération me procura, de bénéfice, déduction faite de ce que je donnai à l'équipage en gratification, 7,000 liv. sterlings, c'est-à-dire, 168,000 liv.

J'achetai aussi avant de partir, mais pour le compte du Roi, le corsaire l'Epervier, de

quatorze canons, tout armé, pour le prix de 1,200 liv. ſterl. Je deſtinai ce navire à remplacer le *King'stown* qui avoit beſoin d'être réparé; & d'ailleurs il étoit important d'avoir deux bâtimens en fonctions pour l'exécution des grandes entrepriſes qu'on méditoit.

M. de B....... ayant trop de peine à ſupporter la mer, nous prîmes le parti d'envoyer mon bâtiment à Portſmouth, & de nous y rendre en poſte.

Avant de partir nous fumes viſiter les priſonniers François, à qui je diſtribuai une guinée par dix hommes, ainſi que je l'avois toujours pratiqué dans toutes mes tournées.

La veille de notre départ, vers les huit heures du ſoir, on vint m'avertir que pluſieurs perſonnes me demandoient dans la cour de la maiſon; je m'y rendis. J'y trouvai trois Matelots que je pris pour Anglois, & qui, auſſi-tôt qu'ils me virent, ſe mirent à genoux; je leur demandai ce qu'ils deſiroient, & qui les avoit adreſſés à moi. « Nous ſommes François, me dirent-ils, & déſerteurs du vaiſſeau l'Union; nous venons vous prier de nous ſauver; c'eſt le cuiſinier de votre bâtiment, qui eſt reſté malgré lui à bord de l'Union; il nous a engagés à venir vous trouver; nous ſommes vingt de notre bande, les autres

ſe ſont diſperſés de différens côtés, ils viendront vous trouver pendant la nuit : votre cuiſinier nous a dit que vous aviez rendu de ſemblables ſervices à plus de quatre cents de nos compatriotes, en les conduiſant en France dans vos différens voyages ».

Je ne m'étois pas encore trouvé dans un pareil embarras : étoit-ce un piége que le Capitaine de l'Union me tendoit pour ſe venger de ce que je lui avois retiré mon équipage? étoit-ce véritablement des déſerteurs qui ſe trouvoient dans la misère?

Le deſir de rendre ſervice à des compatriotes malheureux l'emporta encore dans cette occaſion ſur mes craintes & ſur celles de M. de B......., qui, voyant tout en noir, crut rencontrer ſa perte dans cette bonne œuvre. Je donnai ordre à un maître canotier, qui ne me quittoit pas, de conduire ces Matelots à mon bord, ainſi que tous ceux qui arriveroient pendant la nuit, & qui demanderoient à me parler. J'appris, avant mon départ, qu'il y en avoit dix-ſept d'embarqués : mon bâtiment ayant levé l'ancre à huit heures du matin, tous ces Matelots furent rendus à la Patrie, & perdus pour l'Union.

Au moment où je montois en voiture, il arriva un de ces malheureux. Mon bâtiment

étant parti, je n'eus plus qu'un moyen pour le sauver ; ce fut de lui donner un de mes habits & de le placer derrière ma voiture. Je le ramenai en France sans accident.

Nous passâmes par *Wistork*, petite ville qui servoit de prison aux Officiers François qui y étoient sur leur parole. On ne leur avoit accordé qu'un demi-mille de promenade. L'Agent des prisonniers, à ma sollicitation, & sur une lettre que j'écrivis au Gouverneur de *Plimouth*, qui étoit un des Commissaires Généraux, étendit leur promenade à trois milles; nous mîmes deux jours pour nous rendre à Bristol. Lorsque M. de B....... eut reconnu cette place, & que j'y eus terminé différentes affaires qui demandoient ma présence, nous prîmes la route de Londres.

Nous fumes deux jours à y arriver : nous ne nous y arrêtâmes pas. Nous en partîmes de suite pour *Portsmouth*, où nous entrâmes à dix heures du soir. M. de B....... employa deux jours à reconnoître cette place, & la ville de Gosport; après quoi il voulut passer dans l'Isle de Wigth, mais la Mer se trouva si mauvaise qu'il nous fut impossible de nous embarquer. Ce contretemps nous détermina à nous rendre en poste à *Southemptown*. J'y frettai un petit Sloop, dont le patron m'étoit dévoué, (c'étoit celui qui retiroit tou-

tes les marchandifes du château *de Harre-Caftel*) La mer étoit encore houleufe lorfque nous mîmes à la voile, & M. de B....... fut fi malade qu'il ne voulut jamais confentir à faire le tour de l'Ifle par eau ; il fe contenta de la reconnoître jufqu'à l'entrée des Aiguilles; il reconnut auffi la fortereffe de Harre-Caftel, après quoi nous revînmes débarquer à Yarmouth, où il fe remit un peu du mal de mer. Nous y prîmes la pofte pour nous rendre dans les endroits de l'Ifle qui demandoient d'être vus. Lorfque la reconnoiffance fut finie, nous rejoignîmes le Sloop, qui étoit allé nous attendre à la rade de Ste. Hélène, où partie de l'efcadre Angloife mouilloit, le furplus mouillant à *Spithéad*, d'où nous nous rendîmes à *Portfmouth*. Nous vîmes fortir du port le *Victori*, qui y étoit refté depuis le combat d'Oneffant. N'ayant plus rien à faire dans cette place, nous prîmes la route de Londres. M. de B....... fit encore quelques reconnoiffances le long de la Tamife, après quoi nous nous embarquâmes à bord de mon bâtiment, qui étoit venu nous attendre à Douvres, d'où nous fûmes heureufement tranfportés à Calais : deux jours après nous arrivâmes à Verfailles.

CHAPITRE IX.

Projet du Miniſtre d'après le rapport de M. de B...... ; changement apporté à mon plan ; mes nouvelles inſtructions ; nouvelles avances pour moi faites, & nouvelles meſures priſes en conſéquence ; brevet du Roi qui m'aſſure un vingtième dans les bénéfices de l'entrepriſe ; ordre du Miniſtre pour me rendre à l'armée combinée.

Le voyage que je venois de faire avec M. de B...... m'avoit occaſionné une dépenſe de plus de 50,000 liv. en frais extraordinaires.

Cet Officier ayant remis ſes mémoires de reconnoiſſance, ils furent confrontés avec les miens, & ſe trouvèrent parfaitement conformes. Nous fumes ſeulement d'avis contraire dans quelques diſpoſitions d'attaques.

En conſéquence des promeſſes qui lui avoient été faites, M. de B...... fut reçu Chevalier de St.-Louis, obtint le brevet de Lieutenant-Colonel

avec une penſion de 4,000 liv. reverſible à ſa femme & à ſes enfans.

Quant à moi, j'obtins le brevet de Meſtre-de Camp de Cavalerie, en date du 3 Juin. Ne m'étoit-il pas permis d'eſpérer encore la Croix de S. Louis pour récompenſe? & j'en ai la promeſſe: car enfin j'avois couru infiniment plus de dangers que M. de B......., à qui j'avois ſervi de guide.

Son rapport ayant déterminé les intentions des Miniſtres, il fut décidé qu'on feroit les diſpoſitions néceſſaires pour attaquer, non-ſeulement *Plimouth*, mais auſſi l'iſle de *Wigth*.

Il n'avoit jamais été queſtion entre M. de Sartine & moi que d'une ſurpriſe, d'une invaſion ſubite, dont le ſuccès, au moyen des diſpoſitions que j'avois faites, & malgré tous les accidents qui pouvoient ſurvenir, étoit certain; mais quand mon projet fut porté au comité des Miniſtres, il fut d'abord changé dans quelques parties, puis augmenté, & finit par être annullé tout-à-fait; cependant mes propoſitions étoient ſimples. Je demandois 4,000 hommes pour *Plimouth*, & 500 pour le fort des Aiguilles; deux vaiſſeaux, deux frégates & deux brulots. Ces troupes devoient s'embarquer à Breſt, comme pour l'Amérique; une fois hors du port, c'étoit mon

affaire de les conduire. J'avois mes bâtimens qui ne me laiſſoient ignorer aucun mouvement de l'ennemi; je connoiſſois ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur du cabinet Anglois. J'allois à *Plimouth* avec autant de ſûreté que je ſortois de Breſt. On étoit dans une tranquillité parfaite; l'Angleterre n'avoit pas la plus légère idée du danger qui la menaçoit; mais on trouva trop foibles les moyens que j'indiquois, on voulut une entrepriſe d'éclat, & cet éclat même pouvoit rendre le ſuccès douteux.

On me donna ordre, ainſi qu'à M. de B......., de rendre compte à M. le Comte de Vaux de nos reconnoiſſances & de toutes les diſpoſitions que j'avois faites en Angleterre; il dreſſa ſur tout cela un projet de campagne & d'attaque de *Portſmouth*, conformément aux intentions du Miniſtre, & au lieu de 4,500 hommes que je demandois, & de 2,000,000 liv. de dépenſes que je propoſois, avec certitude du ſuccès, on aſſembla une armée de 30,000 hommes, & on dépenſa 50,000,000 liv. pour ne rien faire, ainſi que je l'avois craint.

Je ſollicitai toujours fortement le Miniſtre de la guerre pour la Croix de St.-Louis, mais je ne pus l'obtenir, parce que je perdis ſes bontés, par des raiſons ſur leſquelles je m'im-

pose un silence respectueux. Je sentis toute l'amertume de ce refus, sans que néanmoins il diminuât rien de mon zèle pour le service du Roi. M. de Sartine s'apperçut de mon chagrin, il me demanda pourquoi je n'avois pas la Croix de St.-Louis: je lui répondis que je craignois d'en être privé, & je lui en ai expliqué le motif avec la confiance que ses bontés m'inspiroient depuis long temps; il en parut affecté, & me témoigna sa satisfaction de mon attachement pour lui. Il me dit que s'il pouvoit me donner une Croix de la Marine, il le feroit sur le champ, mais que la chose n'étoit pas possible, & qu'il ne lui convenoit pas non plus de la demander à M. le Prince de Montbarey dans ce moment, mais il m'assura que je la recevrois à mon arrivée à l'armée.

Il me chargea ensuite de procurer des Pilotes anglois à l'armée combinée, particulièrement pour le service des vaisseaux Espagnols, dont les Officiers n'avoient qu'une connoissance imparfaite de la marche.

Je lui représentai que l'argent qui m'avoit été remis pour les dépenses courantes se trouvoit absorbé depuis le premier Juin, & que j'en avois fait beaucoup d'extraordinaires; je le sup-

pliai en conféquence de me faire remettre des fonds.

Il me dit que, comme j'en avois à moi, il defiroit que je fiffe face de mes deniers & de mon crédit aux dépenfes du département dont j'étois chargé, pendant la campagne, & qu'il me rembourferoit à la fin; ma confiance extrême en lui ne me fit pas balancer à remplir fes intentions. Je lui remis l'état général des dépenfes qui excédoient les fonds qui m'avoient été remis de la fomme de cents feize mille liv., ainfi qu'on le verra dans la récapitulation fuivante.

Récapitulation générale de fonds reçus.

Les fonds reçus du Miniftre fe montoient, au premier Janvier 1779, à	690,000 liv.
J'avois touché à Breft, dans le courant de Mars, fur un ordre de M. de la Porte, au tréfor royal.	2,400
Total général des fonds reçus jufqu'au premier Juillet. . . .	692,400 liv.

Récapitulation

Récapitulation générale des sommes payées pour le compte du Roi jusqu'au premier juillet 1779.

Savoir ;

Suivant le premier arrêté de compte, les dépenses se montoient, jusqu'au premier Janvier 1779. . . .	493,716 liv.
Les six mois de dépenses courantes, depuis le premier Janvier jusqu'au premier Juillet, sur le pied de 37,368 liv., faisant la somme de.	224,208
Mille liv. sterlings payées à un Messager d'État.	24,000
Huit cents liv. sterlings distribuées à l'équipage du........ à Brest, pour la bonne conduite qu'il avoit tenue alors de la rencontre des bâtimens sur Ouessant. . .	19,200
Le voyage de M. de B......: m'avoit coûté, en frais extraordi-	
	761,124 liv.

d'autre part.	761,124 liv.
naires, une ſomme de 2,000 liv. ſterlings.	48,000
Total général des dépenſes juſqu'au premier Juillet 1779. . .	809,124 liv.
Les fonds faits ne montant qu'à celle de.	692,400
Partant la dépenſe dont j'étois en avance excédoit la récette de	116,724 liv.

Récapitulation de mon avoir.

J'avois en caiſſe, au premier Janvier 1779, la ſomme de. .	450,000 liv.
Les deux achats de bâtimens que je fis à Plimouth me valurent un bénéfice de.	168,000
Total des fonds que je devois avoir en caiſſe au premier Juillet 1779.	618,000 liv.

Sur quoi il y avoit à déduire ce que j'avois perdu ſur le chargement du navire Eſpagnol, *la*

ci-contre.	618,000 liv.
Neustra Senora de Bigougne, montant à.	48,000
Ce qui reduisoit mon avoir à	570,000 liv.
A déduire encore, sur cette somme, celle dont je me trouvois déjà en avance pour le Roi, montant à	116,724 liv.
Mon comptant en espèces réelles se trouvoit réduit, au premier Juillet 1779, à	453,276 liv.

J'avois eu à supporter beaucoup d'autres frais extraordinaires; il m'avoit fallu donner des augmentations de traitemens de toutes parts, mais, comme d'un autre côté mon argent circuloit, les bénéfices qu'il me rapporta balancèrent à-peu-près les dépenses dont je n'ai pas tenu note.

Cependant le terme des traités faits avec mon Capitaine étoit écoulé; M. de Sartine, en me chargeant de faire face de mes deniers aux dépenses de la Compagnie, m'autorisa à renouveller ces traités; ce que j'exécutai dans le def-

nier voyage que j'entrepris peu de jours après pour Londres. L'escadre de France, aux ordres de M. le Comte d'Orvilliers, étant prête à sortir de Brest, pour aller à la rencontre de celle d'Espagne, & les troupes françoises se trouvant en partie rendues au lieu de leur embarquement, j'eus l'honneur de représenter au Ministre que l'escadre Angloise pouvant être préparée avant un mois, il seroit plus avantageux de faire entrer M. le Comte d'Orvilliers dans la Manche avec trente-deux vaisseaux de ligne, & d'opérer sur le champ la descente, que de l'envoyer sur les côtes d'Espagne.

Si l'on eût pris ce parti, l'Angleterre se seroit trouvée dans le plus grand embarras: cette Puissance n'avoit pas alors quinze vaisseaux en état de sortir, ce qui rendoit toutes les entreprises faciles avec les seules forces de la France (1); mais des raisons d'Etat, que je dois ignorer, avoient disposé des choses autrement.

---

(1) L'événement a démontré la vérité de ce fait, puisqu'un mois après le départ de l'escadre, les Anglois n'avoient pas encore mis en mer, & que du moment de leur sortie jusqu'à la prise de l'Ardent, elle fut renforcée journellement par les vaisseaux qui la joignirent à mesure qu'ils furent mis en état.

Lors du voyage de M. de B......., j'avois confié à mon Capitaine, & à mes principaux Agens à Londres, mes grands desseins sur *Plimouth*; j'avois fait naître chez eux, par degrés, des idées de cupidité qui les rendoient capables de tout; ils ne furent que peu surpris de l'étendue de mes vues, & au lieu de représentations auxquelles je devois m'attendre, ils offrirent de me seconder. En conséquence, je leur donnai connoissance des dispositions que j'avois faites. La seule chose qui pouvoit nous laisser quelques inquiétudes sur le succès, étoit la garnison de 300 hommes qui étoient à Plimouth. Le Secrétaire s'engagea à faire sortir cette garnison, quinze jours avant l'exécution du projet, & à en faire signer l'ordre au Ministre, si on lui assuroit 100 mille livres sterlings, dont il disposeroit à sa volonté. Cette somme ne devant être payée qu'un mois après la réussite de l'entreprise, je promis tout ce qui me fut demandé.

A notre retour, je fis part à M. de Sartine du nouveau traité que j'avois conclus; il y falloit son attache, mais il ne se soucia pas de signer un engagement de trois millions pour une affaire de cette nature. On donna une tournure différente à la chose, ce fut de convenir & d'arrêter

que la prise de Plimouth seroit équivalente, par les avantages qu'elle rapporteroit au Roi, à soixante millions, & qu'on m'assureroit, à titre de récompense, la vingtième partie de tout ce qui seroit pris, sans motiver l'usage que je devois en faire; en conséquence on m'expédia un brévet du Roi, conçu en ces termes:

« Aujourd'hui 5 Juin 1779, le Roi étant à Versailles, en considération des services importans que le sieur Comte de Paradès, Mestre-de-Camp à la suite de la Cavalerie, a rendus, & des Mémoires qu'il a fournis pour faciliter l'exécution des entreprises qui pourroient être faites par les armées de Sa Majesté, elle a assuré & assure audit sieur Comte de Paradès, ou au porteur de la présente assurance, en son nom, la vingtième partie de toutes les prises qui pourroient être faites contre les ennemis, & après les Mémoires du sieur Comte de Paradès, soit prise de vaisseaux, prises de places, contributions, &c. & dans les cas où les troupes de Sa Majesté se rendroient maîtresses d'un pays ou d'une place qui n'offriroient aucune contribution, il sera récompensé conformément à l'importance de l'objet, & suivant sa munificence Royale. En foi de quoi elle a signé le présent écrit de sa main, & a

commandé qu'il ſoit ſcellé & contre-ſigné par moi Secrétaire de ſes commandemens & finances ». *Signé* LOUIS.

Plus bas, DE SARTINE.

Scellé du Sceau Royal.

Muni d'un pareil titre, avec la certitude que j'avois encore du ſuccès des opérations, je me crus aſſuré, non-ſeulement du rembourſement des avances que j'avois déjà faites, mais auſſi de celles que j'allois faire, & de tous les engagemens que je contracterois pour le ſervice de la campagne.

Je retournai en Angleterre; j'y renouvellai mes traités pour une année; je procurai des Pilotes anglois à l'armée combiné; enfin, je mis la dernière main aux diſpoſitions néceſſaires à la réuſſite des projets qu'on devoit exécuter.

Tous les Agens qui étoient dans le ſecret de *Plimouth*, ſe crurent en droit d'exiger une augmentation de traitement; mon Capitaine demanda 300 liv. ſterlings de plus par mois, pour lui & ſon équipage; le Secrétaire en demanda 150, le principal Agent de Londres 100, celui de Plimouth 60, celui de Portſmouth 30; tous les autres furent contens de ce qu'ils

avoient. Je ne crus pas devoir marchander avec des gens qui servoient si bien ; s'ils eussent demandé le double, ils l'eussent également obtenu, vu la circonstance. Toutes ces sommes réunies firent une augmentation de 640 liv. sterlings par mois, dont je rendis compte au Ministre, & qu'il approuva.

Peu de jours après mon arrivée, M. de Sartine me commanda de me préparer à partir pour Brest, d'où je devois me rendre à l'armée qu'on croyoit à la veille de son retour ; je mis ordre à mes affaires domestiques, ensuite je fus recevoir ses dernières instructions.

Ce Ministre me les donna le 26 Juin, au soir, & le 27 je quittai Versailles avec le Chevalier de la Villeurnois, Capitaine de Cavalerie, & le sieur Harler, Officier au Régiment d'Erlack. Le premier Juillet nous arrivâmes à Brest.

Je remis à M. le Marquis de la Prévalaye, la lettre du Ministre qui ordonnoit mon embarquement à bord de la frégate la Gloire, commandée par le Chevalier de Bavre, & destinée à me transporter à l'armée.

Le 2 Juillet au matin, je passai à bord de cette frégate ; elle mouilla quelques jours en rades, pour y compléter & rafraîchir ses vivres. Elle fut ensuite mouiller à Berthaume, pour

être à portée de joindre plus promptement l'armée.

Les ordres du Ministre portoient qu'elle devoit attendre, afin de ne pas exposer les paquets de la Cour dont elle étoit chargée.

Quelque temps après mon embarquement, M. le Prince de Montbarey arriva à Brest ; je m'y rendis pour lui communiquer différens avis intéressans qui m'étoient parvenus d'Angleterre : j'y passai deux jours, ensuite je me rembarquai.

J'adressai ensuite dans le même temps à M. de Sartine les différens avis que j'avois reçus depuis mon séjour à la mer, & je lui rendis compte que les Pilotes Anglois (1), que j'étois chargé de fournir à l'armée combinée, se tenoient depuis le 15 en vue d'Ouessant; j'ajoutai que je n'avois pas jugé convenable de faire entrer à Brest le bâtiment qui les portoit, à cause des conséquences qui pourroient en résulter.

Après trente-huit jours d'attente nous eumes connoissance de l'armée le 7 Août au matin,

---

(1) Ces Pilotes, au nombre de vingt-trois, coûtèrent environ 3,000 liv. sterlings. Cette dépense fut en pure perte pour l'Etat, à cause du long retard de l'armée, qui empêcha d'en faire usage ; le bâtiment qui en portoit, n'ayant pu joindre l'escadre combinée, se retira à Plimouth,

nous appareillâmes de la rade de Berthaume à 10 heures, & nous la joignîmes à la nuit ſous le vent d'Oueſſant (1) ; je fis le même ſoir une viſite au Général, pour lui remettre les paquets de la Cour dont j'étois chargé. Je le trouvai triſte & abattu (la mort récente de ſon fils y contribuoit beaucoup). Il ſe plaignit des retards qu'il avoit éprouvés ſur les côtes d'Eſpagne, du manque de vivres & d'eau, & des maladies qui y régnoient ſur l'eſcadre.

Je retournai coucher à bord de la Gloire, & le lendemain je la quittai pour paſſer ſur la Bretagne, conformément aux ordres du Miniſtre.

---

(1) On ignoroit comment l'armée étoit tombée ſous le vent de cette Iſle. Elle porta conſtamment le cap ſur les Sorlingues, au rapport des Officiers, & par une fatalité ſans égale, elle attérit à la côte de Breſt ; les vents avoient regné de la partie de l'Oueſt ou du Sud-Oueſt pendant toute ſa route, elle n'avoit pas de raiſons plus plauſibles. Lorſqu'elle quitta Breſt pour ſe rendre en Eſpagne, elle tomba ſous le vent de la Corogne, contre tous les principes. Ces erreurs ne furent occaſionnées que par la faute & l'ignorance de ceux qui avoient le ſoin d'établir la route.

CHAPITRE X.

Campagne de mer de 1779 ; ma conduite à bord de la flotte combinée.

Etant paſſé à bord de la Bretagne, le 8 Août 1779, je conférai ce jour-là plus particulièrement avec le Général; & il me répéta ce que les Officiers m'avoient déjà dit, qu'on ſe croyoit hors d'état d'agir, tant à cauſe du malheureux état des vaiſſeaux François, qu'à cauſe de la ſaiſon qui étoit trop avancée, ce qui faiſoit perdre toute eſpérance de rien faire.

Les vents contraires, le calme & ſur-tout l'attente d'un convoi de vivres qui étoit annoncé de Breſt, retinrent l'armée pendant huit jours en vue de la terre, ſous le vent d'Oueſſant (1).

Je penſai qu'il ſeroit prudent de faire une répartition de vivres & d'eau, & je me crus permis de le conſeiller : on me répondit que ce

(1) Ce convoi étoit préparé à Breſt, conformément aux ordres du Miniſtre; mais le calme, ou autre raiſon que j'ai ignoré, l'empêcha de ſortir.

procédé ſeroit contraire à l'uſage. La partition n'eut pas lieu pendant le temps que l'armée reſta en panne, ou fut retenue par le calme; on fut obligé par la ſuite d'opérer cette répartition par une mer houleuſe, & dans un temps précieux.

Je repréſentai au Général, pendant les premiers jours, qu'il ſeroit plus avantageux de doubler Oueſſant, & d'attendre le convoi à l'entrée de la Manche, que de reſter ſous le vent de cette Iſle, ce parti devenant d'autant plus eſſentiel que j'avois la nouvelle aſſurée de l'arrivée d'une riche flotte Angloiſe, qu'il ſeroit facile d'intercepter (1). L'eſpérance de voir arriver d'un moment à l'autre le convoi des vivres, fut cauſe qu'on prit ce parti trop tard, & qu'il fut enſuite mal exécuté.

Le 14 les vents étant oueſt ſud-oueſt, on ſe décida enfin à quitter la vue de la terre, & à faire route pour la Manche, après avoir donné avis à Breſt que l'Eſcadre iroit attérir au Cap-

---

(1) Cette flotte venoit d'Amérique, elle entra dans la Manche le 13 au matin, eſcortée de quelques frégates & d'un ſeul vaiſſeau. Si on ſe fût décidé un jour plutôt à doubler Oueſſant, je ſuis perſuadé qu'elle auroit été priſe.

Lézard, où le convoi de vivres pourroit la joindre; & le matin, Oueſſant fut doublé.

Ce même jour à midi, l'armée marchant ſur trois colonnes, le Cap au nord-nord-eſt, on ſignala de l'avant pluſieurs vaiſſeaux ennemis, dont un de 80 canons fut diſtinctement reconnu du bord de la Bretagne; on fit ſignal de chaſſe à l'Eſcadre légère, & à quelques vaiſſeaux de la ligne, & l'armée continua ſa route, ſous petite voilure, juſqu'à la nuit qu'on fit ſignal de raliment aux vaiſſeaux chaſſeurs.

Je crus devoir faire obſerver au Général que les vaiſſeaux qu'on avoit apperçus, pouvoient être l'arrière-garde ou une diviſion de l'Eſcadre Angloiſe, en l'aſſurant que l'armée ennemie avoit ordre de tenir la mer dans ces parages (1). Je ne pus cacher ma ſurpriſe de ce qu'on abandonnoit la chaſſe, & même de ce que l'armée entière n'avoit pas chaſſé : on me dit

---

(1) C'étoit véritablement l'arrière-garde de l'eſcadre Angloiſe, dont le corps de bataille étoit quelques lieues à l'Oueſt, ainſi qu'on peut le voir par la carte. On peut préſumer que ſi on eût continué la chaſſe avec toute l'armée, on eût joint l'ennemi en 3 ou 4 heures, ayant le vent; ou au moins on auroit eu la certitude qu'il tenoit la mer.

qu'on avoit effectivement reconnu ſix vaiſſeaux Anglois qui ſe trouvoient coupés, & dont on auroit bon marché au retour; que d'ailleurs on étoit aſſuré que l'Eſcadre Angloiſe ne tenoit pas la mer ; qu'il étoit plus que probable qu'elle ſe ſeroit retirée dans ſes Ports, aux premiers avis qu'elle auroit eu de l'approche de l'armée combinée. Pour appuyer cette idée, on avoit fait différens plans de la rade de Spithéad, on y avoit deſſiné & placé les vaiſſeaux d'une manière inattaquable, en fer à cheval, en équerre, &c.... La droite appuyée à l'Iſle de Wigth, la gauche à Goſpord & à Portſmouth, les plans étoient accompagnés de Notes & de Mémoires par leſquels on vouloit prouver l'impoſſibilité d'attaquer l'ennemi. Ces diſcours ne pouvoient qu'inſpirer & fortifier les eſprits dans des idées qui furent cauſe qu'on négligea de le ſuivre, ſous la fauſſe perſuaſion qu'il n'auroit pas oſé tenir la mer.

Je fis remarquer qu'il n'étoit pas vraiſemblable que l'ennemi eût fait la faute de ſe retirer dans ſes ports; que dans la circonſtance préſente, étant menacé d'une deſcente, il ne lui convenoit pas de quitter la mer; qu'il falloit s'attendre que l'Eſcadre Angloiſe, de loin ou de près, nous ſuivroit pour obſerver nos mouve-

mens; qu'elle ſe tiendroit toujours à une diſtance convenable pour donner ſur les bâtimens de tranſport, accepter ou refuſer le combat, ſuivant qu'elle y trouveroit ſon avantage, à moins qu'elle ne fût forcée à un engagement par une ſurpriſe. Je repréſentai que l'Iſle de Wigth n'étant pas fortifiée, & n'ayant en tout que trois cents hommes de garniſon, ſans aucune batterie pour ſa défenſe, pouvoit être enlevée ſans obſtacle; qu'une fois maître de cette Iſle, l'Eſcadre Angloiſe ne ſeroit plus en ſûreté dans Spithéad; qu'on pourroit l'y bombarder & l'y forcer, ſi, comme on le ſuppoſoit, elle s'y étoit retirée; que les Anglois ſentoient trop bien tous les dangers d'une pareille retraite pour vouloir s'y expoſer, & qu'ils en couroient infiniment moins en tenant la mer. Je perſiſtai à tenir leur armée dans l'oueſt, & que c'étoit elle que nous avions apperçue. Il n'y eut pas moyen de faire adopter mon ſentiment. Hors le Général, tous les Officiers furent d'avis de porter le Cap à l'eſt, & de faire route dans la Manche, pour y prendre connoiſſance de l'ennemi. Cette réſolution ne fut pas de longue durée: le lendemain ces mêmes Officiers demandèrent à reſſortir de la Manche ſur différens prétextes.

Ce parti ayant paru irrévocablement pris, je représentai que le convoi des vivres, l'unique ressource & la seule espérance de l'armée, ayant eu ordre d'attérir au Cap-Lezard sans autre instruction ultérieure, se voyoit exposé à être enlevé par l'ennemi qu'on laissoit sur les derrières, & dont six vaisseaux venoient d'être reconnus; qu'en supposant toutefois que le convoi y arrivât sans mauvaise rencontre, il ne sauroit de quel côté faire route pour joindre l'armée dans l'ignorance où il seroit de celle qu'il auroit tenue; qu'il pouvoit aussi arriver qu'il donnât avec confiance dans l'Escadre Angloise, s'il la encontroit (1); qu'il convenoit de détacher une frégate pour lui donner avis, tant de la marche actuelle de l'armée, que du danger où il restoit exposé, à moins qu'on ne préférât de laisser sur ce même Cap Lezard, une division de six vaisseaux pour l'attendre, l'y protéger & ob-

---

(1) Le convoi de vivres sortit de Brest le lendemain du départ de l'armée; ayant voulu attérir au Cap-Lezard, comme il en avoit reçu l'ordre, il y remonta toute l'escadre ennemie, qui lui donna chasse pendant 14 heures. Il rentra heureusement à Brest, sans perte d'un seul bâtiment; il ne jugea plus-à-propos d'en sortir, ne sachant de quel côté il devoit chercher l'armée combinée.

server

ſerver en même-temps les mouvemens de l'ennemi.

On me dit qu'on n'avoit pas aſſez de frégates pour en détacher à chaque inſtant (1), qu'on ne diviſoit jamais une Eſcadre en mer (2), & que les vaiſſeaux apperçus auroient ſûrement gagné le large. Cette préſomption fit penſer à quelqu'un qu'ils avoient été portés là exprès pour faire prendre le change à l'armée combinée, & l'empêcher d'entrer dans la Manche, en ſe faiſant ſuivre en haute mer. Cette idée fut admiſe unanimement; de problématique, la choſe devint certaine. On fut étonné de n'y avoir pas ſongé plus tôt: une pareille ruſe de guerre étoit poſſible: mais j'étois aſſuré qu'elle n'exiſtoit pas.

L'ennemi couroit bien moins de riſques, en nous obſervant avec toutes ſes forces réunies, qu'avec une diviſion; mais c'eſt ce qu'on ne voulut jamais admettre.

Le 15 à ſept heures du matin, l'armée ayant le Cap au nord, les vents à l'oueſt, on ſignala

---

(1) On n'avoit jamais tant eu de frégates à la ſuite d'une armée; on en comptoit 25.

(2) On venoit d'admettre la réalité de la diviſion de l'eſcadre Angloiſe, & un moment après on jugeoit cette manœuvre impoſſible & contre les règles de la guerre.

la terre. A midi l'efcadre revira de bord, & fit route dans la Manche, en vue de côtes ennemies, portant le Cap à *l'eſt nord-eſt*.

Le Général m'aſſigna mon poſte à la première batterie, en cas de combat. Il me demanda les pilotes que je devois fournir à l'armée combinée : je lui expliquai que le bâtiment qui les portoit, après avoir tenu la mer pendant ſix ſemaines en vue d'Oueſſant, s'étoit vu forcé de relâcher à Plimouth par néceſſité, d'où il joindroit l'armée combinée aux premières nouvelles qu'il en recevroit. Je lui remis en même-temps ſous les yeux l'état poſitif de cette place qui étoit vendue au Roi, & dont on ſe rendroit maître ſans coup férir. Je lui propoſai, en attendant, de faire enlever les chaſſes-marées qui ſe trouvoient le long des côtes, & qui étant d'excellens pilotes, pourroient en faire le ſervice à bord des vaiſſeaux, avec quelque argent. Sur quoi m'ayant dit qu'il n'avoit pas *cent louis*, je lui en offris 2000, dont je m'étois muni pour le paiement des gages des pilotes Anglois. Il fut décidé qu'on en feroit uſage ſi le cas l'exigeoit, & qu'on examineroit mon projet ſur Plimouth, lorſqu'on ſeroit à portée de la place. Le 16 les vents étant au *nord-eſt*, l'armée ayant le Cap à *l'eſt-ſud-eſt*, ſe trouva à midi en vue du

Sund; à une heure elle mouilla à la diſtance d'environ quatre lieues de *Plimouth*.

On mit en délibération s'il convenoit d'aller plus avant, attendu le malheureux état des vaiſſeaux François, ou s'il ne feroit pas prudent de ſe replier ſur Breſt, ſur-tout ſi on ne rencontroit point le convoi (1).

Je repréſentai au Général en particulier, que s'il prenoit le parti de ſe retirer, ſe trouvant maître de prendre Plimouth, il ſeroit sûrement condamné par la Cour, qui ne croiroit jamais aux impoſſibilités dont on lui faiſoit des monſ-

(1) On lui tournoit le dos, & on ſavoit qu'il n'avoit pas d'ordres pour entrer en marche : c'eſt l'obſervation que je fis. On dit à cela qu'il pourroit bien en arriver un de St.-Malo, ou du Havre : étoit-il probable qu'on fût mieux inſtruit dans ces ports de l'expoſition de l'armée combinée, qu'on ne l'étoit à Breſt ?

La conduite qu'on avoit tenue, & qu'on continua à tenir, démontra clairement les intentions des Officiers qui accompagnoient le Général : ils le forcèrent à une démarche qu'ils ſavoient d'avance ne pouvoir être ſoutenue ; ils l'obligèrent à laiſſer le convoi derrière lui, expoſé à être enlevé par l'ennemi, afin que toute l'armée crût qu'il l'avoit été juſqu'au moment qu'elle rentra : de là réſulta la diſette de vivres, qu'on prétexa enſuite pour obliger M. le Comte d'Orvilliers de rentrer à Breſt, & de finir la campagne.

tres; qu'il fixoit fur lui l'attention de l'Europe, & que la Nation fondoit fur lui fes efpérances; que s'il renonçoit au deffein de tenter cette entreprife pour fe reployer fur Breft, il s'expofoit à perdre en un jour le fruit de 60 ans de fervices. « Je prévois, me répondit ce brave Général, je prévois tout ce qui arrivera. On m'a forcé de fortir de Breft, avant que tous mes vaiffeaux euffent complété leurs vivres pour trois mois; & malgré toutes mes repréfentations, on m'affuroit que je n'arriverois jamais à temps fur les côtes d'Efpagne. J'ai eu celui d'y confommer mes provifions, avant que les Efpagnols nous y ayent joints, & mes équipages ont gagné des maladies; enfin j'arrive; & au-lieu de trouver un convoi de vivres préparé & propre à me ravitailler, ainfi qu'on me l'avoit fait efpérer, je perds huit jours à l'attendre en vue de Breft, forcé de faire route & de doubler Oueffant. Me voici arrivé ici dénué de tout moyen de fubfifter & hors d'état de rien faire : prenez connoiffance de notre fâcheufe pofition; voyez Gillard (1), voyez du Pavillon (2), qu'ils vous en inftruifent ».

(1) Capitaine du vaiffeau, faifant fonction d'Intendant, fans ceffe occupé de repréfenter au Général que l'armée alloit périr de faim & de misère, s'il tardoit à rentrer.

(2) Major de l'armée, homme de mérite, ayant des

Ces impoſſibilités conſiſtoient dans le manque total de vivres & d'eau, au rapport de M. de Cillard, & dans le nombre de malades & de morts qui augmentoit tous les jours (1).

Les vaiſſeaux François à cette époque avoient cependant encore chacun pour un mois de vivres, puiſque l'armée ne rentra que le 14 Septembre; les Eſpagnols en avoient pour trois mois. Les malades pouvoient monter à environ 3000 au

---

connoiſſances étendues dans la Tactique, & poſſédant au parfait la manœuvre des ſignaux.

(1) Tel vaiſſeau avoit embarqué 25 bœufs, 60 moutons & 100 pièces de volailles de toute eſpèce, tel plus, tel moins; tout cela étoit en grande partie conſommé; les tables commençoient à s'en reſſentir; ce qui naturellement devint un motif aſſez puiſſant pour demander à rentrer.

Pluſieurs raiſons ſont cauſe des maladies qui règnent dans nos eſcadres: tous nos vaiſſeaux ſont ſurchargés d'une quantité conſidérable de beſtiaux de toute eſpèce pour fournir au luxe de la table des Officiers, & cette quantité de beſtiaux produit des vapeurs putrides. Chez les autres Nations, les Officiers ſupérieurs des vaiſſeaux vivent d'une manière qui exige beaucoup moins de proviſions de ce genre: ceux du rang inférieur, les jeunes gens, Gardes-marines, Enſeignes & volontaires ſont à-peu-près nourris comme les Matelots. Ces derniers ſon en général en trop grand nombre ſur nos vaiſſeaux.

plus : la mortalité s'étoit étendue à 10 hommes ſur les vaiſſeaux qui avoient le plus ſouffert, à 3 & 4 ſur d'autres, & 7 à bord de la Bretagne, ce qui faiſoit à-peu-près 200 hommes morts de toute la campagne.

Je propoſai au Général les moyens de remédier à toutes ces calamités.

1°. En m'accordant les forces néceſſaires pour entrer dans Plimouth, je m'engageai par écrit, & ſous peine de perdre la tête, de faire mouiller toute l'armée dans le Sund, & de lui faire fournir les vivres néceſſaires pour la ravitailler.

2°. De faire mouiller l'armée dans la baie de Torbay, où je m'engageai également de lui faire fournir en huit jours de temps pour 600,000 livres de vivres, dont je me chargeois de faire les fonds.

J'ajoutai que pendant le temps qu'on feroit des vivres, on tranſporteroit à bord de huit vaiſſeaux, tous les malades de l'armée pour être conduits à Saint-Malo, d'où ces mêmes vaiſſeaux ramèneroient en échange un pareil nombre de Matelots deſtinés au ſervice des Bâtimens affectés au tranſport des troupes de débarquement (1).

(1) L'embarquement de 3000 hommes ayant dû ſe faire à St.-Malo & au Havre, il y avoit dans ces ports un nom-

Le Général goûta le projet d'entrer dans Plimouth, mais il en fut détourné par les représentations & les oppositions de son Conseil. Il se décida ensuite pour le second projet: il fallut encore combattre le sentiment des Officiers, qui objectoient qu'une pareille opération pouvoit être condamnée par la Cour; que n'étant pas munis d'ordre du Ministre pour prendre les matelots des bâtimens de transport, on pourroit essuyer un refus; qu'il n'y auroit peut-être pas d'Hôpitaux pour recevoir tous les malades; qu'on pouvoit être attaqué pendant l'absence de ces vaisseaux; que la baie où je proposois de mouiller étoit très-dangereuse; qu'il étoit presqu'impossible d'en appareiller sans y laisser ses ancres; que l'armée devoit s'attendre à y essuyer toutes sortes de malheurs, s'il survenoit le plus léger vent contraire.

Je répliquai qu'il étoit plus que probable que la Cour ne comdamneroit pas une opération devenue absolument nécessaire par les circonstances; qu'avant de faire usage des bâtimens pour le transport des troupes, on attendroit naturellement que l'armée combinée eût assuré la mer;

---

bre considérable de bâtimens de transport qui avoient leur équipage complet.

qu'alors on pourroit rendre les matelots pris sur ces bâtimens; que le pis-aller étoit de se débarrasser de deux à trois cents malades, & de s'affoiblir de quatre vaisseaux qu'on laisseroit à Saint-Malo, si on refusoit les matelots des bâtimens en question; que quant aux Hôpitaux dont on étoit en peine, il étoit à présumer qu'on y auroit pourvu dans l'attente où l'on étoit d'un événement; que d'ailleurs les maladies qui régnoient à bord, n'étoient pas de nature à exiger des soins extrêmes après le débarquement; qu'il suffiroit à la plupart des malades d'être à terre pour guérir. J'ajoutai encore, que la baie où je proposai de mouiller étoit une des meilleurs connues d'Angleterre; que si toutefois on craignoit d'y perdre des ancres, il s'agissoit de ne mouiller que des petites, & d'en appareiller aux plus légères apparences de vent contraire; qu'il ne falloit pas tout mettre au pire, ni admettre comme certains, des accidens que la prudence peut tout au plus pressentir & prévoir; & que c'étoit là le seul endroit & Plimouth d'où il me fût possible de procurer des vivres à l'armée. Le sentiment du Général l'emporta, & il fut décidé qu'on suivroit le parti que je proposois, & qu'on mouilleroit à Torbay, puisqu'on ne vouloit pas entrer dans Plimouth.

Le 17 au matin, les vents étant à l'*est*, l'armée portant le Cap au *ſud-ſud-eſt*, marchant en ligne de bataille, pour tâcher de s'élever & doubler le Cap Stuard vers les dix heures, on découvrit ſous le vent, à la diſtance d'environ trois lieues, quatre bâtimens en panne, dont un fut diſtinctement reconnu vaiſſeau de ligne : on les examina long-temps, & on finit enſuite par les juger Eſpagnols. J'avois une excellente lunette, avec laquelle je crus reconnoître un Pavillon Anglois ; mais pour mieux découvrir, je montai dans les barres de Perroquets : je diſtinguai parfaitement le Pavillon Anglois.

Pour plus grande certitude encore, j'examinai le nombre des vaiſſeaux de l'armée ; j'en comptai vingt-deux à l'avant, & vingt-deux à l'arrière de l'amiral. La ligne de bataille étoit complète : il étoit alors midi ; la Bretagne revira vent devant, par la contre-marche, ainſi que toute la ligne. Cette manœuvre-là approcha de l'Eſcadre d'obſervation que je reconnus également complète : ainſi que l'Eſcadre légère. Après m'être bien aſſuré que les vaiſſeaux en vue n'étoient ni Eſpagnols ni François, je deſcendis & communiquai mes obſervations au Général, en ajoutant qu'ils étoient ſûrement ennemis. Une voix s'éleva & dit : Il eſt bien ſingulier que

quand j'ai dit, & donné ma parole d'honneur, que j'avois reconnu ces bâtimens pour Eſpagnols & de l'Eſcadre de M. Cordova, on vienne encore élever des doutes (1)!

Je m'excuſai ſur ce que ma lunette m'avoit apparemment trompé, & perſonne ne ſe mit plus en devoir de contredire cette déciſion. Le Général, qui voulut prendre connoiſſance de ces bâtimens ſur ce que je lui avois dit, reçut pour tout éclairciſſement de ſes Officiers qu'il y avoit plus de trois heures qu'ils étoient reconnus.

Tout annonçoit le contraire de ce qu'on les jugeoit. La ligne de bataille, l'Eſcadre d'obſervation, & l'Eſcadre légère étoient complètes; il y avoit depuis le matin ſignal de forcer de voiles, & ces bâtimens reſtèrent conſtamment en panne. Rien ne put rappeler du jugement rendu, & il n'en fut plus queſtion, au moins juſqu'à la nuit, comme on le verra ci-après.

L'armée ayant reviré à midi, vent devant par la contre-marche, courut ſa bordée *nord-nord-eſt* juſqu'à la nuit: cette route-là rapprochant du ſud qui ſe trouvoit ſous le vent à

---

(1) C'étoit M. de Vaugirot, faiſant fonction d'aide-Major.

elle, rien n'étoit plus facile que d'y entrer. C'eſt ce que je propoſai encore une fois, en expoſant que Plimouth étoit ſans défenſe; que la Citadelle n'étoit gardée que par cent hommes d'Invalides, ſans aucunes autres troupes, ni dans la Ville ni dans les environs; que toutes les batteries étoient hors d'état de ſervice, que l'Iſle Saint-Nicolas n'avoit que cinquante hommes de garniſon, & que la rade n'étoit défendue que par une ſeule frégate; qu'il ne falloit qu'un coup de main pour s'en emparer.

Je demandai ſix cents hommes, une galiotte à bombes & un brûlot, avec quoi je répondois de prendre poſſeſſion de la place. Le Général parut encore diſpoſé à m'accorder ma demande, mais on lui repréſenta qu'on n'avoit pas d'ordre exprès du Miniſtre de me confier la conduite d'une entrepriſe; que ſi j'échouois, comme il y avoit beaucoup d'apparence, il s'expoſoit à des réprimandes de la part de la Cour; que les troupes de terre embarquées à bord des vaiſſeaux refuſoient de marcher (1), & que cel-

(1) Il y avoit à bord de la Bretagne quelques compagnies du régiment de Bourgogne: l'Officier qui les commandoit déclaroit hautement qu'il ne conſentiroit pas au débarquement d'aucun de ſes ſoldats, pour aller, à ce qu'il diſoit, ſe

les de la marine n'étoient pas propres à de pareilles expéditions ; qu'il falloit préalablement avoir les intentions du Miniſtre par écrit, qu'on les demanderoit par la première frégate qui ſeroit détachée de l'armée ; qu'en outre il n'étoit pas probable que cette place fût dénuée de défenſe ainſi que la rade, au point que je voulois le perſuader ; qu'on découvroit deux camps conſidérables ſur la côte de droite & de gauche du Sund (1), ce qui démontroit que l'ennemi étoit ſur ſes gardes ; qu'il ſeroit même très-poſſible que l'Eſcadre Angloiſe qu'on n'avoit pas encore rencontrée ſe fût retirée dans le Sund à notre approche, & qu'il étoit eſſentiel avant tout d'en faire faire la reconnoiſſance.

Je répliquai que j'étois aſſuré de tout ce que j'avançois, quant à la ſituation de la place & du

---

faire caſſer la tête dans une affaire étrangère à ſon ſervice. On l'avoit envoyé à bord avec ſa troupe pour la garde du vaiſſeau, & il ne vouloit en ſortir que pour rentrer à Breſt. Je fus informé après, qu'il avoit été excité à tenir ce langage pour motiver ce refus.

(1) Il n'y avoit aucun camp, mais ſeulement quelques compagnies de milice répandues le long de la côte ; il eût fallu plus de 24 heures pour en réunir un nombre de trois cents, ſoit à Plimouth ou ailleurs.

Sund ; qu'il ne s'agiſſoit que de ſe montrer, & qu'on ſeroit ſecondé. Je donnai connoiſſance de toutes mes intelligences, & je dis que les ordres de la Cour étant d'agir offenſivement, c'étoit au Général à décider des entrepriſes, & à choiſir tel Officier qu'il voudroit pour mettre à la tête des troupes ; que mon rang de Colonel me donnoit pouvoir de les commander ; qu'un nombre de ſoldats auſſi foible que celui que je demandois, une frégate & un brûlot étoient des objets de ſi petite importance, qu'il n'y avoit pas beſoin d'ordres particuliers ; que ſi toutefois le Miniſtre ne les avoit pas donnés, c'étoit par oubli, ou par ce qu'il avoit cru que ce qui avoit été convenu verbalement ſuffiſoit, ſon intention étant conforme à ma propoſition, ainſi qu'il la manifeſta au Général, en ma préſence, dans ſon cabinet, peu de jours avant ſon départ pour Paris. J'obſervai qu'on devoit combiner les avantages immenſes qui réſulteroient du ſuccès ; qu'au défaut des troupes de terre, qui, à ce qu'on diſoit, refuſoient de marcher, il ſuffiſoit de me permettre de prendre dans la claſſe des Matelots, 15 hommes par vaiſſeau François, & moins, ſi ce nombre étoit trop conſidérable ; que les Eſpagnols ne refuſeroient pas les mêmes ſecours ; que j'étois

assuré de beaucoup d'Officiers de Marine qui ne demandoient pas mieux que de me seconder (1). Malgré toutes ces raisons, le Général crut devoir céder aux instances de ses Officiers qui demandoient au préalable une reconnoissance des lieux. Il me dit en particulier que mon âge & mon rang d'Officier de terre causoient tous les obstables que j'éprouvois, & que le défaut d'ordre par écrit du Ministre y fournissoit un prétexte spécieux pour me refuser.

La reconnoissance du Sund ayant été décidée, on détache le Lougre le mutin, commandé par M. le Chevalier de Roquefueille, à qui on donna ses instructions.

Sur les six heures, l'armée se trouva entre Ediscenne & la terre, au vent de Plimouth: si elle eût continué sa bordée, elle seroit arrivée à une heure à l'entrée du Sund, mais on la fit revirer tout-à-la-fois pour porter le Cap au Sud & courir au large, pendant une partie de la nuit. Vers huit heures la Couronne passa à la pouppe de la Bretagne & ne hêla qu'à dix heures

(1) Plusieurs Officiers de Marine m'avoient écrit pour me prier de les nommer au Général, dans le cas où je débarquerois pour tenter mon entreprise, en s'offrant de m'accompagner par tout.

du matin. Le vaiſſeau Anglois l'Ardent, de ſoixante-quatre pièces de canon, avoit été amariné par quelques frégates. On fut alors tout étonné de reconnoître qu'on s'étoit trompé ſur la mâture des bâtimens en vue tout le jour.

Le vaiſſeau Anglois l'Ardent, commandé par le Capitaine Botte, étoit ſorti de Portſmouth, où il venoit d'être armé : ſon équipage étoit d'environ 550 hommes, dont 100 au plus étoient matelots ; il étoit ſorti du port avec ſes canons chargés, mais ſans aucunes préparées ; opération que les Anglois réſervent ordinairement pour la mer. On lui avoit indiqué l'Eſcadre Angloiſe ſur le Cap Lézard, où il avoit ordre de la joindre. Le lendemain de la ſortie de Portſmouth, il apperçut l'armée combinée qui faiſoit route pour doubler le Cap Stuard : il la prit pour la ſienne, & s'en approcha ſans défiance : il régla même ſa voilure ſur celle de l'armée, pour prendre enſuite ſon rang dans la ligne.

La frégate la Junon, commandée par M. de Marigny, apperçut ce vaiſſeau, & lui fit des ſignaux de reconnoiſſance, auxquels il ne répondit pas. La Couronne ſe trouvant à portée de la Junon, celle-ci lui fit ſignal d'un vaiſſeau ennemi ; la Couronne revira deſſus. Dans ce

même inſtant, les frégates la Gloire & la Gentille en eurent connoiſſance & arrivèrent. La Gentille fut la première qui tira ſa bordée, dans les vergues qui étoient chargées de monde occupé à prendre des riz dans les voiles; pluſieurs matelots furent tués. Le Capitaine Anglois reconnoiſſant ſa mépriſe, voulut gagner la côte; mais la Junon, par une manœuvre hardie, lui prêta le flanc pour lui couper le chemin, en s'expoſant à tout ſon feu. Les batteries de l'Ardent n'étant pas préparées, ne purent tirer que coup après coup, ſans avoir la faculté de pouvoir recharger: la Couronne arrive, & ouvrant ſes ſabords, lui offrit une terrible bordée; mais M. de la Touche-Treville qui la commandoit, par une générosité bien admirable, ne voulut pas tirer, afin de laiſſer tout l'honneur de cette priſe aux frégates, auxquelles le vaiſſeau fut obligé d'amener pavillon.

Le 16, il étoit arrivé à bord de la Bretagne un canot ſorti du Port de Plimouth, monté par deux matelots Italiens, détachés par le Capitaine de mon bâtiment, qui y mouilloit avec les pilotes, & qui envoyoit demander pourquoi on n'entroit pas pour s'emparer de la place, ainſi que la choſe étoit convenue de longue main. Ces Matelots furent interrogés, & déclarèrent

rèrent qu'il n'y avoit pas un ſeul vaiſſeau dans le Sund, que l'Eſcadre Angloiſe s'étoit tenue depuis huit jours entre les deux points, c'eſt-à-dire, entre les Caps Stuard & Lezard, ce qui avoit été cauſe qu'on avoit pris l'armée combinée pour elle; juſqu'au moment où l'on avoit pu compter les vaiſſeaux.

Le témoignage de ces hommes ne ſuffit pas encore pour confirmer ce que j'avois dit, & je fus effectivement démenti par le retour du Chevalier de Roqueſeuille, qui fit ſon rapport en ces termes: « Je ſuis entré fort avant dans le Sund, j'y ai reconnu neuf vaiſſeaux de 80, & ſix frégates; j'ai compté leurs canons, & je m'en ſuis tellement approché que je leur ai fait arborer leur pavillon; & indépendamment du nombre des vaiſſeaux que j'ai diſtinctement comptés, j'en ai reconnu un plus grand nombre derrière la Citadelle, pardeſſus laquelle je découvrois les mâtures ».

On ne pouvoit rien dire de plus poſitif; mais j'étois ſi aſſuré que la choſe n'étoit pas, & ſi convaincu de la fidélité de mon Capitaine, & des deux matelots, que je n'en voulus rien croire. Je priai le Général de demander dans quelle poſition mouilloient les vaiſſeaux. M. de Roqueſeuille les plaça le long des murs de la

Citadelle, ſur la gauche du Sund, & les Frégates plus avant.

Cette poſition de la Citadelle & des vaiſſeaux étoit ſi contradictoire avec la vérité du local, qu'il falloit n'avoir aucune connoiſſance de Plimouth pour ſe laiſſer abuſer.

La Citadelle eſt ſituée dans le fond du Sund, ſur une hauteur tenant au continent, & paſſablement élevée. Elle a la vue de Plimouth derrière elle; ſur la gauche du Sund eſt ſituée l'Iſle de Saint-Nicolas, dont on ſe défie beaucoup, à cauſe des roches & des hauts fonds qui l'entourent, & qui ſont preſqu'à fleur d'eau en baſſe marée.

Le ſeul mouillage propre pour les vaiſſeaux eſt ſur la droite du Sund. Quelques-uns peuvent auſſi mouiller près de la Citadelle, mais ce n'eſt que dans les cas forcés, ſoit qu'ils veuillent entrer au Dock, ou qu'ils en ſortent pour gagner la mer.

L'erreur ne venoit pas d'avoir placé à gauche ce qui étoit & ce qui auroit dû être à droite, mais c'étoit dans le nombre des vaiſſeaux, où il n'y en avoit pas un: comment d'ailleurs en découvrir derrière une Citadelle bâtie ſur un continent élevé?

Ces obſervations que je fis, excitèrent quel-

ques doutes, & on se décida à faire faire une seconde reconnoissance. On en donna l'ordre à une frégate (j'en ai oublié le nom, mais il est facile de se le procurer par le Journal du *Loc* de l'armée), cette frégate à son retour fit un rap ort conforme à celui du matin ; même nombre de vaisseaux, de frégates, &c., tout fut égal. Ah ! pour cette fois je fus confondu, & il fut incontestablement décidé qu'on tenoit l'Escadre Angloise bloquée, à la réserve de la division qu'on avoit rencontrée sur le Cap Lezard ; en conséquence on détacha une frégate (la Magicienne), pour en porter la nouvelle à la Cour.

Je représentai encore au Général que j'étois assuré de la fidélité de mes agens & des matelots, sur le rapport desquels on pouvoit compter. Je lui fis observer que la reconnoissance, quoique faite séparément, se trouvoit trop conforme; même nombre de vaisseaux, de frégates & de canons, &c.; que la chose n'étoit pas naturelle; qu'il étoit évident que ces deux bâtimens s'étoient rencontrés, & étoient convenus ensemble de leur rapport, afin de ne pas se contredire. Je ne lui dissimulai pas qu'à mon sentiment, je soupçonnois l'un & l'autre rapport faux, mais j'ajoutai que j'en étois convaincu ; & pour

plus grande certitude, je demandai d'être débarqué cette même nuit, avec les deux Matelots qui étoient arrivés à bord, & un Officier de Marine, & que nous irions faire cette reconnoiſſance par terre, avec promeſſe de rejoindre *la Bretagne*, le lendemain, ſoit avec la même voie ou avec mon propre bâtiment qui mouilloit dans le Sund.

Le Général parut aſſez diſpoſé à m'accorder ma demande, mais il en fut encore détourné, ſous le prétexte que la reconnoiſſance avoit été faite par des Officiers de capacité, que c'étoit leur faire affront que de les ſuſpecter d'avoir reconnu légèrement, que les deux reconnoiſſances étant conformes, en aſſuroient la vérité, & qu'il ne me convenoit pas de révoquer en doute leur rapport. Ma propoſition fut rejetée, & on reſta dans l'erreur. Il fut même queſtion de punir les deux matelots qui étoient venus faire un faux rapport à ce qu'on diſoit, vraiſemblablement pour faire prendre le change à l'armée combinée, & de les traiter comme eſpions.

On étoit informé à la Cour que l'Eſcadre Angloiſe tenoit la mer, & qu'elle croiſoit à l'entrée de la Manche; on y étoit de plus informé de la déſertion des Ville & Citadelle de

Plimouth, où il n'étoit resté ni invalides ni habitans, tout le monde ayant pris la fuite au moment où on eut reconnu l'armée combinée. On savoit qu'il n'y avoit pas un vaisseau dans la rade, que toutes les batteries étoient hors d'état de service, qu'il n'y avoit pas même de poudre pour le canon; on étoit informé de cela, ainsi que toute l'Europe: que dut-on penser du Général, en recevant ses dépêches par lesquelles il annonçoit qu'il tenoit l'armée ennemie bloquée? On dut croire que la tête lui avoit tourné; il n'en étoit rien: étoit-ce à lui à aller avec la Bretagne reconnoître le Sund? Non, assurément; ne devoit-il pas ajouter foi au rapport de deux Officiers d'une capacité reconnue, au témoignage de plusieurs des chefs? Oui, il le devoit. Il avoit donc pris les précautions que la prudence exigeoit, & rien ne devoit tomber à sa charge; c'étoit à ces mêmes Officiers, qui s'acquittèrent si mal d'une commission aussi importante, qu'il eût fallu faire le procès; ce sont ceux qui répondirent de leur capacité, & qui empêchèrent le Général de consentir à mon débarquement: eux seuls méritent tout le blâme qui est tombé sur lui par cette fausse reconnoissance, & l'entêtement de quelques personnes. Je vis dans un instant l'objet de 18 mois de peines, de soins &

de périls extrêmes, avec plus de 120,000 livres de dépenses que cette Place avoit coûté au Roi, perdues sans ressource.

Le 18, M. de Marigni vient à bord de la Bretagne rendre compte de la prise de l'Ardent. Le Général témoigna sa surprise de ce qu'on ne lui avoit pas amené le Capitaine & quelques Officiers de ce vaisseau, pour les interroger. On lui dit que les Officiers capteurs s'étoient acquittés de ce soin, & que l'Anglois avoit répondu n'avoir aucune connoissance de son Escadre, qu'il savoit seulement qu'elle tenoit la mer dans ces parages, & que ce qui avoit causé son malheur étoit d'avoir pris l'armée combinée pour la sienne.

Cet Officier à son retour en Angleterre fut jugé par un Conseil de Guerre, & déclaré incapable de servir le Roi, parce qu'il avoit pris une Escadre de soixante-cinq vaisseaux pour une de trente-neuf.

Les vents ayant fraîchi, on mit à la cap, sous la misaine & l'artimon, le mauvais temps continua pendant plusieurs jours, accompagné de tonnerre, dont quelques vaisseaux se ressentirent. Le 20, il tomba à bord de la Sainte-Trinité, fit consentir sa grande vergue, tua & blessa 12 à 14 hommes. Le Protée eut son grand

mât fendu, avec quelques hommes tués; l'Ardent le remplaça dans la ligne.

Le 23, le temps s'éclaircit, il fit presque calme, on se reconnut, & on fut tout étonné de se trouver à plus de 80 lieues dans l'ouest des Sorlingues, c'est-à-dire, à 120 lieues de Plimouth.

Le 24, bon frais, les vents au nord-nord-ouest; il eût été facile de regagner une partie de cette immense dérive. Mais les frégates ayant signalé vingt vaisseaux dans le sud-sud-est, on ordonna une chasse générale, qui dura deux heures; après quoi on reconnut l'Escadre d'observation. Cette chasse hors de propos, qui recula l'armée, ne fut occasionnée que par la faute de ceux qui reconnurent avec trop peu d'attention. Le 25, jour de la S. Louis, joli frais. Toute l'armée se mit en panne à sept heures du matin, avec ordre à tous les Officiers-Généraux de se rendre à bord de la Bretagne, pour la tenue d'un Conseil de Guerre. On s'occupa tout le jour à faire une répartition de vivres & d'eau; cette manœuvre fut d'autant plus difficile que la mer étoit alors très-houleuse. A sept heures du soir on fit servir toute l'armée, sous le petit hunier, pour toute la nuit.

Le 26 les vents au sud-sud-est, grand frais l'armée, le Cap à l'est-quart-nord-est. Vers

midi, on ſignala des voiles ſous le vent ; demi-heure après on en ſignala 20, après quoi on en ſignala 200 avec l'air du vent qui étoit je crois nord-nord-oueſt. Les ſignaux furent répétés par toute l'armée ; enſuite le Général arbora ſignal de chaſſe générale : dans un inſtant les vaiſſeaux furent couverts de voiles. Cette chaſſe dura près de cinq heures, avec toute la vigueur poſſible. On ne découvrit encore rien, & on commençoit à s'impatienter lorſque les Répétiteurs de l'avant firent ſignal d'annuller les ſignaux faits précédemment. On s'étoit trompé, il n'y avoit ni flotte ni bâtiment ; l'armée ſe trouva, par une chaſſe ſi vigoureuſe, conſidérablement hors de ſa route. Il fallut bien du temps pour ſe réformer & gagner ce qu'on venoit de perdre.

Cette chaſſe ne fut encore occaſionnée que par la faute des frégates qui firent trop légèrement les ſignaux, & reconnurent avec trop peu de ſoin ; ce qui entraînera toujours les plus dangereuſes conſéquences. Il m'échappa de dire à ce ſujet que ſi j'étois à la place du Général, je mettrois au Conſeil de Guerre l'Officier qui avoit fait le premier de faux ſignaux, & dérangé l'armée, afin d'apprendre aux autres à être plus exacts dans leurs obſervations; & je rappellai

ce que j'avois dit au ſujet de la reconnoiſſance de Plimouth, qui avoit été ſi mal-faite, ce dont on venoit d'avoir la certitude par un bâtiment neutre qu'on viſita, & qui déclara l'avoir été la veille par l'Eſcadre Angloiſe, à environ vingt lieues plus à l'oueſt. Cette vivacité trop franche & trop vraie déplut infiniment, & me fit des ennemis.

Les 27, 28, 29 & 30, il ne ſe paſſa rien de remarquable. L'armée fit petite route pour ſe rapprocher de la Manche.

Le 31, quatre heures du matin, l'armée marchant ſur trois colonnes, le Cap à l'eſt-quart-ſud-eſt, les vents étant à l'oueſt-nord-oueſt, elle eut connoiſſance de l'Eſcadre Angloiſe, ſous le vent, à la diſtance d'environ trois lieues.

On fit d'abord ſignal de branle bas général; on ordonna enſuite la ligne de bataille, avec ſignal de force voile, & différens autres ſignaux relatifs aux préliminaires d'un combat.

A environ 7 heures, la ligne de bataille ſe trouva à-peu-près formée. Pluſieurs Officiers repréſentèrent au Général qu'il conviendroit mieux d'ordonner une chaſſe générale, au moyen de laquelle on envelopperoit l'ennemi en peu d'heures; mais, comme la ligne étoit formée, & qu'on commençoit à faire route, il

refuſa de déférer à leur avis : enfin étant vivement preſſé & ſollicité, il ſe laiſſa ſéduire, & ordonna le ſignal de la chaſſe générale, contre ſon propre ſentiment, & contre celui de M. du Pavillon ; on rompit la ligne, & tous les vaiſſeaux chaſsèrent avec toutes les voiles au vent.

A huit heures le Général reconnut le tort qu'il avoit eu ; il ſe repentit d'avoir déféré à l'avis de ſes Officiers, & fit ceſſer la chaſſe. On ſignala de rechef la ligne de bataille ; il fallut un temps conſidérable pour la réformer, les meilleurs voiliers de la queue avoient dépaſſé ceux de la tête : à 10 heures environ elle fut rétablie.

L'ennemi n'avoit pas perdu de temps ; il avoit formé ſa ligne dès le matin, il n'avoit pas changé ſon ordre de marche, il avoit conſidérablement gagné de l'avant. L'équipage eut un moment de joie, mais elle fut de courte durée, & ſe changea en un morne ſilence, lorſqu'on eut reconnu l'irréſolution des manœuvres ; ce qui n'échappa pas aux plus ſimples matelots. Il y eut de vifs débats à ce ſujet. M. du Pavillon déclamoit hautement contre les donneurs d'avis, menaçoit de dépoſer la lunette, & aſſuroit ſur ſa tête que ſi on eût laiſſé ſubſiſter le premier ordre, l'ennemi étoit coupé ; & il

difoit vrai. Ceux qui l'avoient fait changer foutenoient de leur côté que fi on eût commencé par la chaffe générale, en deux heures de temps il eût été enveloppé. Le Général impatienté de tous ces propos, impofant filence, & adreffant la parole à un Capitaine de Vaiffeau (M. Hamilton), taifez vous, lui dit-il, ce n'eft pas votre affaire; j'ai eu tort de vous écouter, ainfi que d'autres : vous n'y entendez rien du tout, je m'en fuis apperçu plufieurs fois.

Il fit enfuite défendre l'entrée de la Chambre du Confeil : cette précaution étoit tardive; s'il eût pris ce parti plutôt, il n'eût pas été contredit dans fes vues, fes ordres euffent été exécutés fans replique. La Chambre du Confeil étoit le rendez-vous général. On y rencontroit jufqu'à des Timoniers : les Enfeignes, les Gardes-Marine, s'y promenoient le chapeau fur la tête, en préfence du Général. Chacun y difoit fon avis, fans égard, ni confidération.

J'ignore quelle eft la police établie chez les autres Nations, mais je fais qu'en Angleterre le Commandant du Vaiffeau a feul le droit d'entrée de la Chambre du Confeil; tous les autres Officiers doivent y être appellés, on n'y admet jamais de Gardes-Marine, ni d'Enfeignes; il n'eft permis à perfonne de contredire

le ſentiment du chef, ſans y être préalablement autoriſé par une invitation. Les délibérations y ſont ſecrètes, les ordres s'exécutent ſans replique, chacun y eſt reſponſable de ſes faits.

Cette police ſeroit aſſez difficile à s'établir en France, où les plus jeunes veulent être les plus ſavans : l'évènement de cette journée devroit à jamais ſervir d'exemple, & faire connoître combien il eſt important que les ordres d'un chef ſoient exécutés ſans replique ; s'il les donne mal, lui ſeul en doit répondre.

A midi, l'armée ſe trouvoit en vue de la pointe d'Angleterre. On commença à s'appercevoir que trois vaiſſeaux de la ligne ennemie dérivoient conſidérablement, on eut l'eſpérance de s'en emparer.

A deux heures, ils ſe trouvoient à plus de trois lieues de leur ligne, & à-peu-près vis à-vis la tête de la nôtre ; il fut très-facile de les juger. Le matin la ligne Angloiſe étoit de 39 vaiſſeaux ; à midi on n'en comptoit plus que 36. Je fus un des premiers qui les fit remarquer, & je continuai de les obſerver avec ſoin juſqu'à la nuit. Je les indiquai à deux heures, dans l'eſpérance qu'on feroit ſignal à quelques vaiſſeaux de la tête de la ligne, ou à l'Eſcadre légère de revirer ſur eux pour les couper. On me dit

qu'on avoit du temps, qu'ils ne pouvoient pas échapper, & qu'avant de rompre la ligne, il falloit ſavoit ſi on ne joindroit pas l'ennemi.

A trois heures je fis encore remarquer ces trois vaiſſeaux qui ſe trouvoient au-deſſous du centre de notre ligne; on me dit qu'on ne pouvoit pas encore ſonger à rompre la tête de la ligne, que M. de Cordova, qui ſe tenoit ſur les derrières, ne manqueroit pas de les arrêter; que d'ailleurs il leur étoit impoſſible d'échapper.

A quatre heures je fis encore obſerver que ces vaiſſeaux ſe trouvoient vis-à-vis la queue de notre ligne, qu'ils ſe laiſſoient dériver exprès, & quoiqu'ayant toutes voiles dehors, ils ne faiſoient pas route; que leurs manœuvres indiquoient le deſſein qu'ils avoient de couper ſur nos derrières, quand nous les aurions dépaſſés. On me dit encore que cela n'étoit pas poſſible. Enfin, à cinq heures (les vents avoient tourné à l'eſt, & ſucceſſivement au ſud-eſt) un de ces trois vaiſſeaux, qui avoit derivé plus que les deux autres, revira vent arrière, porta le Cap au nord-eſt, & on le vit s'élever & gagner ſur nos derrières, avec une vîteſſe qui le déroba bientôt à la vue; le temps ſe couvrit, les deux autres vaiſſeaux, au lieu de continuer à tenir le plus

près du vent, profitèrent de la brune pour s'éloigner en portant le Cap au ſud-ſud-eſt.

Aucune manœuvre de ces vaiſſeaux (reconnus pour être du premier rang) ne m'échappa, non plus qu'à tout l'Equipage, qui les obſerva comme moi. Aucune ne fut ignorée du Général, mais lorſqu'il en parloit, on lui répondoit qu'on ſavoit tout cela, qu'il pouvoit être tranquille, qu'ils n'échapperoient pas. En attendant ils ſurent ſe ſouſtraire à une ſécurité de notre part qu'on peut à juſte titre appeller négligence. Pour comble de malheur, à ſix heures, M. de Cordova ſignala ſous le vent une flotte d'emblée; ſur le champ on fit revirer toute l'armée, en ordonnant une chaſſe générale.

Si on eût continué à ſuivre l'ennemi, on l'eût joint de toute néceſſité; il n'avoit d'autre refuge que Spithéad, & c'étoit le grand coup que de l'y renfermer. On reſtoit par-là maître de la mer, & de l'Iſle de Wigth, d'où il eût été facile de le détruire en le bombardant; mais tout fut perdu dès l'inſtant qu'on l'abandonna.

Après avoir chaſſé pendant une heure, on commença à découvrir dans l'éloignement un bon nombre de bâtimens; on crut même re-

connoître le pavillon Anglois ; on alloit chanter victoire, tous les bâtimens ne pouvant manquer d'être enveloppés.

La joie renaiſſoit quand de ce groupe de voiles on entendit partir 22 coups de canons, ſalut qui fut rendu par l'Amiral Eſpagnol. Ce qu'on prenoit pour la flotte ſignalée, & que lui-même avoit déjà enveloppée, étoit ſix bâtimens marchands Hollandois, eſcortés d'une frégate, qui ſortirent de tous ces embarras au moyen d'un ſalut.

Chaque coup de canon étoit un coup de poignard qui détruiſoit nos eſpérances, & nous faiſoit connoître que nous étions encore trompés. Toute l'armée reploya ſes voiles; on ordonna la marche ſur trois colonnes, on régla la voilure pour la nuit, portant le Cap oueſt-nord-oueſt ou environ.

Un ennui mortel m'accabloit depuis l'inſtant que l'armée avoit quitté la vue de Plimouth, & que l'eſpérance de s'en emparer étoit perdue. Voyant ma préſence à bord fort inutile, & ma ſanté altérée, je demandai au Général la permiſſion de débarquer, en paſſant ſur le Triton qu'on renvoyoit en France. Il me l'accorda : en conſéquence je quittai la Bretagne le 3 Septembre, à ſix heures du ſoir, avec le ſieur Haller

(le Chevalier de la Villeurnois acheva la campagne) ; & le lendemain à midi, nous mouillâmes dans la rade de Breſt.

CHAPITRE XI.

Mon départ de Breſt & mon retour à Paris ; accidens & viſites en route ; faux bruits répandus contre moi ; état des ſommes qui m'étoient dues au premier Janvier 1780 ; inutiles efforts pour faire adopter mon plan d'attaquer Plimouth.

Je ne m'arrêtai que trois jours à Breſt, pour laiſſer prendre les devans au Courier de M. le Comte d'Orvilliers, ainſi qu'il m'en avoit prié, afin que le Miniſtre fût informé, par lui, des détails de la campagne. Il craignoit apparemment que mon rapport ne lui fût pas avantageux, mais on a pu connoître, par tout ce que j'ai dit, quelle étoit ma manière de penſer ſur cet Officier-Général, & mes ſentimens pour lui. J'ai tenu chez les Miniſtres, & par-tout où j'ai eu occaſion d'en parler, le même langage que dans

dans mes Mémoires. M. le Comte d'Orvilliers, avec les qualités d'un bon Général, a eu la foibleſſe de quelques grands hommes; une modeſtie craintive lui a fait douter de ſa capacité; il n'a pu ſoutenir avec aſſez de fermeté ſon opinion, qui étoit la bonne, ni faire exécuter ſes premiers ordres, qui étoient toujours bien donnés; on ne parvenoit que trop aiſément à lui perſuader qu'il ſe trompoit.

Le jour de mon débarquement je ſoupai chez M. de la Porte; il y fut beaucoup queſtion de l'armée, mais je ne me permis aucune réflexion ſur M. le Comte d'Orvilliers, ni ſur ſes manœuvres, qui tendiſſent à attaquer le mérite de l'un, & à cenſurer les autres.

Le deuxième jour je le paſſai tout entier chez M. de la Porte, à la réſerve d'une viſite que je fis l'après-dîné à des dames dont le nom ne m'eſt pas préſent, & où pluſieurs Officiers de Marine ſe trouvèrent. Dans le cours de la converſation, on me demanda comment je m'étois trouvé à bord : je répondis que mes gens y avoient beaucoup ſouffert (1), & que je m'étois attendu à y

(1) J'avois eſpéré que mes domeſtiques, ou du moins les Couriers, ſeroient nourris à l'office; mais ils furent tous mis à la ration des Matelots ſans aucune diſtinction. Ces

être plus commodément, d'après ce que M. le Comte d'Orvilliers & le Miniſtre m'avoient annoncé; j'ajoutai que les circonſtances, qui ne m'avoient pas permis d'arriver à bord avant que tous les poſtes fuſſent pris, en étoient l'unique cauſe. Je n'avois d'ailleurs aucun ſujet de mécontentement contre les Officiers en particulier: c'étoit encore moins par délicateſſe. J'étois accoutumé depuis près de deux années à une navigation fatiguante & pénible, mais j'avois pu eſpérer d'être mieux que je ne le fus à bord de la Bretagne. De ſimples Volontaires occupoient, dans la pre-

---

gens, peu accoutumés à vivre de fromage & de morue gâtée, mouroient de faim; je fis quelques repréſentations à ce ſujet, on me répondit qu'il n'y avoit pas à l'office de quoi nourrir plus de domeſtiques que ceux qui y étoient déjà. Cette raiſon étoit ſans réplique, mais je fus bientôt informé qu'il ſe faiſoit un commerce de viande de la deſſerte des tables, & qu'on pouvoit, à prix d'argent, ſe procurer un bon ordinaire: malgré le monopole exceſſif des frippons qui la débitoient, mes gens furent nourris.

Les pauvres Matelots ou convaleſcens qui deſiroient quelques petites douceurs pour ſe mettre en appétit, étoient obligés, lorſqu'ils manquoient d'argent, de vendre au Cambuſier, ou à d'autres Matelots, la ration qu'ils recevoient, pour ſe procurer, avec ce qu'ils en retiroient, un petit morceau de viande qu'on leur vendoit fort cher.

mière grande chambre, des postes plus propres & plus commodes que celui qui m'avoit été donné dans la seconde (1).

Le 6, qui étoit un dimanche, je fis une visite à M. le Marquis d'Aubeterre, qui ne me dit rien, & une à M. de Langeron, qui parla beaucoup, mais avec qui je n'entrai dans aucun détail.

Le 7 au matin, je quittai Brest avec M. Hamilton, Capitaine de vaisseau; il étoit irrité contre M. le Comte d'Orvilliers, qui l'avoit si vivement réprimandé le 31 Août. Il chercha à s'en venger d'une manière cruelle, en répandant sur lui les bruits les plus désavantageux; & le chargeant de tout le mauvais succès de la campagne. Je lui fis quelques représentations à ce sujet, mais elles furent inutiles : il avoit le cœur ulcéré.

---

(1) Ce poste étoit resté vacant parce qu'on avoit craint de l'occuper, depuis le débarquement d'un Officier d'Infanterie, qu'on avoit laissé à la Corogne, attaqué d'une fièvre putride qui infectoit la chambre.

M. de Sartine me dit, le jour de mon départ de Versailles, « M. le Comte d'Orvilliers m'écrit qu'il vous a fait arranger un cabinet dans la chambre du Conseil, où vous serez commodément ». Ce cabinet avoit été construit, mais il n'existoit plus quand j'arrivai à bord.

Cependant, l'importance de mes démarches, l'ardeur & l'intrépidité que j'annonçois avoient fixé les yeux sur moi, & irrité l'envie; tout ce que dit l'Officier dans l'auberge de Brest, je passai pour l'avoir dit, parce qu'on ignoroit son débarquement, & qu'on savoit que j'y logeois. Il me dévança en route, & continua de répandre les mêmes bruits contre le Général & l'armée. Tout cela passa sur mon compte; je n'ai été informé de tous ces détails que deux mois après, & je ne les rapporte ici que pour me disculper des murmures & de la critique amère qui me furent attribuées dans le temps.

Je faillis à être tué à quarante lieues de Brest, par la faute des postillons qui me conduisoient; mais heureusement tout le mal tomba sur ma voiture. Il n'en fut pas de même en entrant à Rennes: une roue s'étant engagée dans un ressort, je fis arrêter pour l'examiner. J'y portai inconsidérément la main, mais par l'inattention du Postillon la voiture avança; je n'eus pas le temps de me dégager, & je courois le risque d'avoir le bras arraché, si l'essieu dans ce moment ne se fût rompu; cette rupture fit réchapper la roue; je tombai de côté avec ma voiture sur ma main droite, qui fut presque écrasée. Il étoit minuit, on me transporta dans l'auberge la plus voisine,

pour m'y donner les ſecours dont j'avois beſoin.

M. l'Intendant ayant appris l'accident qui m'étoit arrivé, vint à huit heures du matin m'offrir ſes ſervices; je fus très-ſenſible à cette atention d'un Magiſtrat dont je n'étois pas connu. Il m'invita à dîner de la part de M. l'Evêque de Rennes; je crus que ma bleſſure ne me permettoit pas d'accepter, & je m'engageai ſeulement à lui faire une viſite. Ce Prélat me reçut avec une diſtinction marquée; il me parla beaucoup de mes propres affaires, & me dit qu'étant intimement lié avec M. de Sartine, il n'ignoroit rien de tout ce que j'avois fait. J'attribuai l'accueil qu'il me faiſoit à la bonne opinion que ce Miniſtre lui avoit donnée de moi. Il me dit auſſi qu'il recevoit deux fois la ſemaine un Journal exact de tout ce qui ſe paſſoit à l'armée. Effectivement il me parut très-inſtruit (1).

---

(1) Ceci me rappelle un abus dont je n'euſſe pas parlé. Toutes les fois qu'on détachoit une frégate de l'armée, chacun écrivoit à qui il vouloit; cette facilité étoit une voie sûre par laquelle l'ennemi ſe procuroit le détail de tout ce qui ſe paſſoit à bord.

Dans le temps que l'armée étoit encore ſur les côtes d'Eſpagne occupée à établir ſa ligne de bataille, & à répéter les ſignaux, le tableau en étoit déjà parvenu en

Je lui parlai librement des fautes qu'on avoit faites, & nous nous affligeâmes ensemble du peu de fruit qu'on retiroit d'une campagne qui s'étoit annoncée de la manière la plus brillante. Il fit des instances si pressantes pour me retenir à dîner, que malgré ma blessure je crus que l'honnêteté m'obligeoit à rester.

Là, se trouvoient madame & mademoiselle de Girar, M. l'Intendant, & deux Colonels d'Infanterie; ces derniers qui voulurent faire les instruits sur tous les évènemens qui avoient accompagné mes services, racontèrent bien des

---

Angleterre avant que d'être distribué à bord des vaisseaux; le Courier d'Avignon en fit même mention: on en parut surpris, rien n'étoit plus facile à comprendre; les personnes chargées de cette partie, vendoient à bord, à vingt-quatre sous la feuille, tout ce qui s'y imprimoit. Un Matelot acheta pour moi, moyennant un louis, un livre contenant le recueil complet & enluminé de tous les signaux & de tous les ordres de l'armée; de semblables livres furent envoyés à terre: les paquets étoient-ils trop gros pour les mettre dans le sac aux lettres, on les confioit aux Canotiers des frégates, avec commission de les remettre à telle ou telle personne à Brest. Pas un Matelot n'ignoroit l'état positif de l'armée, chacun savoit pour combien de jours il y avoit de vivres à bord: par la même raison, toute la France, ainsi que l'Angleterre, en étoit instruite.

choses, dont je n'avois aucune connoissance, auxquelles je ne répondis que par un sourire qu'on interpréta en signe d'approbation ; & sans que j'eusse parlé, on m'imputa depuis à Paris les absurdités que je n'avois pas même pris la peine de contredire.

Je partis de Rennes à minuit. Le 11 j'arrivai à Alençon ; je m'y arrêtai quelques heures pour faire mettre un appareil à ma blessure qui me causoit beaucoup de douleur, & raccommoder ma voiture qui étoit derechef cassée. J'y reçus la visite de M. Butler, Capitaine de l'Ardent. Cet Officier étant sans argent, je lui offris ma bourse. Il accepta deux cents louis sur sa parole, & me les fit exactement remettre à son retour à Londres. J'avois rendu en différentes fois de semblables services à plus de 60 particuliers, tant Officiers que Négocians (& je ne l'ai refusé à aucun) qui se trouvoient prisonniers en Angleterre, & qui manquoient du nécessaire pour y subsister ou pour se rendre dans leur patrie ; & je dois dire à l'honneur de tous ceux à qui j'ai rendu ces services, qu'ils ont eu soin de me faire rembourser à leur retour en France.

Le 12, à neuf heures du soir, j'arrivai à Versailles.

Le 13 je vis un moment M. de Sartine, que je trouvai vivement affecté des mauvaises nouvelles qu'il avoit reçues de M. le Comte d'Orvilliers, & par M. Hamilton, qui m'avoit dévancé de trois jours : je n'eus pas le temps d'entrer dans aucun détail avec lui. Ma main s'étoit enflammée de manière à menacer de la gangrenne, ce qui m'obligea de me rendre à Paris, où j'arrivai à midi pour me mettre au lit.

J'y restai environ un mois malade, & en danger de perdre la main. Lorsque je commençai à me lever, j'appris que la calomnie s'étoit déchaînée contre moi, & qu'elle alloit jusqu'à vouloir rendre ma conduite suspecte d'infidélité envers l'Etat. Lorsque je pus sortir, je fus trouver M. de Sartine, à qui j'en témoignai ma sensibilité. Il eut la bonté de me dire que je pouvois être tranquille sur la manière de penser du Ministre à mon égard. Dès-lors je négligeai ces bruits publics, persuadé qu'ils tomberoient d'eux-mêmes, n'ayant d'autre cause que la mauvaise humeur de quelques personnes jalouses de mon avancement.

Cependant je continuai à recevoir mes dépêches d'Angleterre. Ceux de mes gens qui avoient compté sur une plus grande fortune, étoient désolés du peu de succès des opérations. Ils

voyoient leurs projets de richesses détruits, & leurs peines & soins bien loin d'une récompense proportionnée à leurs desirs. L'espérance néanmoins ne les abandonna pas : ils m'informèrent que, malgré l'alerte qu'on avoit eue sur Plimouth, on n'avoit pas fait usage des moyens propres à mettre cette place hors d'insulte; que la sécurité étoit d'autant plus grande à ce sujet qu'on étoit persuadé que la France n'avoit eu aucun dessein sur elle, puisqu'elle avoit négligé de s'en emparer; qu'en conséquence on n'y avoit envoyé qu'un Bataillon de Milice, qui étoit en garnison dans la Ville, sans rien ajouter à la Citadelle, ce qui rendoit l'exécution du projet toujours aussi facile. Tous mes agens me restant fidèles, je crus que le projet ne devoit point être abandonné : dès que ma convalescence me le permit, je fis exécuter sous mes yeux, en pierre blanche, le relief le plus détaillé de cette place, dans toutes ses proportions.

Je dressai un plan d'attaque pour la conduite des troupes, & j'y joignis un mémoire bien circonstancié, pour tout ce qui devoit précéder l'embarquement. Je réduisis à 2000 hommes les troupes qui devoient être embarquées, à 400 celles qui devoient former l'attaque & s'empa-

rer de la Citadelle. Je demandai un vaiſſeau, une frégate & deux bâtimens de tranſport ; au moyen de quoi Plimouth eût été pris, avant ſeulement qu'on eût pu ſoupçonner le deſſein. L'hiver approchoit, & favoriſoit cette entrepriſe par la longueur des nuits. Il y avoit encore des troupes ſur le bord de la mer. Les Eſcadres étoient tranquilles dans les ports, aucuns préparatifs ne pouvoient troubler la ſûreté de l'Angleterre, les plus gros vaiſſeaux de l'ennemi étoient retirés dans le Dock pour hiverner, ce qui rendoit encore le projet plus intéreſſant, parce que Plimouth pris, ces bâtimens étoient à nous. Dès que je pus ſortir, je communiquai mon travail à M. de Sartine ; lorſqu'il l'eut examiné, il en reconnut la ſolidité, & conçut de nouvelles eſpérances : il en parla à M. le Comte de Maurepas, qui voulut prendre connoiſſance de cette affaire. Je me rendis chez lui. Il examina avec beaucoup d'attention les reliefs & les mémoires. Il me fit pluſieurs objections auxquelles je n'eus pas de peine à répondre. Ayant paru très-ſatisfait, il me donna ordre de communiquer le tout au Miniſtre de la Guerre, en ajoutant qu'il en ſeroit enſuite queſtion au comité. M. le Prince de Montbarey, après avoir pareillement examiné le relief & le

plan d'attaque, me dit qu'il falloit faire venir M. de B......, pour en raiſonner enſemble. Je communiquai auſſi le projet à M. le Comte de Vergennes, qui me témoigna de bonnes diſpoſitions.

L'affaire ayant été miſe en délibération au comité, il y eut des objections ſur les probabilités du ſuccès, qui ne furent point réſolues : l'affaire paſſa d'un autre comité à un autre, on ne décida rien ; la fin de Décembre approchoit, & l'on ignoroit encore le parti qu'on prendroit.

M. de Sartine m'avoit expreſſément commandé d'entretenir tous les choſes dans le même état d'activité : je lui avois repréſenté que j'étois ſans argent, tous mes fonds ayant été engagés pour le ſervice de la campagne, conformément à ſes ordres. Je le ſuppliai de me faire rembourſer. Il me demanda le mémoire détaillé de mes dépenſes pour le mettre ſous les yeux du Roi ; je lui remis dans la forme ſuivante.

État général des dépenses faites pour le compte du Roi, & des sommes qui m'étoient dues au premier Janvier 1780.

Il m'étoit dû, au premier Juillet 1779, pour les avances que j'avois déjà faites.	116,724 liv.
Les dépenses courantes, sur le pied qu'elles avoient été arrêtées par M. de Sartine au mois de Juin 1778, pour 6 mois, à compter du premier Juillet 1779 jusqu'au premier Janvier 1780, à 37,368 liv. par mois.	224,208
L'augmentation accordée, en renouvelant les traités, montant à 640 liv. sterlings par mois, pour 6 mois 3,840 liv. sterlings, faisant argent de France.	92,160
Les dépenses extraordinaires occasionnées pour les pilotes. . .	72,000
	505,092 liv.

ci-contre.	505,092 liv.
Les frais de courſes & gages des Couriers de Calais à Verſailles pour 6 mois.	2,000 liv.
Total général des ſommes dont j'étois en avance au premier Janvier 1780.	507,092 liv.

Le Miniſtre reçut le Mémoire en me diſant qu'il l'examineroit.

Cependant, comme on ne décidoit rien pour Plimouth, on me remettoit d'un jour à l'autre. M. de B...... arriva & fut conſulté; mais cela n'accélera pas beaucoup les réſolutions. J'avois pendant ce temps relevé toutes les eſpérances de mes agens, ſous la promeſſe d'une prochaine entrepriſe; ils redoubloient de zèle & d'ardeur. Enfin au moment où je croyois qu'on alloit agir, M. de Sartine me dit qu'il avoit été arrêté qu'on ne feroit rien. Un coup de foudre m'eût moins étonné; j'avois mis toute ma fortune dans cette entrepriſe, & beaucoup même au-delà, s'il falloit remplir tous les engagemens que j'avois pris par écrit. Cependant j'étois ſans un ſol; le Miniſtre, depuis que je lui avois remis mon état de dépenſe, n'y avoit répondu que par

de nouveaux délais, parce qu'il lui étoit impossible, disoit-il, eu égard aux circonstances, de payer une aussi forte somme; & ce retard me mettoit dans le plus grand embarras.

Sur le refus du Ministre de faire usage des moyens que je proposois, & des dispositions que j'avois établies, je crus pouvoir m'adresser à la Cour d'Espagne, par la voie de son Ambassadeur. En conséquence j'écrivis à M le Comte d'Armanda, pour le prier de m'indiquer une heure où je pourrois le trouver seul, ayant à à l'entretenir d'une affaire essentielle. Il me l'indiqua; je me rendis chez lui. Il ne me donna pas le temps de rien expliquer. Il me dit qu'il savoit de quoi je voulois l'entretenir, qu'il imaginoit que c'étoit un projet sur Plimouth, qui lui avoit été communiqué chez M. de Maurepas. Je lui répondis qu'effectivement il avoit deviné juste: nous entrâmes dans des détails (il ignoroit la résolution qu'on avoit prise de ne rien faire), & après s'être procuré une connoissance exacte de l'opération, il me dit qu'il se faisoit fort de déterminer la Cour de Madrid à fournir les vaisseaux & bâtimens que je demandois avec 1000 hommes, si la France en donnoit 1000 autres. Il promit d'en faire la proposition le surlendemain au comité. Je le priai

de ne pas dire qu'il m'eût vu, ni que je lui eusse parlé de rien. Il me donna rendez-vous à son retour de Versailles. Je vis le même jour M. de Sartine, à qui je demandai la permission de proposer à l'Espagne l'affaire de Plimouth; Il me dit qu'il en parleroit, & qu'il me donneroit réponse. Le lendemain il m'annonça qu'on me défendoit très-expressément de faire aucune démarche à ce sujet: je me trouvois un peu embarrassé, parce qu'elle étoit faite; je n'eus pas occasion de revoir M. le Comte d'Armanda pour le prévenir; mais, malgré tout cela, il évita de me compromettre. En effet, s'étant rendu chez M. de Maurepas, qui lui demanda, au premier mot, ce que j'avois été faire chez lui tel jour, à telle heure, il répondit que des affaires que j'avois en Espagne m'y avoient conduits, & qu'il m'avoit parlé d'un projet sur Plimouth, dont on lui avoit donné connoissance il y avoit 15 jours; que même nous étions entrés à ce sujet dans quelques détails. Il ajouta qu'autant qu'il avoit pu en juger, cette affaire étoit glorieuse à entreprendre. Les choses en restèrent là. En arrivant à Paris, il me fit avertir de le venir voir, & m'instruisit des particularités que je viens de rapporter. Je connus par là qu'on observoit mes démarches, & d'après la défense

qui m'avoit été faite, j'abandonnai le projet d'intéresser l'Espagne dans cette affaire.

Je communiquai à mes agens le peu de succès de mes démarches, afin de ne pas les laisser plus long-temps dans l'incertitude; ce qui les affligea beaucoup.

Je voyois avec trop de chagrin l'espérance d'une pareille expédition s'éloigner, pour négliger de tenter toutes les voies propres à faire adopter aux Ministres un sentiment favorable à mes desseins. Je consultai à ce sujet mes agens & mes amis; nous arrêtâmes qu'il falloit tenter l'expédition à nos risques & fortunes: nous examinâmes ce que mon crédit, joint au leur, pouvoit me procurer de fonds en Angleterre; ils se montèrent à environ quatre millions, en y ajoutant ce qui m'étoit dû par le Roi, 250,000 livres de contrats que j'avois, & les avoir de mes agens. Lorsque je fus assuré de cette somme, je proposai au Ministre de payer au Roi trois millions comptant, s'il vouloit me confier un vaisseau de 64, une frégate, deux bâtimens de transport, & 2000 hommes de troupes, pour enter l'expédition de Plimouth à mes risques & fortune. La proposition demandoit d'être examinée; au bout de quatre jours, elle fut rejetée.

Ma demande étoit simple: je me soumettois

tois de remettre la place au Roi, dès que je m'en ferois rendu maître, avec tout ce qu'elle contenoit, en me rembourſant mes avances, & en m'en rapportant du reſte à la munificence de Sa Majeſté.

Mais on prétendit qu'il ne convenoit pas au Roi d'accepter de pareilles propoſitions. Je crois cependant qu'il feroit difficile de trouver un plus grand exemple de déſintéreſſement & de patriotiſme. On m'avoit expreſſément défendu de confier à perſonne aucun détail de ce qui avoit rapport à mon ſervice. J'avois été très-exact ſur ce point, & cette exactitude même me priva des conſeils néceſſaires pour me conduire dans des conjectures auſſi délicates.

Dans ces entrefaites, M. de Sartine me donna ordre de communiquer à M. le Comte d'Eſtaing mes mémoires. Je me rendis pluſieurs fois chez lui à Paſſi à ce ſujet : je ne lui cachai pas l'embarras où j'étois relativement à mes avances, & je lui parlai du projet que j'avois de mettre ſous les yeux du Roi le détail de toute ma conduite. Il me fit ſentir que cette démarche pourroit offenſer les Miniſtres, & que je devois, avant tout, faire uſage des voies que je croirois propres à me faire payer. Je m'adreſſai à M. le Comte de Maurepas ; il me dit que c'é-

toit à M. de Sartine à régler cette affaire; & qu'il lui en avoit parlé. J'écrivis aussi à M. le Comte de Vergennes; il eut la bonté d'écrire à M. de Sartine en ma faveur, mais soit par distraction ou avec dessein, il joignit ma lettre à la sienne. Elle n'étoit peut-être pas assez réfléchie. Je m'apperçus bientôt que M. de Sartine mettoit vis-à-vis de moi plus de froid dans son accueil, sans néanmoins m'ôter l'espérance de mon remboursement. Il me dit qu'on m'accusoit de faire excessivement de dépenses à Paris, & de beaucoup d'indiscrétion. Ces reproches me furent d'autant plus sensibles qu'ils étoient mal fondés; je vivois seul chez moi, & ne voyois personne au-dehors. Je lui en fis l'observation, en ajoutant que je défiois qui que ce fût de pouvoir me soutenir devant lui qu'il m'eût entendu parler de rien qui eût rapport aux affaires du Gouvernement. Il n'eut pas l'air d'être persuadé; je pris la liberté de lui écrire, pour lui témoigner mon chagrin & mes inquiétudes sur l'altération de ses sentimens & de sa confiance. Ma lettre produisit un bon effet, & j'eus la satisfaction de voir qu'il recommença à me traiter avec les mêmes bontés qu'auparavant.

Voyant qu'on renonçoit à toute espèce

d'entreprise sur le continent d'Angleterre, je donnai ordre à quatre de mes gens, dont la fidélité m'étoit connue, de prendre parti dans les troupes qu'on embarquoit pour Gibraltar & l'Isle Minorque. Je leur fis remettre, avant leur départ, les instructions nécessaires sur ce qu'ils auroient affaire, quand ils me verroient arriver dans ces différens endroits.

Quelque temps après leur départ, M. de Sartine me commanda de me rendre sur Ouessant avec un de mes bâtimens, pour observer une escadre ennemie, dont le dessein étoit d'intercepter les vaisseaux François, chargés de transporter en Amérique M. de Rochambeau, avec son armée, & de favoriser la sortie de Brest aux bâtimens François, en indiquant à l'heure & au moment ce que je pourrois découvrir; il me dit en même-temps qu'il me feroit remettre de nouveaux fonds. En conséquence j'ordonnai à mon Capitaine de se tenir prêt à partir avec quatre mois de vivres, mon intention étant en quittant Brest de me rendre à Gibraltar, d'où ensuite je voulois passer à Minorque.

Cette nouvelle carrière m'exposant à des dangers de plus d'un genre, je mis ordre à mes affaires domestiques, & comptant sur mon remboursement, comme sur une chose certaine, je

pris des arrangemens avec M. le Marquis de Vaines pour l'acquisition d'une terre qu'il vouloit vendre en Alsace. J'avois peu de temps auparavant placé 150,000 livres, en contrats dans l'achat de l'Isle de Massaire à Saint-Domingue, que MM. les Maréchaux de Noailles m'avoient vendue. Les autres 100,000 livres de contrats que j'avois furent aliénées pour soutenir la dépense relative à mes relations en Angleterre, en attendant la rentrée de mes fonds. Toutes mes dispositions étant ainsi faites, & ayant environ 10 jours devant moi avant mon départ, je profitai de ce loisir pour me faire présenter au Roi. De puissans motifs me déterminèrent à cette démarche. Je jouissois d'une fortune considérable, je n'avois rien négligé pour rendre mes services utiles; le Ministre m'avoit dit plusieurs fois que Sa Majesté en étoit contente, & qu'elle me réservoit une récompense personnelle. Je crus même que l'honneur qui seroit répandu sur moi par cette présentation, pourroit encore être de quelque utilité à l'Etat, en inspirant la plus grande confiance aux personnes que j'étois dans le cas d'employer à son service.

Je m'adressai à M. le Comte de Maurepas, qui me dit avec sa bonté ordinaire que je devois

prier M. le Duc de Fleury de me préſenter. M. le Duc me demanda, lorſque j'eus l'honneur de le voir à ce ſujet, ſi j'étois connu des Miniſtres; je lui répondis que oui. Nous étions au Mardi, il me remit au ſamedi ſuivant pour être préſenté. Je communiquai à M. de Sartine la démarche que j'avois faite. Il me dit qu'il attendoit que je fuſſe préſenté pour me donner ſes ordres.

Le lendemain de ma préſentation, M. de Sartine me fit l'honneur de me dire : le Roi m'a parlé de vous; il m'a dit que vous lui aviez été préſenté. Sa Majeſté paroît contente de vos ſervices. Comme alors rien ne me retenoit plus, je le priai de me donner mes dernières inſtructions; il me répondit qu'il vouloit prendre les ordres du Roi pour mon départ, ainſi que pour mon rembourſement. Dix jours ſe paſsèrent encore, pendant leſquels j'allois & revenois ſans ceſſe de Verſailles à Paris, & de Paris à Verſailles, en attendant toujours les ordres du Roi & mon rembourſement.

Cependant l'honneur que j'avois eu d'être préſenté au Roi flattoit mon ambition, & élevoit mon ame. Quel que fût la bizarrerie de mon étoile, quelqu'obſcures qu'ayent été les premières

années de mon exiſtence, je portois dans mon cœur la perſuaſion de mon origine (1).

Vivement préoccupé de cet objet d'ambition, j'écrivis un matin à M. le Duc de Coigny pour lui demander un moment d'entretien; il me fit réponſe que je pourrois venir à l'inſtant même, & de ne pas tarder, parce qu'il étoit prêt à partir pour la chaſſe. Je ne m'attendois pas alors à un rendez-vous auſſi prompt. J'étois dans un ſurtout des plus unis, tels que j'en ai toujours porté en Angleterre & dans mes voyages (2). Je me rendis donc à l'inſtant même chez lui, & le priai de me dire quelles étoient les qualités néceſſaires & les uſages reçus pour être admis dans les caroſſes du Roi. Il me répondit qu'il me ſuffiſoit d'un certificat de M. Chérin le Généalogiſte. Je le remerciai & pris congé de lui. De retour à Paris, j'allai trouver M. Chérin, qui me dit avoir plus de ſoixante généalogies à faire avant de pouvoir s'occuper de la mienne.

---

(1) J'établirai, dans un écrit particulier, les garans de ma perſuaſion, & je me flatte de parvenir bientôt à diſſiper les nuages qu'on a répandus à ce ſujet.

(2) Je n'entre dans ce détail que parce que mes ennemis ſe ſont plûs à trouver un air cavalier dans cette démarche.

Je remis à un temps plus tranquille pour ſuivre cette affaire, & je continuai à m'occuper de mon départ. On va voir dans le Chapitre ſuivant quelles circonſtances l'ont empêché.

CHAPITRE XII.

Délation ; calomnie ; circonſtances de ma détention à la Baſtille; déſordre de mes affaires pendant ce temps ; mes démarches après avoir recouvré ma liberté ; juſtification de ma prétention relativement au payement des avances pour le Roi.

JUSQU'ALORS je n'avois éprouvé d'autres regrets que d'avoir fait pour la gloire de nos armes, des diſpoſitions devenus inutiles. Les entrepriſes perſonnelles, que les circonſtances de ma miſſion m'avoient mis à portée de faire pour mon compte, avoient eu la plupart un heureux ſuccès. Ma fortune s'étoit conſidérablement accrue, & quoique la majeure partie fût ſortie de mes mains pour être employée au ſervice du Roi,

je ne la regardois pas moins comme solidement établie. Les graces que j'avois reçues de Sa Majesté augmentoient dans mon cœur la noble ambition de les mériter de plus en plus; l'avenir sembloit m'offrir une brillante perspective, & je touchois au moment du plus grand désastre.

Quelles en ont donc été les causes? L'ardeur avec laquelle j'insistai, dans la campagne de mer de 1779, pour que l'armée tirât partie de mes relations & des préparatifs que j'avois faits à Plimouth; les conseils salutaires que j'avois donnés, & qu'on ne voulut pas suivre, ont pu sans doute me faire des ennemis de mes contradicteurs. Le grade & la fortune à laquelle j'étois rapidement parvenu, n'auront pas manqué d'exciter l'envie; & l'envie, comme je l'ai trop bien appris, profite de tout pour accabler l'objet qui l'offusque: ma fermeté ne lui parut peut-être que de l'audace, la multiplicité de mes opérations que des intrigues dangereuses, mes discours que des indiscrétions, le nom que je portois qu'un larcin fait à une famille honorable & qui m'étoit étrangère, ma présentation au Roi qu'une démarche ridiculement ambitieuse, ma fortune enfin que le prix que j'avois mis à mes trahisons.

Jeune encore, & n'ayant jamais paru à la

Cour que pour l'utilité du ſervice dont j'étois chargé, j'ignorois avec quel art la calomnie ſait ſi bien ménager les plus perfides inſinuations, & voici de quelle manière j'en fis bientôt la plus douloureuſe épreuve.

Je continuai à aller ſouvent à Verſailles pour ſolliciter les ordres relatifs à mon départ. M. de Sartine, qu'on avoit prévenu contre moi, ne m'en laiſſa rien appercevoir. Il entroit néceſſairement dans la politique attachée à ſa place de diſſimuler ſes ſentimens.

Il me dit le premier Avril 1780 qu'il avoit fixé les arrangemens à prendre pour mon rembourſement le lundi ſuivant, qui étoit le 3, & que je recevrois en même-temps mes derniers ordres. Ce jour-là même 3 Avril il ne me fut pas poſſible d'aller à Verſailles; me croyant au moment du départ le plus prochain, cette journée fut employée à régler mes paiemens. Mais je m'y rendis le 4, à 10 heures du matin. En entrant dans l'Hôtel de la Guerre, une de ces perſonnes dans le cœur deſquelles l'ambition n'eſt point aſſez active pour étouffer l'humanité, me remit avec un air de myſtère une lettre ſans adreſſe. Je l'ouvris quand je fus dans le ſallon, & j'y trouvai ces mots : « Prenez garde » à vous, quittez Verſailles ſans délai; vous

» devez y être arrêté aujourd'hui ». Je ressortis sur-le-champ pour joindre cette personne, croyant qu'elle m'avoit adressé par erreur ce qui étoit destiné pour un autre, mais je ne la trouvai plus.

Je rentrai, je vis un moment le Ministre, il me remit à 5 heures du soir. En traversant le sallon de la Guerrre pour sortir, un inconnu, autre que celui que j'avois rencontré en entrant, me tira par le bras, & me dit : « Il ne fait pas » bon ici pour vous ». Ce second avis me fit plus d'impression que le premier, & au-lieu de sortir comme j'en avois dessein, je rentrai dans la salle du Ministre, où il y avoit plusieurs personnes. Je voulois y attendre le premier Secrétaire que j'avois laissé avec M. de Sartine, croyant pouvoir démêler à ses manières vis-à-vis de moi, si j'étois véritablement celui dont la liberté étoit ménacée.

Tandis que je réfléchissois à ces avis, j'entendis quelqu'un dire à demi-voix à son voisin : « voilà deux Exempts déguisés qui ont eu ordre de se rendre ici pour arrêter quelqu'un ». Je promenois alors mes regards avec cet intérêt de recherche & de curiosité que ma situation comportoit. Je remarquai effectivement deux

hommes qui me confidéroient avec beaucoup d'attention.

Je fortis pour favoir s'ils me fuivroient, mais ils n'avoient pas apparemment reçu leurs derniers ordres, & je me rendis très-librement à l'hôtel de Modène, où je logeois. Là, feul avec moi-même, j'interrogeai mon cœur, mon zèle & ma fidélité pour le fervice du Roi; & je crus être à l'abri du reproche de la part de tous, parce que je n'en avois point à me faire: cette réflexion, ou plutôt ce fentiment intime, fit renaître ma confiance. A cinq heures je me rendis à l'Hôtel de la Guerre; c'étoit l'heure que le Miniftre m'avoit donnée le matin. Il venoit de paffer dans fon cabinet. En me préfentant à la porte je rencontrai le premier Secrétaire (la Croix) qui en fortoit. Je lui dis, avec ma fincérité ordinaire: Eh bien, comment vont les affaires? Bien, me répondit-il d'un air riant; & mettant la main fur fon cœur, nous vous portons là, mais vous ne pourrez voir le Miniftre qu'entre fept & huit heures. Il m'a chargé de vous le dire: venez avec moi dans mon cabinet, nous cauferons en attendant. Non, lui répondis-je, je vais à la Comédie, & je me trouverai ici à l'heure fixée.

L'air de franchife du premier Secrétaire auroit diffipé mes craintes s'il m'en fût refté; mais elles

se renouvelèrent bientôt. En repassant le Sallon de la Guerre, je rencontrai ces deux mêmes personnes qu'on m'avoit fait connoître pour des Exempts déguisés, & que je n'y avois pas vu en entrant. Arrivé à la porte de l'Hôtel, je trouvai un de mes gens qui venoit de Paris, & qui me remit une lettre que je lus à la lumière du Suisse. On m'écrivoit que le matin, aussi-tôt après mon départ, un Exempt s'étoit présenté chez moi, qu'il avoit demandé à me parler, & qu'il s'étoit, l'instant d'après, retiré, sur ce qu'on lui avoit dit que je venois de partir pour Versailles. Je n'eus pas fait dix pas dans la rue qu'un inconnu me remit encore une lettre, en ajoutant: *retirez-vous au plus vîte.* Je ne doutai plus alors que je ne touchasse au moment d'être arrêté. J'entrai dans le Château par le passage en face de l'Hôtel de la Guerre; & étant arrivé à l'Œil de Bœuf, j'y lus un billet qui contenoit un avertissement pareil à ceux que j'avois déjà reçus. Je sentis dans ce moment ma fermeté se roidir contre l'infortune. Je crus qu'il étoit au-dessous de moi de profiter des avis reçus, & de me soustraire aux dangers qui me menaçoient. J'allai à la Comédie, comme je l'avois annoncé, avec intention de retourner à huit heures chez le Ministre, pour me faire arrêter chez lui-même.

Mais hélas! ce coup étoit bien éloigné de l'insensibilité. J'allois être séparé d'un enfant unique dans l'âge le plus foible, & qui faisoit l'objet de tous mes vœux les plus chers. Ma femme devoit arriver en France sous peu de jours. Eh! quand pouvois-je espérer de la revoir, de partager avec elle les soins que cet objet chéri demandoit?

L'ame remplie d'amertume, je sortis du spectacle & me rendis à l'Hôtel de la Guerre. Dès que j'eus passé la grille qui forme entrée de la rue de la Surintendance, je remarquai de droite & de gauche des hommes qui se replioient sur mes pas, de manière qu'en arrivant chez M. de Sartine, j'en fus entouré. Je perçai néanmoins jusqu'à son cabinet sans opposition. Un Valet-de-Chambre me dit que je ne pouvois le voir. Je répondis, d'un ton ferme, que j'avois quelque chose de nouveau & d'essentiel à communiquer au Ministre, & qu'il devoit m'annoncer. Le Valet-de-Chambre n'avoit pas apparemment reçu d'ordre assez précis pour résister à une instance aussi vive. Il ouvrit la porte & m'annonça. M de Sartine me demanda ce que j'avois de si pressant à lui dire. Je viens, lui répondis-je, apprendre de vous, Monsieur, pourquoi vous me faites arrêter. Qui vous l'a dit, repartit-il, surpris de

ce début ? J'en ſuis parfaitement inſtruit, répliquai-je. Alors il convint que le fait étoit vrai, en ajoutant qu'il avoit reçu l'ordre du Roi, & qu'on m'accuſoit d'avoir trahi les intérêts de l'Etat.

A cette imputation, j'eus peine, je l'avoue, à me contenir ; mais mon emportement étoit le cri de l'innocence. Le Miniſtre ſentit que j'étois loin de vouloir lui manquer de reſpect. Il eut la bonté de me faire aſſeoir pour me remettre de mon émotion. Il me parla de ma naiſſance, qu'on ſoupçonnoit de n'être pas conforme à celle que j'annonçois. J'obſervai que ſi quelques parties intéreſſées ou le Miniſtère Public m'inquiétoient à ce ſujet, c'étoit une affaire à porter dans les Tribunaux. Le Miniſtre convint de la juſteſſe de cette réflexion, & m'ajouta même qu'il n'étoit pas queſtion, quant à préſent, de ſavoir qui avoit ſervi le Roi, mais de ſavoir s'il avoit été bien ſervi.

Cette converſation m'avoit donné le temps de reprendre ma tranquillité. M. de Sartine me demanda ſi j'étois diſpoſé à me laiſſer arrêter ſans violence, je lui répondis qu'oui ; il ſonna, & alors parut un Garde de la Prévôté qui me ſignifia les ordres du Roi. Le Miniſtre eut l'attention de me dire, en me quittant, qu'il eſpéroit que

je me justifierois, & qu'on me rendroit bonne justice.

A la porte de l'Hôtel de la Guerre étoit une voiture qui m'attendoit, & dans laquelle je montai avec trois Gardes. On me conduisit chez moi à Paris, où j'arrivai à deux heures du matin. J'y trouvai deux Commissaires avec un grand nombre de personnes. On mit tous mes papiers dans des malles, sur lesquelles on apposa des scellés. Elles furent conduites avec moi à la Bastille, où j'entrai le 5 Avril sur les quatre heures du matin.

La même nuit mes gens furent arrêtés. Mon secrétaire fut enfermé à la Bastille avec la Gouvernante de ma fille. Cet enfant, qui n'avoit encore que quatre ans, étoit malade; elle fut abandonnée aux Gardes qui demeurèrent établis chez moi pendant environ un mois, & j'ai eu depuis le chagrin de la perdre.

On ne doutera pas que dans ce séjour je n'aie essuyé les plus rigoureuses recherches. Aux traitemens que j'y éprouvois, j'eus lieu de croire que la prévention avoit été portée au plus haut point. Je m'imposerai silence sur les détails, non que j'en aye contracté l'engagement, mais par esprit de modération. Qu'a produit, au surplus, l'activité de la recherche pendant quatorze mois en-

tiers, ſinon que la preuve de mon innocence étoit égale à ma fermeté; que, traité comme ſuſpect d'avoir trahi l'Etat, j'avois par devers moi des preuves multipliées de la fidélité de mes ſervices?

Le 15 Mai 1781, à deux heures après midi, on me rouvrit enfin les portes de la Baſtille. Ce n'étoit que me permettre d'aller promener mon humiliation, mon infortune, tant que le préjudice que j'avois ſouffert ne ſeroit pas réparé.

J'arrivai chez moi à pied, le viſage morne, & le cœur ſerré, comme quelqu'un qui craint de trouver dans ſa maiſon de nouveaux ſujets de douleur.

J'y appris, en entrant, que mon enfant, auquel j'étois tendrement attaché, étoit mort depuis ſix jours. Je trouvai mes affaires domeſtiques dans une ruine totale. Mes Créanciers, pendant ma détention, avoient pris l'alarme ſur leurs créances, & fait de vives pourſuites. Mes chevaux avoient été vendus. Tout mon mobilier & ma vaiſſelle avoient été mis en gage pour acquitter des engagemens ſacrés. Ma femme, qui étoit venue à Paris trois mois après ma détention, avoit vainement, pendant cet intervalle, ſollicité des ſecours vis-à-vis du Miniſtre; M. de Sartine fit

fit des promeſſes, mais il ne reſta pas aſſez long-temps en place pour les effectuer.

M. le Marquis de Caſtries lui ſuccéda. Ma femme crut devoir s'adreſſer à lui dans ſa détreſſe pour obtenir quelqu'acompte ſur ſa créance. Il lui répondit par une lettre ainſi conçue, en date du premier Février 1781.

» Si vous voulez, Madame, prendre la peine de venir à Verſailles ſamedi, entre quatre & cinq heures, je vous y recevrai avec plaiſir.

» Quant à l'acompte que vous demandez, je ne puis en accorder que lorſque j'aurai la preuve que le département de la Marine doit à M. de Paradès, & même que je reconnoîtrai le montant de ce qui lui eſt dû. Je ne trouve aucun renſeignement ſur cet objet dans les Bureaux, & je penſe que vous devez vous adreſſer à M. de Sartine, ſous les ordres duquel M. de Paradès a fait les avances que vous réclamez. Auſſi-tôt que vous m'aurez fait remettre les pièces qui me ſont néceſſaires, je ferai les diſpoſitions les plus favorables qu'il me ſera poſſible pour adoucir votre ſituation.

» J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé* Castries. »

Munie de cette lettre, ma femme s'étoit rendue chez M. de Sartine, qui, en reconnoiſſant

la justice de mes réclamations, lui dit qu'il n'avoit plus de caractère pour régler mon état de dépense, ou que du moins il ne pouvoit le faire sans y être autorisé par le Ministre en place.

Telles étoient les choses lorsque je recouvrai ma liberté. Il m'étoit dû des sommes considérables, & je n'avois ni argent ni crédit.

Dans la position critique où je me trouvois, l'honneur se joignit au besoin, pour me déterminer à faire toutes les démarches propres à me procurer mon paiement. On m'avoit vu dans une espèce d'opulence avant mon entrée à la Bastille; on me voyoit dans la nécessité après ma sortie. La calomnie qui m'y avoit conduit se permettoit de dire, pour justifier ses excès, que j'avois été obligé de faire le sacrifice de ma fortune pour recouvrer ma liberté, & qu'il falloit bien, par conséquent, qu'elle m'eût été mal acquise.

Animé par des motifs aussi louables que justes, j'ai profité des premiers jours où l'autorité désabusée m'a rendu à moi-même, pour prier M. le Marquis de Castries de donner à M. de Sartine, des pouvoirs qui le missent à portée de régler mon état de dépense.

Si jusqu'à présent je n'ai pu parvenir à aucune

voie à mon rembourſement, je n'en accuſe que les circonſtances d'une guerre très-active, qui, occupant le Miniſtre tout entier, ne lui ont pas laiſſé le loiſir de porter ſon attention ſur cet objet, & encore moins, peut-être, le pouvoir de faire d'autre emploi des fonds de ſon département, que pour les dépenſes courantes.

Mais la paix honorable qui nous eſt rendue, m'eſt un heureux préſage de la juſtice que j'attends de la part d'un Prince auſſi jaloux de régner par elle & de la part des Miniſtres auſſi dignes de ſes vues.

Je ſupplie donc, avec inſtance, le Gouvernement, de prendre les voies néceſſaires pour le réglement de mon état de dépenſes; & dans la crainte que mes détracteurs ne parviennent à traverſer ſes intentions judicieuſes, je vais le prémunir contre leurs inſinuations.

On dira peut-être qu'il n'étoit pas poſſible de régler un état qui n'eſt appuyé d'aucune pièce juſtificative.

Je répondrai que la nature de la miſſion ne permettoit pas de faire des actes par écrit, ni de rien communiquer dans les Bureaux de relatif à ſes opérations, parce que le ſuccès qu'on en devoit attendre ne pouvoit avoir lieu ſans le plus grand ſecret.

Au ſurplus, comment ſeroit-il poſſible d'élever des doutes ſur la réalité de mes avances ? M. de Sartine, d'après les ordres duquel je les ai faites, eſt en état de les atteſter ; il en a eu la pleine certitude, & c'eſt d'après cette certitude même, que, pour arrêter les pourſuites faites pendant ma détention par les ſieurs Girardot & Haller, Banquiers, à qui je devois 80 mille livres, il a eu la bonté de leur promettre de faire payer cette ſomme à compte de ce qui m'étoit dû par le Roi.

M. de Sartine ſeul a connu toutes mes opérations ; je l'inſtruiſois verbalement, parce que la nature de l'entrepriſe lui avoit paru l'exiger. De-là plus de vingt voyages de ma part de Verſailles en Angleterre, & d'Angleterre à Verſailles, faits avec une activité incroyable. Il ſavoit & même ſait encore toutes les penſions que je payois par ſes ordres en Angleterre aux Agens que j'employois pour le ſervice du Roi. N'en ai-je pas même la preuve la plus convaincante dans une apoſtille miſe de ſa main ſur une lettre que je lui avois écrite à la Baſtille ?

« M. de Sartine prie M. Lenoir de remettre » cette lettre à M. de Paradès, & de lui deman- » der des éclairciſſemens ſur ce qu'elle contient » de relatif à Minorque, & de lui dire en même

» temps de donner ses ordres en Angleterre
» pour arrêter dès-aujourd'hui tous les paie-
» mens ».

Il y avoit donc des dépenses courantes établies en Angleterre pour le compte du Roi ? Et la dépense courante, qui la faisoit ? C'étoit moi, suivant les ordres du Ministre, & pour en être remboursé par le Roi.

Prétendra-t-on que l'Etat n'ayant tiré aucun avantage des dépenses que j'ai faites, elles doivent être en pure perte pour moi ?

Mais les ai-je ordonnées ces dépenses ? N'ont-elles pas été faites de l'autorité du Ministre ? A-t-il dépendu de moi de les rendre plus fructueuses ? Mon zèle n'a-t-il pas été porté sur ce point jusqu'à l'importunité, ainsi qu'on l'a vu dans mes Mémoires ? Ah ! sans doute, j'eusse alors préféré de grand cœur, au paiement de mes avances, de voir l'Etat profiter de mes dispositions heureuses que j'avois faites avec tant de fatigues ; & la gloire d'avoir préparé les succès, eût été pour moi la plus précieuse récompense.

Mes détracteurs diront-ils que ma fortune actuelle, abstraction faite des avances que je réclame, est bien supérieure à ce qu'elle étoit lors de la mission qui m'a été donnée par le Ministre,

& que par conséquent le Gouvernement est quitte envers moi.

Mais si ma mission a été l'occasion de ma fortune, elle n'en a point été la cause. Le Ministre m'a envoyé en Angleterre pour faire des opérations utiles au Roi, mais il ne m'a pas défendu d'en faire d'utiles pour ma personne. Chef secret d'un équipage Anglois dévoué à mes ordres, n'ayant rien à craindre de la Nation ennemie, tant que je ne serois point trahi par mes Agens, en pleine paix, pour ainsi dire en pleine liberté, au milieu des entraves que les hostilités respectives donnoient au Commerce; j'ai fait des spéculations heureuses, & mis à profit la facilité que me donnoit la singularité de ma situation. J'ai indiqué dans ces Mémoires la source de mes bénéfices. Le Ministre en a été instruit dans le temps; mais, en faisant mes affaires, je n'ai rien négligé dans celles du Roi. Les unes étoient à mes risques, les autres à ceux de l'Etat, & le Ministre auroit cru compromettre la dignité de sa place & la majesté du Prince, s'il m'avoit proposé cette convention singulière, que tous les bénéfices que je pourrois faire dans les entreprises à mes risques, seroient employés par moi sans retour pour le compte du Roi.

Obſervera-t-on enfin que le Roi m'a gratifié du rang de Colonel & de trois penſions, une de 3000 livres ſur le département de la Marine, une de 3000 livres ſur celui de la Marine des affaires étrangères, & l'autre de 1000 livres ſur la Guerre ?

Je répondrai que le grade & les penſions ſont ſans doute des récompenſes très-honorables pour mes travaux, & que mon ambition, de ce côté, auroit été pleinement ſatisfaite, ſi le don de la Croix de Saint-Louis les avoit accompagnés, comme on m'avoit permis de m'en flatter.

Mais ne confondons pas les idées. Ce n'eſt point ici le prix de mes travaux ni des dangers par moi courus que je réclame, c'eſt celui des avances que j'ai faites pour le ſervice du Roi ſur ma fortune perſonnelle. L'amour, le dévouement, l'obéiſſance des ſujets pour leur Roi font partie de ſon domaine, mais leurs biens ſont à eux.

J'ai établi les cauſes de mes avances envers Sa Majeſté; j'en ai joint l'état général à la ſuite de ces Mémoires. Je ſupplie le Miniſtre de vouloir bien en régler le montant. M. de Sartine, je le répète, eſt en état de porter les lu-

mières ſur mes prétentions ; j'ai opéré d'après ſes ordres. Je demande juſtice, & je la ſollicite vivement, parce que les circonſtances m'y contraignent, parce que cette juſtice impoſera ſilence à la calomnie qui m'a long-temps perſécuté, parce qu'elle doit rétablir en même temps ma fortune. Je me flatte enfin que l'autorité éclairée réparera le tort que m'a cauſé l'autorité ſurpriſe, & quatorze mois de détention à la Baſtille. Mais j'attendrai ſa déciſion avec la ſoumiſſion la plus profonde ; & quelle que ſoit la forme que le Gouvernement adopte pour me remplir, ſoit rentes viagères, ſoit conceſſion du Roi en France, ſoit argent comptant ; quelle que ſoit la qualité à laquelle il croira devoir fixer ma créance, ma vie entière n'en ſera pas moins dévouée à mon Roi, & mes vœux n'en ſeront pas moins ardens pour la longue durée d'un règne qui annonce autant de gloire, de ſageſſe, de bienfaiſance & de proſpérité que le ſien.

---

(1) On peut excuſer ce ſtyle : un homme à qui en 1782 il étoit légitimement dû plus d'un demi-million, ne devoit le demander *qu'à genoux*. Nos Lecteurs regretteront que ces Mémoires n'aient pas été écrits en 1779.

RÉCAPITULATION générale des Dépenses arrêtées par le Ministre, & des paiemens que j'ai faits pour le compte du Roi.

SAVOIR:

LES Dépenses pour les trois premiers voyages faits en Angleterre, y compris les sommes payées comptant aux différens agens, en traitant avec eux, suivant un Mémoire arrêté dans le temps par M. de Sartine, furent de 2700 liv. sterl. argent de France. 65,000 liv.

L'achat du Navire la Bretagne de 14 canons 3,500 liv. sterlings, argent de France. 84,000

Les Dépenses courantes se montoient, suivant le premier état par le Ministre, à 1257 liv. sterl. par mois; elles furent augmentées de 300 liv. sterl. le mois suivant, ce qui les porta à 1557 livres sterl. argent de France 37368 liv.

149,000 liv.

De l'autre part . . .	149,000 liv
pour 13 mois de ce paiement, fait ſur ce pied, à commencer du premier Juin 1778, au premier Juillet 1779.	485,784
Les gages & frais de courſe des deux Couriers de Calais à Paris, & à Breſt, montèrent pendant ce même temps à	6,700
Argent perdu à bord de la Bretagne, lors du naufrage 6000 liv. ſterl. argent de France . .	14,400
L'achat du Navire le King'stown, deſtiné à remplacer la Bretagne, après le naufrage, 2,500 livres ſterl. argent de France. . . .	60,000
Deux chevaux crévés par les Couriers, & un de perdu. .	2,000
Vol fait à un courier de 60 guinées, dont il étoit porteur pour les gages d'un des Agens.	1,440
Huit cents liv. ſterlings donnés à l'équipage à Breſt, lors de	
	719,324 liv.

Ci-contre.	719,324 liv.
la remonte du convoi François sur Oueſſant, argent de France.	19,200
Mille liv. ſterlings, payées à un Meſſager d'Etat.	24,000
L'achat du Navire l'Epervier, de 14 canons, 1200 liv. ſterl.	28,400
Le voyage de M. de B...... a coûté en dépenſes extraordinaires, 2000 liv. ſterlings. . .	48,000
Toutes les traites ont été renouvellées pour une année en Juin 1779, les dépenſes ont été augmentées de 640 liv. ſterlings par mois, ce qui au-lieu de 1557 liv. ſterlings, les porta à 2197 liv. ſterlings, pour une année, ſur le pied de, argent de France.	632,736
Le paiement des gages des Pilotes Anglois.	72,000
Le total général des dépenſes devoit être juſqu'au premier Juillet 1780, au terme des traités, de	1543,660 liv.

36578

De l'autre part. . . . 1543,660 liv.

Sur quoi il y a à observer que je n'ai payé en déboursés réels les dépenses courantes que jusqu'au premier Février 1780, ce qui fait une diminution de cinq mois, sur le pied de 52,728 liv. faisant 263,640 livres, à déduire sur le total général des dépenses, & dont néanmoins je suis resté chargé par mes engagemens, de laquelle somme il faudra soustraire le prix de deux Bâtimens, le King'stown & l'Epervier, qui furent vendus par mes Agens, pendant ma détention à la Bastille, & dont ils se partagèrent les fonds entr'eux, ci. . . . 263,640

Ce qui réduit les paiemens faits en argent, à la somme de . . . 1280,020

Le total général des fonds, faits par le Gouvernement, ne montant qu'à . . . . 692,400 liv.

Partant, il m'est dû en déboursés effectifs, celle de . . . 587,620 liv.

E789
P222M